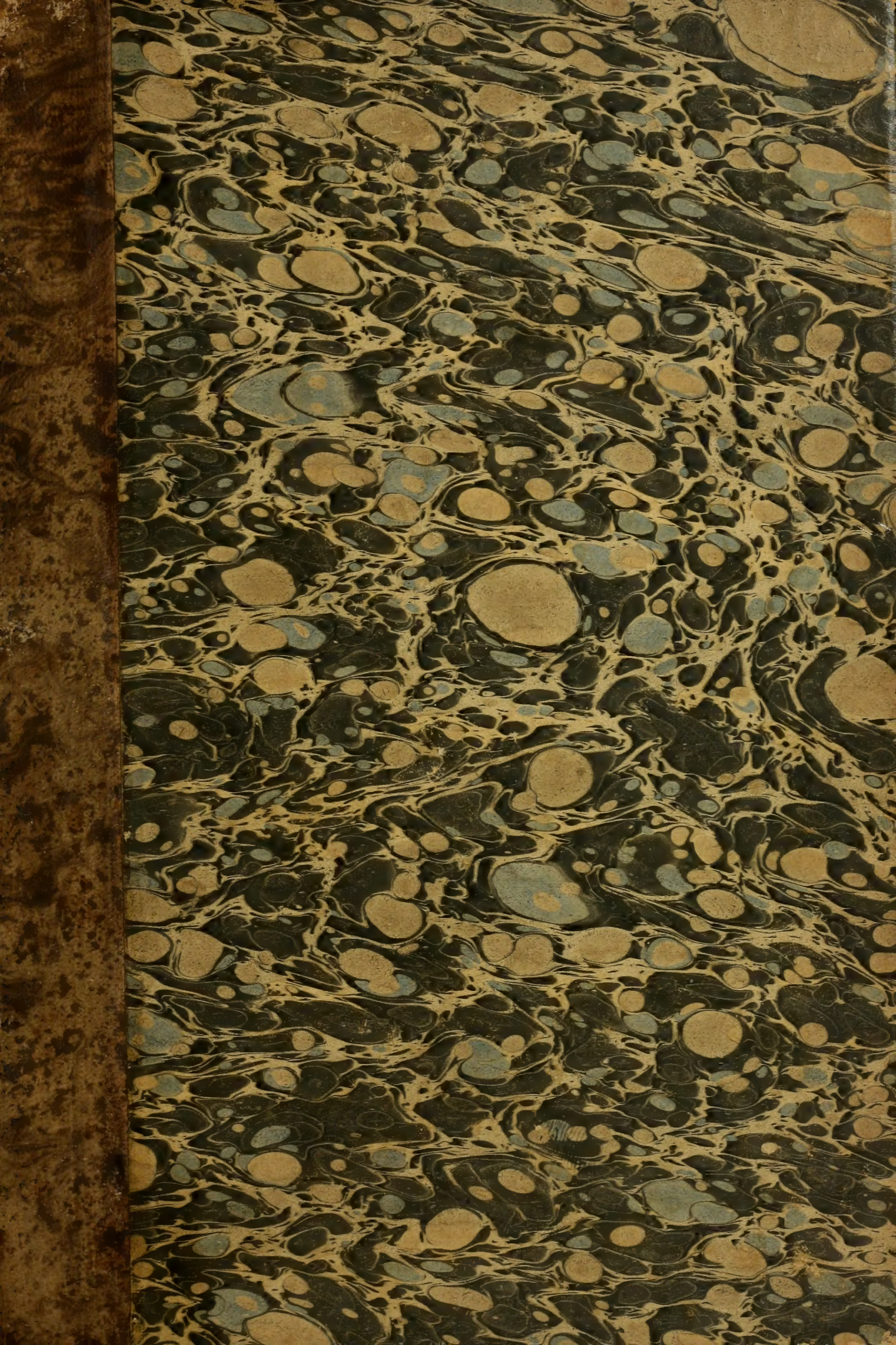






BIBLIOTHÈQUE MÉRIDIONALE
PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE TOULOUSE

1re SÉRIE. TOME XVI.

LES JOIES DU GAI SAVOIR

RECUEIL DE POÉSIES

COURONNÉES PAR LE CONSISTOIRE DE LA GAIE SCIENCE

(1324-1484)

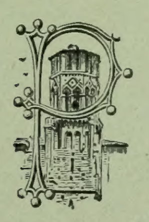
PUBLIÉ AVEC LA TRADUCTION DE J.-B. NOULET, REVUE ET CORRIGÉE,

UNE INTRODUCTION, DES NOTES ET UN GLOSSAIRE

PAR

Alfred JEANROY

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE PARIS



TOULOUSE
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT
14, RUE DES ARTS (SQUARE DU MUSÉE)
PARIS, AUGUSTE PICARD, RUE BONAPARTE, 82
1914

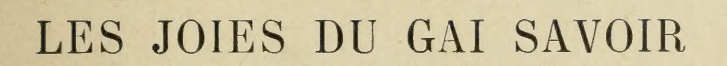
p raciné titre vert.

A. Jeanroy

Joies
du
Gai Savoir

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lesjoiesdugaisav00acad



LES JOIES DU GAI SAVOIR

BIBLIOTHÈQUE MÉRIDIONALE
PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE TOULOUSE

1re SÉRIE. TOME XVI.

LES JOIES DU GAI SAVOIR

RECUEIL DE POÉSIES

COURONNÉES PAR LE CONSISTOIRE DE LA GAIE SCIENCE

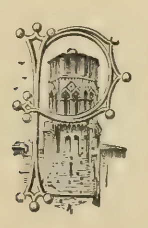
(1324-1484)

PUBLIÉ AVEC LA TRADUCTION DE J.-B. NOULET, REVUE ET CORRIGÉE,

UNE INTRODUCTION, DES NOTES ET UN GLOSSAIRE

PAR

Alfred JEANROY
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE PARIS



TOULOUSE
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT
14 RUE DES ARTS (SQUARE DU MUSÉE)
PARIS, ALPHONSE PICARD ET FILS, RUE BONAPARTE, 82
1914

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
10 ELMSLEY PLACE
TORONTO 5, CANADA.

SEP 24 1931
171

INTRODUCTION

I.

LE REGISTRE DE GALHAC ; LE MANUSCRIT ; L'ÉDITION NOULET

Le présent volume contient celles des compositions couronnées par le « Consistoire de la Gaie Science » de 1324 à 1484 qu'un heureux hasard nous a conservées[1]. Les deux plus anciennes (I, II) et les variantes d'une troisième ont été empruntées au manuscrit de Raimon de Cornet, publié en 1888 par J.-B. Noulet et Chabaneau[2]. Les autres m'ont été fournies par le recueil bien connu dû au mainteneur Guillaume de Galhac[3]. Ce recueil, ici intégra-

1. Moins une, dont le texte nous est parvenu incomplet et altéré (voy. les notes de II) ; j'y ajoute en revanche quelques pièces diverses, non couronnées, dont il sera question plus loin (p. IV).

2. *Deux manuscrits provençaux du quatorzième siècle*, Montpellier et Paris (Publications spéciales de la Société pour l'étude des langues romanes, treizième publication). — Les pièces I, II s'y lisent aux pp. 74 et 76.

3. Galhac était licencié en droit et procureur au Parlement. Il obtint l'églantine en 1446, la violette en 1453, le souci à une date inconnue. Il fut élu mainteneur en 1453 et capitoul en 1463-4 (voy. les rubriques ou *explicit* des pièces X, XXIX et XLVIII). Il commença son recueil le 26 avril 1458 et le légua vraisemblablement

lement reproduit, avait déjà été publié à peu près complètement par Noulet en 1849[1]; mais cette édition est aujourd'hui presque introuvable. En dépit de qualités incontestables, fort méritoires à cette époque, surtout chez un autodidacte, elle est au reste loin d'être parfaite. Une attentive collation du manuscrit m'a permis de rectifier un assez grand nombre de fautes de lecture. Quant à la traduction, j'ai cru devoir la conserver dans son ensemble; elle est d'une littéralité systématique, parfois un peu déconcertante, mais non sans charme, laquelle, au surplus, était seule propre à rendre une pensée si souvent incertaine, confuse et presque inexistante. Je me suis borné à remplacer quelques expressions trop archaïques ou inexactes et à effacer les contre sens.

Noulet ayant décrit très insuffisamment le manuscrit, je dois tout d'abord combler cette lacune.

C'est un volume en papier mesurant 30 centimètres sur 20, écrit par des mains différentes dans

à la municipalité, dont il était la propriété en 1493, comme en témoigne cette note (p. 92) : *L'an MLXXXX e tres e lo primier... Au nom de Dieu. Livre de la maison comune* (Signé : Fossé).

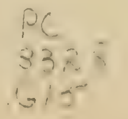
1. *Las Joyas del Gay Saber* (*Les Joies du Gai Savoir*), recueil de poésies en langue romane couronnées par le Consistoire de la Gaie-Science de Toulouse, depuis l'an 1324 jusques en l'an 1498, avec la traduction littérale et des notes. Paris et Toulouse, s. d. (mais l'introduction est datée du 1er sept. 1849), gd in-8o de xvi-303 pages. — Il ne manque à cette édition que quelques documents étrangers au plan primitif du recueil, deux coblas (no LXVI), et quelques vers isolés; voy. ci-dessous p. ix la table de concordance et les notes à LXI et LXXII. — J'ai conservé le titre adopté par Noulet, bien qu'il ne figure pas dans le manuscrit.

la seconde moitié du quinzième siècle. Il compte, y compris les feuillets de garde, 57 feuillets, paginés une première fois, à l'encre noire, au dix-huitième siècle ; une seconde fois, à l'encre rouge, vers le milieu du dix-neuvième. Le premier paginateur avait commis une interversion de cahiers qui devait rendre très difficile l'usage du recueil ; la reliure, une reliure modeste et d'un goût assez médiocre, est postérieure à la rectification, exécutée sur les indications de Noulet[1].

La plupart des feuillets sont écrits sur une seule colonne ; comme la largeur des feuillets était plus que suffisante, les copistes ont souvent laissé, à l'hémistiche, un petit espace blanc ou rempli par des fioritures ; les pièces en vers courts, les *dansas* par exemple, sont généralement écrites sur deux colonnes ; la colonne de droite a été parfois utilisée aussi pour insérer des fins de pièces ou de brefs morceaux.

Galhac nous a lui-même fait connaître, dans une précieuse note[2], l'économie de son recueil et la date (1458) à laquelle il l'avait commencé. Il l'avait divisé en trois parties, correspondant aux trois concours annuels, avec l'intention, non toujours suivie d'effet, d'y insérer les pièces dans l'ordre chronologique. Ces trois parties ont certainement été commencées en même temps, comme en témoigne l'ornementation, identique pour les premiers feuillets de chacune

1. Voir la Préface de son édition, p. v.
2. Reproduite plus loin, p. vi.



d'elles[1]. C'est Galhac lui-même qui a écrit la plus grande partie du volume; souvent il l'atteste par une souscription (*Gualhacus me composuit* ou *compilavit*), qui a jadis été mal interprétée. Parfois aussi il passe la plume à d'autres copistes : plusieurs doivent être, comme le pensait Noulet, les auteurs mêmes des pièces couronnées; car plusieurs des noms inscrits au bas des pièces ont l'aspect de véritables signatures, avec paraphes. Il est malheureusement assez difficile de distinguer ces écritures entre elles ou de celle de Galhac. Un trait qu'elles ont en commun, et des plus fâcheux, est que les *t* et les *c*, les *b* et les *v* à l'initiale sont à peu près impossibles à discerner. Plusieurs emploient le *j*, mais sans lui donner, semble-t-il, une valeur particulière.

A la fin de chacune des parties et en tête du volume, des feuillets étaient restés blancs, qui ont été partiellement remplis, soit par diverses compositions poétiques, soit par des notes ou des listes. Ces additions sont d'une écriture épaisse et lourde, qui ne paraît pas être celle d'un homme de plume[2]. On trouvera dans un appendice ces compositions, bien misérables, en vérité. Quant aux notes et listes, elles sont assez intéressantes pour mériter d'être

1. Aux pp. 4-8, 44-9, 74-5, les initiales de pièces ou de strophes sont ornées de quelques arabesques, alternativement rouges et bleues; dans le reste du volume, les ornements, plus sobres, sont à l'encre noire.

2. C'est le cas, notamment pour les chronogrammes et pièces de circonstance (nos LXVII-LXXII). Sont restés complètement blancs les feuillets 40-43, 92-94, 101-103.

reproduites. La première et la troisième indiquent, avec des divergences et, dans la première, des lacunes, le roulement d'après lequel les capitouls des divers quartiers devaient contribuer à l'attribution des fleurs; la seconde est une liste des mainteneurs de peu antérieure à 1464, car on y retrouve, avec Peyre Ysalguié et Galhart d'Aus en plus, les mêmes noms que dans l'acte du 1er mai de cette année, dont il me reste à parler.

Ce document, écrit à rebours à la page 104, et précédé de six vers latins, est vraiment difficile à déchiffrer, ce qui explique que personne ne l'ait reproduit, malgré son importance[1]. C'est le procès-verbal en latin, signé Valade, de l'élection, comme chancelier, en remplacement de Gailhart d'Aus, de Jean de Seis, et, comme mainteneur, en remplacement de celui-ci, de Bernart Marsolis. L'élection du chancelier est faite par cinq capitouls et cinq mainteneurs, celle du mainteneur par ceux-ci seulement (Galhac figure dans les deux listes).

Voici ces divers documents[2] :

P. 1 (liste effacée en grande partie)[3].

1. Il a été du moins analysé, sans renvoi précis, par Poitevin-Peitavi, dans son *Histoire des Jeux Floraux* (1815), p. 42. Je l'ai déchiffré avec le concours de M. A. Vignaux, ancien archiviste.

2. La plupart ont été reproduites en dernier lieu, avec quelques erreurs de lecture, par M. F. de Gélis dans son *Histoire critique des Jeux Floraux*, Toulouse, 1912, p. 342. (*Bibliothèque méridionale*, 2e série, t. XV.)

3. Au bas de la page une femme grossièrement dessinée, dont le bras droit étendu semble présenter un objet qui manque.

1° Los bayles de l'an MCCCCLXI per dar la violeta e las autras flos :

la Daurada.
Sant Bertolomieu.
Sant pe[ire] de [co]sinas.
Sant...
lo Pont Vielh.
Sant Serni.
. . . .
la peira Sant G[ui]raut.
Sant pe de cosinas[1].

2° Le chanselié am los mantenidos[2] :

Primo. Me Gualhart d'Aus.
Me Johan de Sayses.
Me Bernat de Goyrans.
Me Johan Amic.
Me Peire Ysalguié.
Me Ramun de Pegbusqua.
Me Guilhem de Gualhac.
Me Uc Pageza.

P. 3. — Hic liber est domini Guilhermi de Gualhaco. L'an MCCCCLVIII, a xxvi d'abriel, Mossen Guilhem de Gualhac, licenciat en leys, [capitol] mestre he mantenidor de la gaya Sciencia, ffec far lo present libre per metre he registrar les dictatz qu'an gassanyhat las flos en la mayso comunal de Tholoza, premierament les per losquals se adjudica la violeta, secundament les per losquals se jutja la 'nglentina, tersament les del gaugh.

Los bayles que devon dar las joyas cascun an son dos de

1. Conformément à la règle énoncée plus loin, deux des trois « bailes » annuels étaient de la cité et un du bourg.

2. Cette liste, que M. de Gélis dit être de 1458 (*op. cit.*, p. 342), ne porte en réalité aucune date; elle est ou de 1461, comme la précédente, ou de peu antérieure, comme je l'ai dit plus haut.

scieutat, hun de Borc, lequal dona la englentina, mudan quada an de capitolat.

Primo : la Daurada.
Sant Stephe.
.I. de borc Sant Serny.
[Secundo :] Le Pont Vielh.
La peyra Sant Guiraut.
Hun de Borc.
[Tertio :] La Dalbada.
Sant Bortholomieu.
Un de Borc Sant Julia.

VALADA, lector (*paraphe*).

P. 104[1]. — Anno domini millesimo quadringentesimo sexagesimo quarto, et die prima mensis madii, in consistorio domus comunis Tholose, fuit electus in cancellarium sciensie rectorice, vulgariter nuncupate « guaya sciencia », et in officio vaccanti per mortem d^ni Gualhardi Daussi, legum doctoris ac consiliarii regis curie parlamenti Tholose, per dominos de capitulo, scilicet nobiles et honorabiles viros dominos Bernardum Marsolis, Johannem de Limotgiis [bachalarium], Petrum Brulh [burgensem], Guilhermum de Gualhaco [licent.] et Petrum de Malo Abbate [notarium], et per manutentores dicte scientie simul et conjunctim, videlicet dominum Bernardum de Goyranibus, Ramundum de Podiobuscano, Johannem Amici, Ugonem Pagesie, milites, et dictum de Gualhaco, ut manutentorem et capitularium, tunc dominus Johannes de Saxis, miles et legum doctor, dominus de Paulhaco, unus ex manutentoribus et in dicto officio cancellarie dicte « gaye sciencie », ibidem, per dictos manutentores et capitularios conjunc-

1. En tête de ce document les vers suivants, avec l'inscription (écrite à droite, sur une banderole) : *Eloquia Dei eloquia munda :*

« Vir, videas quid tu jubeas, dum magnus haberis,
Et metuas ne forte ruas, cum stare videris.
Inspicias, nec despicias, quem ledere queris.
Dat varias fortuna vias; non ergo mireris
Si ferias sine jure, scias quia sic ferieris. »

Les mots entre crochets ont été ajoutés dans les interlignes.

tim, creatus et admissus per receptionem juramenti corporaliter prestiti per dictum de Saxis; et in locum dicti de Saxis manutentoris fuit electus per dictos manutentores in manutentorem dominus Bernardus Marsolis, in legibus licenciatus, ibidemque creatus et admissus per receptionem juramenti, factam in manibus dicti novi cancellarii, de voluntate ac consensu dictorum manutentorum. In quorum fidem et testimonium ego, notarius infrascriptus, ad requisitionem premissorum dominorum dictum actum scripsi et registravi, ut lector et officiarius dicte sciencie ac etiam scriba.

VALADE, lector, n[otarius]. (*Paraphe.*)

Enfin, aux fol. 36-9 se lisent, de deux écritures différentes (la seconde apparaît fol. 38, col. 2), des modèles des différentes sortes de couplets; ces morceaux, se trouvant déjà dans les *Leys d'Amors,* ne seront pas reproduits ici. Au fol. 110, un autre modèle du même genre, que je donne en note[1] :

1. *Cobla cominativa e estructiva :*

L'autre jorn davant yer
Passec un messatg[i]er
Davant un loc pauruc
Apelat Montastruc,
E cridet aqui fort
En disen que la Mort
A trames lo deffis
Per trastot lo pays,
He'nquara s'es vantada
Que no y aura borguada
Ni castel ni ciutat,
Per be que sia murat,
Que son seu no y tengua,
Que per forsa non prengua.
He donc, senhos cortes,
Pus que forsa nos es
Ni tant fort nos menassa,
Pregui vos cascus fassa
Lo siu castel garnir,
Guardar et provesir,
Car lavetz nos par hora
Quant l'elh senestre plora (?)
El no hy a guayt ni porta
Que la mort trobe forta.

Ces quelques vers ont déjà été publiés par Chabaneau, d'après une copie de Noulet (*Revue des lang. rom.*, XXXIII, 121, et *Varia provincialia*, p. 83). Si j'ai bien lu, le mot *cominativa* (de *comminari*) est très clair; Noulet a lu *cominutiva* que Chabaneau interprète par « composée de vers courts ». Le vers 13 n'est pas clair; Chabaneau imprime *ten... bengua*, sans explication; j'hésite entre *sen* (*census?*) et *seu* (*suum, sedem?*).

Voici, au reste, pour plus de clarté, une table complète du manuscrit, avec renvois aux deux éditions :

		Éd. Nouiet.	Présente éd.
57, c. 2.	De tots los homs	139	nos 37
59	Dels mals que vey	152	40
60	Entre la patz e guerra	162	43
63	D'obrias gran cop	155	41
64	Car paubra gen	159	42
66	Plasen repaus	131	35
68	De presen vech	168	44
70	Excellens flor	96	26
71	L'an quatre cens	177	46
74	Sobre lo gaug.		
»	Thezaur de gran excellensa	230	61
74, c. 1.	La neyt el jorn	187	47
», c. 2.	Roza sus tot valerosa	190	48
75, c. 1.	Flors humils	193	49
», c. 2.	Car etz sus totas	196	50
76, c. 1.	Yeus vuelh	199	51
», c. 2.	Verges, vos quez etz	202	52
77, c. 1.	De vos servir	205	53
», c. 2.	Dins en la mar	»	66
», c. 2.	O dictator syatz	281	65
78, c. 1-2.	A la gentil flor	208	54
»	(Au bas). Al jorn d'uy flor	224	59
79	En l'an fenit	211	55
80, c. 1.	Neyt et jorn	214	56
», c. 2.	A totz spertz	235	62
», c. 2.	Plus que martir	237	63
81	Antic palays	220	58
83	Verges flor	227	60
84	Tresdossa flor	239	64
85	Per consolar	171	45
86, c. 2.	Alcuns pastours	93	25
87, c. 1.	Stiuc d'amor	73	20
88	Plasen jardi	80	22
90	L'affectio qu'es en raso	99	27
92	*Blanc, sauf quatre lignes*	V	
93-94	*Blancs.*		
95	Per greu dolor	143	38
96	Y a pas lonc tems	83	23
98	O crestiandat	89	24
101-3	*Blancs.*		

		Éd. Noulet.	Présente éd.
104, c. 1.	*Procès-verbal*....................	»	p. VIII
105	[A]m dolor plen de tristessa	256	nos 67
109	Am dolor ses trobar	148	39
110	L'autre jorn davan................	»	p. VIII

Les fol. 36-40 sont occupés par quelques modèles des divers genres de *coblas*, qui se retrouvent dans la rédaction imprimée des *Leys*. En voici le détail, avec renvois à cet ouvrage :

36	La forma de far dictats per rims equivocx........	I,	278
	Dels rims derivatius, alias maridatz	»	186
	De dreyt leonysme	»	162, 210
	Cobla recordativa..........................	»	286
	— affectiva.............................	»	292
37	— doptosa	»	294
	— divinativa............................	»	312
	Dels rims espars ho brutz......................	»	176
38	Dels rims retrogradatz per bordos.	»	262
	— — — per dictios o per letras....	»	»
	Cobla capcoada............................	»	280
	Dels rims continuatz..........................	»	»
	Cobla contrafayta	»	330
39	— mieg lati e mieg romanz..................	»	334
	— constructiva............................	»	336

Les diverses additions ayant troublé gravement le plan primitif, il n'y a aucun intérêt à donner les pièces dans l'ordre du manuscrit. Il est préférable de suivre le plan de Galhac, en y rétablissant un ordre plus rigoureusement chronologique[1]. C'est ce qu'a déjà fait Noulet, que j'imite en cela. L'ordre des deux éditions est donc le même, à quelques détails près.

On ne trouvera pas dans celle-ci les quelques

1. Malheureusement un certain nombre de pièces ne portent pas de date (nos VII, XXX, XXXI, XXXIV, XLVII-L, LII). Noulet leur a laissé l'ordre qu'elles occupent dans le ms. et j'ai fait de même.

pièces empruntées par Noulet au célèbre « manuscrit de Saint-Savin », à l'authenticité duquel il croyait encore en 1849. Tout le monde reconnaît aujourd'hui, après la lumineuse démonstration de E. Roschach[1], que ce manuscrit a été fabriqué par Du Mège, qui y a inséré, avec des pièces empruntées au manuscrit de Galhac (XII et XVI) et sciemment altérées, deux pièces de sa fabrication[2]. Celles-ci sont joliment composées et attestent le talent littéraire du célèbre mystificateur : malheureusement, il ne connaissait pas à fond la langue et la versification du quinzième siècle, et il serait aisé d'y relever des formes incorrectes ou étrangères à cette époque[3]. Mais il faudrait

1. *Variations sur le roman de Dame Clémence* (dans *Mémoires de l'Académie des Sciences de Toulouse*, 1896, pp. 256-62).

2. *Quan le printems acampat a las nivas* et *Per vos lausar secoretz mon poder*. Voici le contenu de ce ms., qui n'a pas été décrit tout à fait exactement par Roschach :

Fol. 1 : *Flors de vertus* (avec la rubrique; imp. *Joyas*, p. 251).
— 2-3, non numérotés, blancs.
— II-III : Suite de la pièce précédente.
— IV-VII : *Despeys en sa* (*Joyas*, p. 56).
— VIII-IX : Série de rubriques publiées par Roschach (*loc. cit.*) et Noulet (*Joyas*, p. 274-7).
— X-XI : *Quan lo printems* (*Joyas*, p. 278).
— XII-XIV : *Per vos lausar* (*Joyas*, p. 181).
— XV-XVII, blancs.

Il y a donc dans le ms. quatre pièces de vers et non trois, comme le dit Roschach (p. 257). Deux ont été fabriquées, les deux autres empruntées au registre de Galhac, ainsi que les rubriques. Le faussaire ne s'est pas, en somme, mis en frais d'imagination.

3. La première pièce est un quatrain (*abba*) sur rimes différentes, forme qui ne se trouve pas une seule fois dans tout le recueil et est même condamnée par les *Leys* (I, 200). Dans la seconde, la tornade n'est pas sur les mêmes rimes que le dernier couplet et le *senhal* habituel à B. de Roaix manque (cf. note à LI, 29). Je relève dans la

pour cela reproduire les textes, et il serait vraiment fâcheux de leur faire cet honneur. Ils ne sont au reste que trop aisés à lire, car ils s'étalent encore dans une des chrestomathies provençales les plus répandues en Allemagne et en France[1].

II

LA POÉSIE ACADÉMIQUE A TOULOUSE AUX QUATORZIÈME ET QUINZIÈME SIÈCLES ; CAUSES DE SA MÉDIOCRITÉ.

Les recueils de Cornet et de Galhac nous ont, en somme, conservé un ensemble de soixante-deux pièces — réunies ici pour la seconde fois — couronnées par le « Gai Consistoire » dans une période de cent soixante ans[2]. C'est peu, le chiffre total ayant dû être huit fois plus élevé, suffisant toutefois, non seulement pour notre plaisir, mais aussi pour notre instruction : nous trouvons là, en effet, de quoi nous

première (v. 1) *acampar* dans le sens, tout à fait inconnu, de « dissiper » (c'est *escampar* qu'il faudrait) ; dans la même, *mitigara* (16) n'a pas de sujet ; dans la seconde abondent les formes ou constructions barbares : *car no, jamay* (4) *cranhetz* (7), *valaros* (17) *suffrissen* (21), *ayssi beni* (= voici venir, 23), *corompamen* (25), *coza de vos,* (= à cause de vous, 30), etc.

1. Bartsch et Koschwitz, *Chrest. prov.*, col. 445-8.

2. 26 ont obtenu la violette, 19 l'églantine, 15 le souci, 2 des « joies extraordinaires ». Je ne compte pas le n° VI, qui n'est qu'un fragment, dont nous ignorons la date et l'auteur. Peut-être conviendrait-il aussi de défalquer le n° VIII, pièce très profane, qui n'a guère pu concourir pour la violette, et dont le plus ancien manuscrit ne nous dit pas qu'elle ait été couronnée.

renseigner amplement sur la valeur des compositions écloses à l'ombre de la compagnie, et par conséquent sur le succès de la généreuse tentative des sept « maîtres » qui, en 1323, avaient rêvé de perpétuer et de rénover les traditions de l'art méridional.

Pour hésiter sur la réponse à cette question, il faudrait être aveuglé par un étrange parti pris : plusieurs de ces compositions sont franchement ridicules, et les meilleures ne s'élèvent pas au-dessus d'une médiocrité à peine honnête. Les chansons à la Vierge, banales paraphrases des « Litanies », ne sont que monotones kyrielles de substantifs ronflants et d'épithètes souvent amphigouriques; les *Dansas de Nostra Dona* agacent par le contraste entre la gravité du ton, le pédantisme du style et l'allure sautillante du rythme. L'auteur essaie-t-il d'approfondir un sujet dogmatique ou moral? Il ne manque guère de recourir à une subtile allégorie, dans les détours de laquelle il s'égare le plus souvent[1]. Les pièces de circonstance ont du moins cet intérêt de nous renseigner sur l'état d'esprit de la bourgeoisie toulousaine : lamentations sur les calamités publiques,

En foc soven et am mortalitat
Talhas, empaus, de viures falhimens...

(XI, 37-8.)

sur l'insécurité générale, la rapacité des gens de loi et des « mauvais bergers », appels à la royauté, que

1. Voy. notamment les pièces XXII, XLI. Les absurdités même ne manquent pas (voy. XLIII, coup. VIII).

l'on sent plus forte, plus soucieuse et plus capable d'assurer l'indépendance et la grandeur du pays[1], voilà ce qui les remplit; ces sentiments très simples s'expriment parfois avec une énergie ou une naïveté qui nous surprennent et nous reposent; mais là aussi, il faut bien le dire, il arrive que le pédantisme sévisse cruellement.

De ces défauts, les causes ne sont que trop visibles. La poésie méridionale, pour sauver sa vie, avait cru devoir revêtir la livrée pieuse qu'elle était si mal préparée à porter; non seulement sur la chanson, mais sur les genres les plus badins, elle arbora la croix; la Reine du ciel devint la seule « dame » qu'elle se permît de chanter[2]. Y avait-il vraiment là une nécessité absolue? Les poètes du quatorzième siècle n'eussent-ils pu, comme leurs prédécesseurs

1. Si l'on regrette de ne pas trouver une seule allusion à Jeanne d'Arc, on constate avec joie que plusieurs grands événements, de peu postérieurs, ont été célébrés, la paix d'Arras, la conquête de la Normandie, les premiers succès en Guyenne, l'expulsion des Anglais (XXVIII, XXXII, IX, XVI) et que l'importance en a été saisie. Il y a vraiment là un commencement de participation à la vie nationale. En fait de politique extérieure, un seul souci hante les esprits : celui d'arrêter le flot ottoman (XI, XVII, XVIII, XXIII, etc.). Ce cauchemar a vraiment pesé sur le quinzième siècle.

2. « Il n'y eut [alors] dans cette ville [Toulouse] d'autre poésie académique que celle où l'on célébrait Dieu, la Vierge et les Saints. Les œuvres profanes, comme les chants patriotiques et quelques compositions sur des sujets indifférents, devaient même recevoir un cachet d'orthodoxie dans le couplet final, qui était adressé à Dieu, et plus souvent à la Vierge Marie. » (Noulet, dans *Deux manuscrits*, p. XII.) Voyez au reste les sévères prescriptions éditées par les *Leys* (rédaction abrégée, dans *Hist. de Lang.*, X, pp. 198 et 202; éd. Gatien-Arnoult, III, 124).

de la fin du treizième, les Guiraud Riquier, les At de Mons, les Cerveri de Girone, épurer l'expression de l'amour, insister sur les lieux communs de morale et la peinture de la vie contemporaine, endormir enfin les soupçons de l'Église par une respectueuse neutralité et de prudentes abstentions? L'Inquisition toulousaine fut-elle vraiment assez tyrannique pour exiger cette totale confiscation? Voilà ce qu'il serait bien intéressant de savoir.

La conséquence, en tout cas, fut désastreuse. Pour réussir dans l'hymne pieuse, il faut la débordante tendresse, la candide imagination d'un François d'Assise, les mystiques ardeurs d'une sainte Thérèse : qualités rares à cette époque prosaïque, et surtout dans les milieux où se recrutèrent les clients du Consistoire[1].

Les promoteurs mêmes de l'entreprise firent preuve, semble-t-il, d'une singulière inintelligence et d'une grave absence de logique. Ils ne s'inquiétèrent pas de recourir aux sources où ils prétendaient chercher le renouvellement de l'art; ces « bons et anciens troubadours » dont ils parlent avec componction[2],

1. Sur les trente-sept auteurs dont la condition ou la profession nous sont connues (par les rubriques), on compte cinq marchands, cinq « étudiants » ou « collégiaux », trois « maîtres en médecine », trois membres du clergé séculier, deux moines (dont Ramon de Cornet), deux nobles (mais il peut s'agir de la noblesse que conférait le capitoulat); les autres sont des bacheliers ou licenciés en lois ou décrets ou des gens de loi (juges, notaires, procureurs). Je ne compte pas Peire Duran, peignier de Limoux (VIII), l'attribution d'un prix à cet artisan n'étant pas assurée.

2. *Leys d'Amors*, I, pp. 2, 112; II, 154, 402, etc.

ils les ignorent manifestement[1]; le seul qu'ils citent, At de Mons, est presque leur contemporain et l'un des plus prolixes et des plus creux. Il n'eût pas été impossible pourtant d'acquérir ou de faire copier une bonne anthologie provençale, à cette époque et dans cette ville[2], placée au centre de la région où l'art des troubadours avait prolongé, non sans quelque éclat, une vie précaire[3]. Les « maîtres » de 1323 ne paraissent pas y avoir songé : aussi les secrets et les meilleurs procédés de cet art leur échappent-ils. Ils ne se font des genres poétiques, comme le montrent les définitions de Molinier[4], qu'une idée très vague et confuse : le code que ce médiocre compilateur a rédigé n'est, en somme, qu'une collection de recettes empruntées à un art décrépit; le bout-rimé est le dernier mot de cette « science » tout empirique, qui ignora toujours l'inspiration personnelle et ne sut pas même se chercher des modèles dans le passé[5].

1. Des innombrables exemples cités à l'appui des règles de style ou de versification, pas un seul, et cela est très caractéristique, ne leur est emprunté.

2. Les manuscrits *C* et *R*, qui sont précisément deux anthologies très riches, avaient été exécutés peu auparavant, et très probablement tous deux dans le Sud-Ouest.

3. Qu'on pense aux nombreux poètes accueillis, ou du moins acceptés, dans les cours, petites ou grandes, du Narbonnais, du Rouergue, du pays de Foix, de la Gascogne, sans parler de la Catalogne et de l'Aragon. (Voy. J. Anglade, *Le troubadour Guiraut Riquier*, première partie, chap. I, et *Deux manuscrits*, pp. XXXII-IV.)

4. *Leys*, I, pp. 338-48.

5. *Ibid.*, III, pp. 362-376. Dans les premières années du quatorzième siècle, chez les poètes qui préparèrent l'école du Gai-Savoir,

Le dommage eût été moindre, sans doute, s'ils avaient voulu ou su imiter les anciens. Ces théologiens, ces juristes, ces étudiants savaient évidemment du latin[1]; mais ils n'avaient pas assez de culture pour pénétrer dans l'esprit de l'antiquité; d'autre part, la culture professionnelle des vieux troubadours — dont les mainteneurs eussent pu, semble-t-il, sauver quelque chose, comme c'était l'ambition des premiers d'entre eux — était complètement perdue : nous sommes vraiment ici dans un des âges les plus ingrats de notre littérature.

III

LES GENRES POÉTIQUES. — LA VERSIFICATION ET LA LANGUE.

L'intérêt du présent recueil consiste donc uniquement, si je ne m'abuse, dans les renseignements qu'il nous fournit sur les opérations du Consistoire aux quatorzième et quinzième siècles, sur les genres et les formes poétiques que patronnait celui-ci, sur la langue qu'écrivaient ses lauréats.

L'attribution des « fleurs » à des genres détermi-

l'ignorance des œuvres de la bonne époque était moins profonde. Chabaneau a relevé (*Deux manuscrits*, p. xxxv), chez Raimon de Cornet, par exemple, des traces d'une connaissance assez sérieuse de ses prédécesseurs.

1. Les termes mythologiques commencent à s'introduire : *deessa*, *nimpha*, *serena;* de même les exemples empruntés à l'antiquité; voyez à l'Index *Ector, Regulus, Troyans.*

nés n'était pas, à cette époque, réglée aussi rigoureusement qu'elle le sera plus tard. En principe, la violette est certainement réservée au genre le plus élevé, la « chanson », qui doit rehausser encore sa dignité en traitant un sujet religieux ; l'églantine aux pièces de circonstance, laudatives ou satiriques, généralement appelées « sirventés » ; le souci à une piécette d'allure plus vive et légère, la « *dansa* ». Mais dans l'application, ces règles souffrent bien des exceptions : la violette fut donnée deux fois (IX, XVI) à des hymnes au roi (qualifiés « vers »), quatre fois (XXIII, XXIV, XXV, XXVII) à des pièces de circonstance, une fois (II) à une sorte d'*ensenhamen,* qui pouvait, au reste, être pris au sens mystique[1]. L'églantine est, d'une façon à peu près constante, attribuée à des pièces relatives aux événements du jour (calamités publiques, incidents de la vie politique, etc.); néanmoins, elle le fut une fois (XXXIV) à une hymne à la Vierge, trois fois (XXX, XLI, XLV) à des pièces dogmatiques ou morales, une fois à un hymne au roi (XXXII), une fois enfin (XXXVI) à une « chanson d'amour ». Dans les compositions qui obtinrent le souci, nous relevons deux pièces profanes : une lamentation sur l'incendie de 1464 (LV) et un éloge de Toulouse (LVIII).

Si nous considérons les dénominations attribuées

1. L'observation est applicable à la pièce XX. Je rappelle (cf. p. xiii, n. 2), que je ne tiens pas compte de la pièce VI.

à ces œuvres, nous trouvons, dans les vingt-six compositions récompensées par la violette, douze chansons[1], autant de « vers », un *planh*, une « pastourelle »; dans les dix-neuf qui obtinrent l'églantine, neuf « sirventés », cinq « vers », deux *planhs*, une chanson, deux séries de *coblas esparsas;* dans les quinze qui reçurent le souci, treize *dansas*, un « sirventés », un « vers ». Mais ces dénominations, sauf en ce qui concerne les *dansas*, ne sont pas employées suivant des principes très fixes : le « vers » traite ordinairement des sujets de dévotion, de théologie ou de morale[2]; mais le mot peut aussi s'appliquer à des éloges (IX, XVI, XXXV, LVIII) ou à des pièces de circonstance qui eussent été plus justement appelées « sirventés », ce dernier mot ne comportant au reste aucune acception satirique (XXVIII, XXIX, XXXII). Le mot *planh* ne s'applique plus, comme à l'époque classique, à une déploration funèbre (XXIII, XXXIX), et, à côté de la forme simple,

1. Je range parmi les chansons la pièce d'Arnaut Vidal (I), qualifiée à tort *sirventés* dans le manuscrit; Noulet fait justement observer (p. 245) qu'elle est appelée chanson dans l'Introduction à la rédaction A des *Leys* (*Hist. de Languedoc*, X, p. 183). Cette dénomination de *sirventés*, appliquée à une pièce pieuse, doit s'expliquer, comme le remarque Chabaneau (*Deux manuscrits*, p. XXII) par un emprunt au vocabulaire poétique du Nord.

2. Cette dénomination, appliquée aux pièces morales (cf. « vers moral », XIX et XXX), laudatives ou satiriques, pourrait être un emprunt aux troubadours de la plus ancienne époque, mais un texte de Raimon de Cornet (*Deux manuscrits*, p. 2) prouve que cet emploi remonte au moins au début du quatorzième siècle et doit être, par conséquent, antérieur à la constitution de l'école. (Cf. les remarques de Chabaneau, *ibid.*, pp. X et XL. Cf. *Leys*, I, 338.)

apparaît le composé *complanh* (XXXIV). Il est assez bizarre enfin que dans la seule « pastourelle » conservée (XXIV), qui est de caractère politique, n'apparaisse ni berger ni bergère[1].

La dénomination des genres était, on le sait, plus étroitement réglée à l'époque classique, et ce flottement prouve, lui aussi[2], le peu de familiarité qu'avaient les rimeurs toulousains avec les œuvres de cette époque.

En ce qui concerne la versification, voici d'abord un tableau des formes strophiques, auquel il suffira d'ajouter de brèves observations[3] :

I. *a*b*a*b b b *a a* b b *a* bb. Vers de 7 syll., sauf le 5e; rimes dérivatives (cf. *Leys*, I, 184 et 274), sauf au v. 5. — 6 *coblas singulars*, tornade.

II. *a a b a b b c*. 7 s. — 6 *c. singulars* et *capcaudadas* (*Leys*, I, 166 et 236), tornade.

III. *a*bb*a c*dd*c*. 10 s. — 5 *c. singulars capcaudadas*, tornade.

IV. *a*bb*a c*dd*c*. 10 s. — 5 *c. singulars*, tornade.

V. Couplets de la chanson : *abba acddc*. 10 s., sauf aux v. 5 et 9, qui sont de 3. — 4 *c. sing. capcaudadas*.

Couplets de la *dansa* : *a*bbb*a*c ddd c. 7 s., sauf aux v. 4 et 9, qui sont de 3. — 3 *c. singulars;* la 2e partie du

1. Dans la poésie contemporaine du Nord, chez Froissart, par exemple (voy. éd. Scheler, t. II, p. 306 ss.), les pièces de ce genre étaient souvent enfermées dans un cadre pastoral, que notre auteur aura négligé de dessiner.

2. Voyez l'observation faite plus haut (p. XVII) sur les définitions des *Leys*.

3. Les italiques désignent les vers féminins; les capitales, les refrains.

couplet, seule insérée après le coupl. I de la chanson, est partout sur mêmes rimes. La 1re rime de chaque couplet est identique à la dernière du couplet précédent de la chanson, de sorte que les deux pièces sont aussi *capcaudadas*.

VI. Schéma douteux; texte probablement altéré. V. de 10 s.

VII. abba c*d d*c. 10 s. — 8 *c. singulars capcaudadas.*

VIII. abba ccddee. 10 s. — 5 *c. unissonans,* 2 tornades.

IX. *a*bb*a* cdcD. 10 s. — 7 *c. singulars*, tornade.

X. *a*bb*a* cdd*c*. 10 s. — 9 *c. singulars capcaudadas*, tornade.

XI. abba c*dd*c. 10 s. — 5 *c. singulars capcaudadas*, tornade.

XII. *abba accd.* 10 s. — 5 *c. singulars capcaudadas,* tornade.

XIII. a*bb*a cddc. 10 s. — 5 *c. singulars capcaudadas*, tornade.

XIV. Coup. I, V : — *a*bb*a* *a*bb*a* (faute au v. 1). — II, III, IV : a*ba b* a*b* a*b*. 10 s. — 5 *c. singulars*, tornade; rimes dérivatives.

XV. *abab cddc.* 10 s. — 10 *c. singulars*, tornade.

XVI. a*bb*a cDDc. 10 s. — 5 *c. unissonans* (*Leys*, I, 270), tornade, *endressa.*

XVII. *abba accd.* 10 s. — 9 *c. singulars capcaudadas*, tornade[1].

XVIII. *a*bb*a acca.* 10 s. — 9 *c. singulars*, tornade.

XIX. *a*bb*a* cd*dc*. 10 s. — 8 *c. singulars capcaudadas,* tornade.

XX. *abbaa.* 10 s. — 12 *coblas* avec *bioc*[2] sur les rimes

1. On ne voit pas quelle est la particularité de versification visée dans la rubrique; la seule que présente cette pièce est que toutes les rimes y sont féminines; on ne trouve aucun éclaircissement à ce sujet dans les chapitres des *Leys* consacrés à l'accent (I, 88 et 136).

2. Les *Leys* (I, 128) appellent *bioc* ou *vers biocat* un petit vers, placé à la suite des vers principaux et qui ne doit pas dépasser la moitié de ceux-ci. Les exemples en sont rares dans le recueil de

ansa, esa; ensa, osa; ensa, esa, irrégulièrement alternées.

XXI. *a*b*a*b b*c*b*c*. 10 s. — 5 *c. capfinidas* (de vers à vers ; voy. *Leys*, I, 280, et *Deux manuscrits*, p. LIV), tornade. Le 1er hémistiche du 1er vers de chaque couplet forme refrain.

XXII. a*bb*a c d d *c*. 10 s. — 5 *c. singulars capcaudadas*, tornade.

XXIII. a*b*a*b* *b*c*c*d*c*d*. 10 s. — 9 *c. singulars*, tornade.

XXIV. *a*b*a*b b*c*b*c*. 10 s. — 8 *c. singulars*, tornade.

XXV. a*bb*a a c c d. 10 s. — 5 *c. singulars capcaud.*, tornade et *endressa*.

XXVI. *a*bb*a* c d d *c*. 10 s. — 5 *c. singulars*, tornade.

XXVII. *abab cdcd*. 10 s. — 5 *c. singulars*, tornade.

XXVIII. *a*bb*a* *a*c*cd*. 10 s. — 5 *c. singulars capcaudadas*, tornade.

XXIX. *a*bb*c* *d*ee*d*. 10 s. — 5 *c. singulars capcaudadas ;* la rime *c* est *esparsa* (*Leys*, I, 176).

XXX. a b b b a a a a c. 10 s. — 7 *c. singulars capcaudadas*, tornade. Le genre des rimes diffère suivant les couplets.

XXXI. *ab b a* *a*c*cd*. 10 s. — 5 *c. singulars capcaudadas*, tornade, *endressa*.

XXXII. abba accd. 10 s. — 8 *c. singulars capcaudadas*, tornade. Le genre des rimes diffère suivant les couplets ; rime d *esparsa* (*Leys*, I, 174).

XXXIII. *abba accd*. 10 s. — 7 *c. singulars capcaudadas*, tornade ; rime d *esparsa*.

XXXIV. abba cc*dd*. 10 s. — 5 *c. unissonans*, tornade.

XXXV. *a*b*a*b b*c*b*c*. 10 s. — 9 *c. singulars*, tornade.

XXXVI. abab bcb*C*. 10 s. — 5 *c. singulars*, tornade.

XXXVII. abba c d d *c*. 10 s. — 6 *c. singulars*, tornade.

Galhac, mais nombreux dans les pièces officielles rimées par Molinier qui ouvrent la rédaction abrégée des *Leys* (*Hist. de Lang.*, X, 188 ss.).

XXXVIII. *abb caac*. 10 s. — 10 *c. singulars*, mais la rime c reste partout, tornade.

XXXIX. Même forme en vers de 7 s., souvent avec les mêmes mots à la rime; 9 *coblas*.

XL. *abba cddc*. 10 s. — 5 *c. singulars capcaudadas*, tornade.

XLI. *abab cdcd*. 10 s. — 7 *c. singulars*, tornade.

XLII. *abba cddc*. 10 s. — 5 *c. singulars* (la 3e incorrecte), tornade.

XLIII. *abab bccd*. 10 s. — 11 *c. singulars capcaudadas*, tornade.

XLIV. *abab cdCD*. 10 s. — 5 *c. singulars*, sauf aux v. 5-8, 7-8 formant refrain, tornade.

XLV. *abba* ccdeed fgg; les v. 1-4, 11-13 de 10 s.; les v. 5-6, 8-10 de 4, 7-10 de 6. — 7 *c. singulars*, mais la rime *f*, qui est *esparsa*, devient *a* du couplet (négligence aux v. 14-17).

XLVI. abba *accd*. 10 s. — 6 *c. singulars capcaudadas*, tornade.

XLVII[1]. *abab cdcd CDCD*.

XLVIII. abab *cdcd CDCD*. Le genre des rimes diffère suivant les couplets.

XLIX. *abba cdcd CDCD*.

L. *abab cdcd CDCD*.

LI. abab *cdcd CDCD*.

LII. *abba cddc CDDC*.

LIII. abab *cdcd CDCD*.

LIV. *abab cdcd CDCD*.

LV. *abba* cdDc. 10 s. — 5 *c. singulars*, sauf pour les v. 5-6, 7-8 formant refrain.

1. Les nos XLVII, LIV, LVI, LVII, LIX, LXI sont des *dansas*. Le refrain, placé en tête de la pièce, règle les rimes de la seconde partie du couplet. Les *dansas* se composent toujours de 3 *coblas* et d'une tornade; les vers sont de 7 s., sauf au no LIX.

LVI. *abba* c d *c* d *C* D *C* D.
LVII. *abab* c d c d *C* D *C* D.
LVIII. *abab* b *c* b*c*. 10 s. — 5 *coblas capfinidas*, tornade, *endressa;* les v. 5-8 sont sur rimes différentes, les v. 1-4 sur les mêmes, le dernier hémistiche de 1 formant refrain.
LIX. a*bab* *cdddcd* C*DDD*CD. Les v. 1-6, 9-10 de 7 s., les v. 7-8 de 4.
LX. *abba* c d d c *C* D D *C*.
LXI. *abab* c d *c* d *C* D *C* D.
LXII. *abba* c c d d E. 10 s. — 2 *coblas singulars*.
LXIII. *abab* b c b b C. 10 s. — 3 *c. unissonans*.
LXIV. a*bab* *b*c c *d* c *D*. 10 s. — 3 *c. singulars*, tornade.
LXV. *abba* c d d *C*. 10 s. — 2 *c. singulars*.
LXVI. *abba* c d *c* D. 10 s. — 2 *c. singulars*.
LXVII. *abab* c d c d. 7 s. — 24 *c. singulars*.
LXVIII. a a b b bb a a. 8 s. — *Cobla* unique.
LXIX-LXXII. Rimes plates.

Si nous récapitulons les faits, nous constatons d'abord la prédominance presque absolue du vers de dix syllabes, non seulement dans la chanson, mais dans le « vers » et le sirventés : on ne trouve de vers plus courts ou de vers de mesure différente que dans quatre chansons (I, II, V, XX)[1] et deux pièces morales ou de circonstance (XLV, LXVII)[2]. Le vers de sept syllabes est propre à la *dansa;* les chronogrammes (LXVIII-LXXII) emploient ceux de

1. La dernière est, au reste, intitulée *dansa* dans le texte (v. 19).

2. La pièce XXXIX n'est qu'une autre rédaction de XXXVIII; on voudrait croire qu'il n'y a là qu'un jeu d'esprit destiné à montrer combien était redondant le style de la première. La pièce LXVII, d'un ton très familier, n'était certainement pas destinée aux concours du Consistoire.

sept et de huit syllabes. Dès la première moitié du quatorzième siècle, comme en témoigne le précieux recueil publié par Noulet et Chabaneau[1], le vers de dix était employé presque exclusivement dans la poésie de ton élevé. Il y a là un notable appauvrissement de la technique de l'âge antérieur.

L'école toulousaine a aussi à peu près renoncé aux *coblas unissonans*, qui étaient, au treizième siècle, la forme la plus ordinaire de la chanson et du sirventés; nous n'en trouvons que trois exemples (VIII, XVI, XXXIV); il n'y en a pas un seul de *coblas doblas*. Peut-être ces formes impliquaient-elles des contraintes que les auteurs jugeaient trop lourdes. La façon la plus ordinaire de relier entre eux les couplets consiste dans la *rima capcaudada*[2]. D'autres artifices, connus au reste à l'époque classique et pratiqués ici avec discrétion, sont ceux de la rime « dérivative » (I, XIV) et de la rime *capfinida* de vers à vers (XXI)[3]. La rime difficile (*rima cara*), si fréquente dans les *Deux manuscrits*, est extrêmement rare. Le refrain, au contraire, final ou intérieur, est assez fréquent (IX, XVI, XXXVI, XLIV,

1. Voy. Introd., p. XLVI ss.

2. C'est un autre système de liaison par la rime qui est pratiqué dans la pièce XLV.

3. Je ne vois pas bien en quoi la pièce IV est *retrogradada*, sinon en ce qu'on peut lire chaque couplet en commençant par la fin, chaque vers formant un sens à peu près complet, ce qui s'explique par les apostrophes dont ils sont formés. Toutefois, le couplet V et la tornade font difficulté. Les *rims retrogradats* des *Leys* (I, 176) sont une tout autre chose.

LVIII, LXIII, LXIV); la tornade aussi, souvent pourvue d'un *senhal*, qui est une sorte de signature ou de marque de fabrique; elle est souvent renforcée d'une *endressa*, où est interpellé le destinataire de la pièce.

En somme, les artifices de versification sont moins raffinés et moins nombreux ici que chez les troubadours de l'époque classique et même ceux de la première moitié du quatorzième siècle. Les concurrents ménagent évidemment leur peine.

Ils la ménagent surtout en se donnant vis-à-vis de la langue les plus extrêmes libertés.

Les formes du cas-sujet et du cas-régime sont employées avec une indifférence absolue, à peu près comme en cette « Ballade en vieil françois » où Villon atteste si éloquemment son ignorance de l'ancienne langue[1]; les premières ne sont plus qu'une ressource commode pour simuler l'archaïsme, la noblesse du style, ou se procurer une rime. Les règles, si simplifiées pourtant, qu'avaient édictées les *Leys* (II, p. 154 ss.), sont totalement ignorées ou dédaignées. Dans la conjugaison, l'anarchie est moins complète; mais aux formes traditionnelles se mêlent constamment les formes analogiques, qui triompheront dans les patois modernes[2]; le barbarisme même n'en est

1. Éd. Longnon (*Classiques français du moyen âge*), p. 24.

2. Au prétérit *agui* (XXXIV, 33), *dissec* (XIX, 45; XXIII, 7; XXX, 59), *prenguec* (XVII, 27), *presec* (XXII, 34), *respondec* (XIX, 48), *volguec* (XV, 51); au participe passé *metut* (XI, 24), *cometut* (XVII, 67).

pas absent[1]. Quant aux gallicismes, ils abondent[2]; de même les termes dialectaux[3], les néologismes, les mots savants, calqués, plus ou moins fidèlement, sur des modèles latins; mais ce qui nous choque encore le plus, c'est l'envahissement des jargons professionnels, surtout de la chicane et de l'école, et cet affligeant mélange de platitude et de pédantisme.

Cette langue, en dépit de ces tares, ou mieux à cause de ces tares même, mériterait une étude détaillée. Mais il faudrait la rapprocher sans cesse des prescriptions des *Leys* et d'autres textes contemporains[4], et ce sujet, pour être traité convenablement, exigerait une place dont je ne dispose pas.

1. Je considère comme barbares *ems* (*sumus*, XXI, 11), *morics*, *ajustecs* (3e pers. sing. parf., XVI, 1, 41). Les 1res pers. sing. de prétérit *volgues*, *foguetz*, *dices* (XVII, 2, 13, 22) sont aussi bien singulières.

2. Voy. au Glossaire *bannir*, *crendre*, *danger*, *engrat*, *frapar*, *peur*, *precieux*, *heuros*, *joyne*, *lerma*, *marchan*, *maysansa*, *tramblar*, *tuar*, etc.

3. Formes toulousaines ou languedociennes : *neyt* (IX, 41 ; XV, 61 et *passim*), *velh*, *velha* (*voleo*, *voleat*, XXXIV, 7; XXVIII, 43), *naut* (IV, 25; VII, 45 et *passim*), *peys* (*post*, XVIII, 67). — Formes albigeoises ou rouergates : *abriel* (LII, 31), *fiel* (*filum*, LXIII, 26), *miel* et *mial* (*mille*, XXXVII, 13, et LV, 1), *humial*, *humielment*, XXI, 5; XXVI, 15; XVII, 66, etc.), *obrias* (XLI, 1); *tiau* (*tuum*, XXI, 7). — Formes ou graphies gasconnes : *en hobezin* (IX, 38), *seguint* (XV, 43), enta (LXVI, 10), *qoant*, *quoals* (XXXVII, 7, 38), *puncela* (XV, 39).

4. Une grammaire complète des *Leys* serait la très bien venue; on sait que le remarquable travail de M. Lienig (*Die Grammatik der provenzalischen Leys d'Amors verglichen mit der Sprache der Troubadours*, I, *Phonetik*, Breslau, 1890), n'en traite qu'une partie.

Je le laisse donc volontiers au jeune philologue qu'il pourrait tenter, me bornant à consigner en un bref glossaire les mots qui m'ont paru, aux divers points de vue indiqués plus haut, les plus intéressants.

LES JOIES DU GAI SAVOIR

PREMIÈRE PARTIE

JOIES DE LA VIOLETTE

I

Cirventes loqual fe 'N Arnautz Vidal dal Castel Nou d'Arri, e gazanhet ne la violeta de l'aur, a Toloza : so es assaber la premiera que s'i donet, e fo en l'an M.CCC.XXIV.

I Mayres de Dieu, verges pura,
Vas vos me vir de cor pur,
Ab esperansa segura,
Tal qu'ab merse m'assegur
Que m'escur
Say, tan qu'a la fi s'atur

Sirventés, lequel fit noble Arnaud Vidal de Castelnaudary, et par lui il gagna la Violette d'or, à Toulouse : c'est à savoir la première qui s'y donna, et ce fut en l'an 1324.

I. Mère de Dieu, Vierge pure, — vers vous je me tourne de cœur pur, — avec espérance sûre, — telle que, avec merci, je m'assure — que je me purifie — ici, tant qu'à la fin se fixe —

M'arma lay on gaugz s'atura;
Verges, ab dreyta mezura,
Prec preguetz Dieu no·m mezur,
Car per dreg, en loc escur,
M'arm'auria cambr' escura,
E car de vos no·m rancur,
Dels gaugz dels sels non endur.

II Verges, ses par de plazensa,
Per nostr' amor, fos plazens
A Dieu tan que'n pres nayshensa,
Dont pueys per nos fo nayshens.
    Humilmens
Vos prec que·m siatz guirens,
E que·m portetz tal guirensa,
Qu'ieu an lay, ses defalensa,
On gaugz non es defalhens :
Car yeu, de cor, soy crezens

---

mon âme là où joie est fixée; — Vierge, avec juste mesure, — je vous prie que vous priiez Dieu qu'il ne me mesure pas; car par droit, en lieu obscur, — mon âme aurait chambre obscure; — et pour que de vous je ne me plaigne pas, — que des joies du Ciel je ne sois pas privé!

II. Vierge, sans pareille de plaisance, — par amour pour nous (c.-à-d. que Dieu eut pour nous), vous fûtes plaisante — à Dieu, si bien qu'il en (par suite de cela) prit naissance, — d'où ensuite, pour nous, il fut naissant. — Humblement — je vous prie que vous me soyez garant, — et que vous me portiez telle garantie — que j'aille là, sans défaillance, — où joie n'est point défaillante, — car, de cœur, je suis croyant —

Que qui 'n vos ha sa crezensa,
No mor perdurablamens,
Ans er ab gaugz revivens.

III Regina dels sels, d'ondransa,
Car totz oms que·us es ondrans,
Ondratz sera, ses doptansa,
Sol sia ferms, no doptans,
.M. aytans
Per vos, qu'etz fons aondans,
On Dieus trobec aondansa
De totz bes, vostr' amparansa
Requier, que·m si 'amparans
Vostre filhs e perdonans
Mos pecatz, car perdonansa
Fay als sieus fizels clamans,
Tant es dous e merseyans.

24 que] *ms.* qui.

---

que celui qui en vous a sa croyance — ne meurt point éternellement, — mais qu'avec joie il sera revivant.

III. Reine des cieux, (reine) d'honneur, — parce que tout homme qui vous est honorant, — honoré sera, sans aucun doute, — pourvu qu'il soit ferme, non doutant, — mille fois autant — à cause de vous, qui êtes la fontaine abondante, — où Dieu trouva abondance — de tous biens, votre protection — je requiers, pour que me soit protecteur — votre fils et qu'il me pardonne — mes péchés, car pardon — il accorde à ses fidèles qui l'implorent, — tant il est doux et miséricordieux.

IV Verges, us gaugz me coforta
Tot jorn d'amoros cofort :
Car, per la virginal porta,
Intret Dieus dins vostre port,
Don estort
Em tug a durabla mort :
Que nostra vid' era morta,
Quar Adams tenc via torta,
Manjan del frug a gran tort;
Mas yeu en vos ay conort,
Ab tal esper que·m conorta
Que vostra bontatz me port
Mest manh glorios deport.

V Flors de paradis, ondrada
Per los Arcangels ondratz,
Flors sus els tros aut montada,
Flors que vostr' amic montatz,
Flors de patz,
Flors on gaugz s'es encastratz,

IV. Vierge, une joie me conforte — toujours d'amoureux confort : — c'est que, par la virginale porte, — Dieu entra dans votre port, — grâce à quoi arrachés — nous sommes tous à la durable mort : — car notre vie était morte, — parce que Adam suivit une voie tortueuse — en mangeant du fruit à grand tort; — mais en vous je mets mon réconfort — avec cet espoir qui me réconforte — que votre bonté me portera — au milieu de maintes glorieuses joies.

V. Fleur de paradis, honorée — par les Archanges honorés, — fleur aux cieux haut montée, — fleur qui votre ami élevez, — fleur de paix, — fleur où joie s'est enchâssée, —

Flors en purtat encastrada,
Flors que no fo desflorada
Pel frug, ans remas floratz
Vostre cors, quan Dieus fo natz
De vos, Verges ses par nada,
Prec vos que merse m'aiatz,
Tan que·m n'an ab los salvatz.

VI Si cum soy lay autreyatz
On vertutz es autreyada,
En vostra cambra ondrada
D'Uzesta, car lay ondratz
Mans desfagz, si que·ls refatz,
Prec vos que de la re fada,
Verges, per qu'om es damnatz,
Si·us plats, guirens nos siatz.
Amen.

60 *ms.* desflarada.
73 nos] *ms.* no. *Les corrections sont de Chabaneau.*

---

fleur en pureté enchâssée, — fleur qui ne fut point déflorée — par le fruit, mais (telle que) resta fleuri — votre corps, quand Dieu fut né — de vous, Vierge sans pareille née, — je vous prie que merci m'ayez, — si bien que je m'en aille avec les sauvés.

VI. Aussi vrai que je suis octroyé là — où vertu est octroyée, — en votre chambre honorée — d'Uzeste, parce que là vous honorez — maints défaits (désolés), de telle sorte que vous les refaites (consolez), — je vous prie que de la chose folle, — Vierge, par laquelle on est damné, — s'il vous plaît, garant nous soyez.

Ainsi soit-il.

II

Canso de mosen R. d'Alayrac, capela d'Albeges, e gazanhet ne la violeta de l'aur, a Tolosa, la segonda vetz, en l'an M.CCC.XXV.

I En Amor ay mon refugi,
Vas on, de cor, tot jorn fugi,
Car soy pauzatz en engoysha,
4 Pueys soy may pres que no cugi,
Cays sarratz dins una boysha,
E cug contrafar la moysha,
7 Que pren abtamens e vola.

II E quan m'a dedins s'escola
Encenhat, cove que cola
So que vol e dreg esserca,
11 E vau entorn, cum la mola,
Ses partir de prop sa merca :

10 dreg] *ms.* dregz.

Chanson de messire R. d'Alayrac, prêtre d'Albigeois, et par elle il gagna la violette d'or, à Toulouse, la seconde fois (qu'elle fut donnée), en 1325.

I. En Amour j'ai mon refuge, — vers lequel, de cœur, toujours je m'enfuis, — car je suis tombé en angoisse, — parce que je suis plus prisonnier que je ne le pense, — comme enserré dans une boîte, — et je crois contrefaire l'émouchet, — qui prend habilement et vole.

II. Et puisqu'il (Amour) m'a dans son école — enseigné, il convient que je pratique — ce qu'il veut et que j'exerce le droit, — et je vais tournant (autour de lui), comme la meule, — sans m'éloigner d'auprès de sa limite : —

Per que cove que·m coverca
Vas lies, trop may que no soli.

III E no·m don Dieus be, si·m doli
De lies servir, ni se voli
Autramen morir ni viure,
Car ab lies tan m'acossoli
Que de mals me te deliure :
Per qu'es dregtz donx que la·m liure,
E fort e ferm m'i encaste.

IV Sia traucatz de mal aste,
E deffeci ·l cor me gaste,
S'ieu vuelh alres may conquerre;
E mos enamix que·m taste
En loc perilhos, on erre,
E mortz ab cotel m'aterre,
O de gran colb de gazarma.

21 *ms.* encastre.
22 sia] *ms.* siam.

---

c'est pourquoi il convient que je me retourne — vers lui, beaucoup plus que je n'ai coutume.

III. Et que Dieu bien ne me donne, si je me plains — de le (Amour) servir, ou si je veux — autrement mourir et vivre; — car avec lui je me console si bien — que de maux il me tient délivré : — c'est pourquoi il est donc juste que là je me livre, — et que fort et ferme je m'y encastre.

IV. Que je sois percé de cruel dard, — et que la pâmoison le cœur me trouble — si je veux autre chose conquérir; — et que mon ennemi m'atteigne — en lieu périlleux, où j'erre (serais errant), — et que, mort, avec le couteau, il m'atterre, — ou d'un grand coup de guisarme.

V Quar yeu dic e jur per m'arma,
Tant fort me garnihs e m'arma
De pretz, de joy, e m'arrapa,
Qu'el mon non es tant fort arma
Que m'ostes de jotz sa capa;
Mortz me prendra si m'escapa,
De tan fin cor m'i aclini.

VI Amors, degun jorn no fini
De vos servir, ans m'ayzini
Ades que plus vos servisca,
E·l cors e·l cor hi afini,
Per que vostre vol cumplisca,
E prec Dieu no m'abelisca
Luna re que vos ne perga.

VII Qui qui·s vuelha m'arramisca,
Sol que mos castels m'ubrisca
E vas mi no·s torn reguerga.

44 mos] *corr.* sos (?).

V. Car je le dis et je le jure sur mon âme, — il (Amour) si fort me garnit et m'arme — de prix, de joie et (si fort) m'étreint, — qu'au monde il n'y a arme si puissante — qui m'ôtât de dessous sa cape : — la mort me prendra s'il m'échappe, — de si pur cœur je m'y attache.

VI. Amour, aucun jour je ne cesse — de vous servir, au contraire je me dispose — continuellement à vous servir davantage, — et le corps et le cœur j'y affine, — afin que votre vouloir j'accomplisse, — et je prie Dieu que ne me complaise — nulle chose telle que je vous en perde.

VII. Que qui le veut m'attaque, — pourvu qu'il (l'amour) m'ouvre mes châteaux (?) — et vers moi ne se retourne renfrogné (courroucé).

SOBRE LA VIOLETA[1]

III

Per aquest vers M. Pons de Prinhac, ex-capitol de Tholosa, guassanhec la violeta de l'aur, l'an M.CCC.XLV.

I Dins un bel prat, compassat per mesura,
Una florz nays, qu'ieu say, en pauc de femps;
E can ve lay que renha lo gay temps,
En son jhoven, pren guayha noyridura;
Etz enapres, quar es frevols e tenra,
Lo vent, tot jorn, en ventan la decay;
E pueyhs le freytz que la fa tornar lay,
Al femps poyrir, del cal d'avan s'engenra.

8 al] *ms.* als; engenra] *ms.* engendra.

Par ce vers M. Pons de Prinhac, ex-capitoul de Toulouse, gagna la violette d'or, l'an 1345.

I. Dans un beau pré, compassé par mesure, — une fleur naît, que je sais, sur un peu de fumier; — et quand l'heure vient que règne le gai temps, — en sa jeunesse, elle prend gaie nourriture; — et puis après, parce qu'elle est faible et tendre, — le vent, toujours, en ventant la renverse; — et puis (vient) le froid qui la fait retourner là, — pourrir au fumier, duquel auparavant elle s'engendre.

---

1. Ces mots sont écrits en petits caractères, au haut de la page 4, en tête de la pièce IX, qui ouvre la série.

II Per lo bel prat, on la flors pren naysensa,
Es entendutz le mons fals, que·ns enpenh
A far baratz, quar malvestatz nos fenh
So que non es, e·ns tolh la conoysensa,
Tant que no vey que milhorem de vida,
Ni sol pensar no volem don nasquem :
E, per so, crey tot le mal que sufrem
Nos dona Dieus quar malvestatz nos guida.

III Comparar vuelh à la flor, per semblansa,
Nos, qu'en est mon prendem lo naysement,
Que, de prumier, avem gay noyrimen,
Tro l'enemixs en peccatz nos avansa;
Per que Dieus fay de paradis la vista,
Com la flors pert, segon que·m par, atz uelh;

15 mal] *ms.* mals.
18 prendem] *ms.* prendrem; lo *au-dessus de la ligne.* — 22 pert] *lecture douteuse; on pourrait lire aussi* pot.

II. Par le beau pré, où la fleur prend naissance, — est entendu le monde faux, qui nous pousse — à faire fraude, car méchanceté nous feint — ce qui n'est point, et nous enlève la connaissance, — tellement que je ne vois pas que nous améliorions notre vie; — ni même nous ne voulons penser d'où nous naquîmes : — et, pour cela, je crois que tout le mal que nous souffrons, — Dieu nous le donne parce que méchanceté nous guide.

III. Je veux comparer à la fleur, par ressemblance, — nous, qui en ce monde prenons la naissance, — qui, de prime abord, avons gaie nourriture, — jusqu'à ce que l'ennemi nous pousse aux péchés; — c'est pourquoi Dieu nous montre le paradis, — quand la fleur disparaît aux yeux(?); —

Per que n'es pexs qui leva gran erguelh,
El qual, si mor, layshara l'arma trista.

IV Pel femps don nayhs la flors que·n fay leu brusca,
Es entendutz le lims del qual nasquec
Adamps, que pueys los payres engendrec,
Dels quals prendem nostra caytiva rusca;
E pueys sercam naut pueg e manta comba
Per nostres hops, don sufrem gran trebalh;
E, can morem, tot l'aver nos defalh,
Tant qu'om nos met tots nutz dedins la tomba.

V Le cruzels ventz qu'en torn de la flor venta,
Dic yeu, de ssert, quez es cobeytatz granz,
Que·ns fay bayhsar lo cap en far engans,
Don cug per so c'avol gen nos turmenta.

32 qu'om] *ms.* que; dedins] de *au-dessus de la ligne.*
33 *L*'s *de* cruzels *ajouté.*

---

c'est pourquoi celui-là est fou qui montre grand orgueil, — dans lequel s'il meurt, il laissera l'âme triste.

IV. Par le fumier d'où naît la fleur, qui de nous fait vite bruyère (sèche), — est entendu le limon duquel naquit — Adam, qui ensuite les pères engendra, — desquels nous prenons notre chétive écorce (corps) ; — et puis nous parcourons haute montagne et mainte vallée — pour nos besoins, d'où nous souffrons grande peine; — et, lorsque nous mourons, tout l'avoir nous fait défaut, — si bien qu'on nous met tout nus dans la tombe.

V. Le cruel vent qui autour de la fleur vente, — je dis certainement que c'est la convoitise grande, — qui nous fait baisser la tête en commettant des tromperies, — d'où je pense pour cela que méchante gent nous tourmente.

E le grans freytz que, pueyhs, la flor ne porta,
Dic qu'es la mortz que·ns jogua'l fals companh,
Que·ns fay tornar sieus, a·l melhor guazanh,
En terra vil, quan nostra carn es morta.

VI Mos Ferms Governs, bos espers me conorta
De venir lay ou lunhs bes no defalh :
Per que·us sopley no·m tengats per estranh,
Can me veyretz pres la divinal porta.

39 *ms* quen ... sieu.
42 *Corr. pour la rime,* on totz bes estre s tanh (?).

Et le grand froid qui ensuite, emporte la fleur, — je dis que c'est la mort, laquelle joue le (joue pour nous le rôle de) perfide compagnon et nous rend siens, (nous changeant), pour son plus grand profit, — en une terre vile, lorsque notre chair est morte.

VI. Mon Ferme Gouvernail, bon espoir me réconforte — de venir là où nul bien ne fait défaut : — c'est pourquoi je vous supplie que vous ne me teniez pas pour étranger, — quand vous me verrez près de la divine porte.

IV

Canso de Nostra-Dona, retrogradada, per laqual Me Astorc de Gualhac, doctor en leys he jutge de Bilalongua, guassanhec la violeta, l'an M.CCC.LV.

I Verges humils, on totz fis pretz s'atura,
En vos lausar pausaray mon desir,
Quar etz vaisels on gaug no pot falhir.
Mayres de Dieu, am resplenden figura,
De vos nasquec la nostra medecina;
Cambra d'onor, rays declarat e lumps,
Aygla ryals, plena de bos costumps,
Vos etz luzentz mai que merauda fina.

II Frug vertuos, en vos florys e grana
Gaug senes fi, quar etz fontz de dossor,

6 *L's de* rays *est ajouté.*
10 senes *écrit après coup sur* ses.

Chanson rétrogradée, en l'honneur de Notre-Dame, par laquelle Maître Astorc de Galhac, docteur ès-lois et juge de Villelongue, gagna la Violette, l'an 1355.

I. Vierge humble, en qui tout pur mérite se fixe, — à vous louer je placerai mon désir : — car vous êtes le vase où la joie ne peut faillir. — Mère de Dieu, avec resplendissante figure, — de vous naquit notre remède; — chambre d'honneur, rayon manifesté et lumière, — aigle royal, pleine de bonnes coutumes, — vous êtes brillante plus qu'émeraude fine.

II. Fruit vertueux, en vous fleurit et graine — joie sans fin, car vous êtes fontaine de douceur,

Digna de laus per vostra gran valor.
Le filhs de Dieu pres de vos carn humana,
Donna plazentz; en vos fec residensa
Vergenetat, ses nul corompemen;
Mirals d'onor, vos datz gaug excellen
A tug aquilh que·us portan reverensa.

III Flors ben olentz, plena de bontat digna,
Purtatz fizels en vos fay son redug,
Quar vos portetz d'umilitat l'estug.
Vela de mar, gentil Dona benigna,
Carboncles fis, luzentz mays que la perla,
Temples sagratz, portan frug pressios,
Vos etz le ramps d'esperansa guaujos,
Roza de may, qu'etz de totz camps esterla.

14 nul] *ms.* nulz.
19 *Ms.* umilitatz. — 21 la *écrit au-dessus de la ligne.*

---

digne de louanges pour votre grande valeur. — Le fils de Dieu prit de vous chair humaine, — Dame plaisante; en vous fit résidence — virginité, sans nulle corruption; — miroir d'honneur, vous donnez joie excellente — à tous ceux qui vous portent révérence.

III. Fleur bien odorante, pleine de digne bonté, — pureté fidèle fait en vous son asile, — parce que vous portâtes l'étui d'humilité. — Voile de mer, noble et bienveillante dame, — escarboucle fin, brillant plus que la perle, — temple sacré, portant fruit précieux, — vous êtes le joyeux rameau d'espérance, — rose de mai, qui êtes ... vierge.

IV En los nautz tros, al sagrat consistori,
Vos etz, de ssert, am lo Rey eternal,
Quar vos estetz el mon ses crim mortal.
Solelhs verays, complitz de jhoy notori,
Ros destillantz que·ls famolentz apasta,
Per vos prenem, per ver, guaug e cofort,
Quar etz la naus que menatz a bon port,
Alba luzentz, Dona, Verges mot casta.

V Emperayritz e de grans beutatz plena,
Dels peccadors vos etz verays endres,
Que de vos nays caritat e merces,
Port de salut, on totz bos ayps termena;
Liris de gaug, del nostre los mot digne,
Frug grassios, pren noyrimen de patz,
Quar vos etz tals que·l mon enluminatz,
Falcos volantz, am cor umil, benigne.

25 *Ms.* sagratz. — 32 mot *ajouté au-dessus de la ligne.*
37 *Ms.* vostre.

IV. Dans les hauts cieux, au sacré consistoire, — vous êtes certainement avec le Roi éternel, — car vous fûtes au monde sans crime mortel. — Soleil vrai, rempli de joie notoire, — rosée tombante qui repaît les affamés, — par vous nous prenons, en vérité, joie et confort, — car vous êtes la nef qui menez à bon port, — aube brillante, Dame, Vierge très chaste.

V. Impératrice et pleine de grandes beautés, — des pécheurs vous êtes le vrai guide, — car de vous naît charité et merci; — port de salut, où toute bonne qualité aboutit; — lis de joie, de notre louange très digne, — fruit gracieux.... nourriture de paix, — car vous êtes telle que vous illuminez le monde, — faucon volant, avec cœur humble et bénin.

VI Perla d'onor, que·l mon caytieu resigne,
Secoretz me, que no ssia dampnatz,
Quar vos etz fons don nays pur' amistatz,
Per que·m gardatz de l'infernal maligne.

41-44 *écrits en marge.* — 43 *ms.* amistat.

VI. Perle d'honneur, qui orne(?) le monde méchant, — secourez-moi, pour que je ne sois point damné, — car vous êtes la fontaine d'où naît pure amitié, — et c'est pourquoi préservez-moi de l'infernal malin.

V

[Am aquesta] canso e dansa mesclat per loqual mestre Huc del Valat, [mestre en medessina] de Monpeslier, gasanhec la violeta [l'an M.CCC.LXXII].

I Per l'amistat, on fort mon cor se fiza,
De vos, gentils, cuy pretz e laus enanssa,
Dompna, si·us play, vuelh chanso far e dansa,
No per us rims, mas per novela siza
Gent deviza :
Quar la dousors que·l novel temps amena,
S'es tan prehon dins lo mieu cor enclausa,
Que d'estar gays no pot jorn aver pausa,
E per causa,
Pus que l'ausel, en may, am la serena.

Le titre a été remanié après coup; j'ai mis entre crochets les mots ajoutés.
6 s *de* dousors *ajoutée.*

Avec cette chanson et danse entremêlée, Hugues del Valat, maître en médecine de Montpellier, gagna la violette, l'an 1372.

I. Par l'amitié, où mon cœur fortement se fie, — de vous, noble, que prix et louange rehausse, — Dame, s'il vous plaît, je veux faire chanson et danse, — non par rimes connues, mais par une nouvelle coupe, — gentiment disposée : — car la douceur que le nouveau temps amène, — s'est si profondément dans mon cœur enclose — que d'être gai il ne peut (un seul) jour avoir pause, — et pour cause, — (pas) plus que l'oiseau, en mai, avec le serein (du soir).

II De tal gaug es m'arma plena,
Que no·m cessi d'alegrar,
Etz on pus me vuelh fondar
En chantar,
Mays ay d'amors joy sens pena.

III Doncs, pel desduyt que m'es datz per estrena,
Ceray jhoyos, hondran vos, Dona cara,
Ses cossentir res per que·m torn amara
L'amors de vos, qu'en mon cor jhoy semena
E remena;
Quar, pauxs enfant, no sabentz l'aventura
Ni l'astre bo que·l mon aver devia,
Done mon cor a vostra senhoria
Lo tertz dia
Que parlantz fuy, segon cors de natura.

25 *Ms.* paralantz.

II. De telle joie est mon âme pleine, — que je ne cesse de me réjouir, — et plus je me veux affermir — à chanter, — plus j'ai joie d'amour, sans peine.

III. Donc, par le plaisir qui m'est donné pour étrenne, — je serai joyeux, vous honorant, Dame chère, — sans consentir à rien par quoi me devienne amer — l'amour de vous, qui en mon cœur sème la joie — et (la) ramène; — car, petit enfant, ne sachant le bonheur, — ni l'astre bon (la chance heureuse) qu'au monde je devais avoir, — je donnai mon cœur à votre seigneurie, — le troisième jour — que je fus parlant, selon le cours de nature.

IV Per so doncs, am bona cura,
Chanso del vostre cors gay,
Quar ayshi, Dona, viuray,
Si a vos play,
Rixs, que joy m'en assegura;
E si l'amors se reffrena
De vos, pel mieu cors nafrar,
. . . .
. . . . . .
D'amar vos, hon pretz germena.

V Hanc, pueys que·us vy, non agui jorn endura
De gaug entier, ni de tot ben sofracha,
Ni d'amar vos no mi fec res enpacha,
Quar fis espers m'en donec, am figura,
Regla pura,
Que vos etz mars de jauzimen hornada,
E creys valors e fontz don pretz s'asagua,

26-7 *La phrase n'est pas faite; remplacer* doncs *par* fatz (?). — 33-4 *Ces deux vers manquent; la lacune n'est pas indiquée.*

IV. Pour cela donc, avec bon soin, — (je ferai) chanson de votre corps gai, — car ainsi, Dame, je vivrai, — s'il vous plaît, — riche, car joie m'en donne l'assurance; — et si l'amour se refrène — de vous, pour mon cœur navrer — ..... — de vous aimer, (vous) où germe Prix.

V. Oncques, depuis que je vous vis, je n'eus (en aucun) jour jeûne — de joie entière, ni disette d'aucun bien, — ni de vous aimer rien ne me fit empêchement, — car pur espoir m'en donna, avec figure, — règle pure, — vu que vous êtes mer de jouissance ornée, — et (qu'en vous) croît valeur et (que de vous vient) fontaine d'où prix se répand (?),

Per que m'adutz volers dreytz qu'ieu retragua,
Que m'apagua,
L'onor e·l laus de que vos etz dotada.

VI Sus totas etz coronada,
Gentils flors d'umilitat,
Amb excellent castetat,
Que·us a dat
Lo pretz que vos a' nluminada;
Car vos etz de gaug la vena,
Don cascus deu vos lausar,
Creyser e multiplicar
E pensar
Quom dreg d'amor determena.

VII De motz bos haps e de ricx etz ornada,
E de bos faitz complidament garnida,
Joves etz d'ans e de vielh sen complida,

50 que nos enluminada; *la corr. est de Noulet.* — 52 *La première partie du vers paraît avoir été refaite.*

58 *Les dernières lettres du premier mot sont effacées; le début peut se lire* hon, *que Noulet complète en* hondrada.

---

c'est pourquoi vouloir juste m'inspire que je rapporte — et ce vouloir me satisfait — l'honneur et la louange dont vous êtes dotée.

VI. Sur toutes vous êtes couronnée, — noble fleur d'humilité, — avec excellente chasteté, — qui vous a donné — le prix qui vous a illuminée; — car vous êtes de bonheur la veine, — d'où chacun doit vous louer, — croître et multiplier (?) — et penser — comme droit d'amour le détermine.

VII. De très bons et de riches mérites vous êtes ornée, — et de bons faits complètement garnie, — vous êtes jeune d'années et de vieux sens accomplie, —

Senes erguelh e de vertat parada
E fonsada;
Etz etz ses frau, avinens e jhoyoza,
Neta de cors e d'arma fort devota,
Humils d'esguart e d'estat, sens riota,
No punt lota;
Pros en be far etz en totz ditz andosa.

VIII La vostr' amor grasciosa
M'enpenh lo cor a servir
Etz a lausar e bendir
E grasir
Vos, Flor ses par, amorosa,
E quar etz de bos fruytz mena,
Pel vostre pretz eyshausar
Me vuelh, chantan, deportar
E jhoy dar,
Com, nadan, fay la balena.

59 *Ms.* veritat. — 65 *Ms.* audosa. *Je suppose, comme Noulet, que c'est une autre forme de* aondosa; *corr.* e'n totz bons ditz (?).

---

sans orgueil et de vérité parée — et fondée; — et vous êtes sans fraude, avenante et joyeuse, — nette de corps et d'âme fort dévote, — humble d'aspect et d'état, sans contestation, — non point .....; — vous êtes noble en actions et en tous (bons) dits abondante.

VIII. Votre amour gracieux — me pousse le cœur à servir — et à louer et bénir — et remercier — vous, Fleur sans pareille, amoureuse, — et parce que vous êtes mine de bons fruits, — pour élever votre prix, — je me veux, en chantant, amuser — et joie (me) donner, — comme, en nageant fait la baleine.

VI

I . . . .
Etz le santz cor, purs e netz, verginals,
Ons abitet le Reys espiritals,
Per confortar nostra frevol natura,
Laqual Adams sosmes a crim enic,
E pueys sofris greus e cruzels castix ;
Mas, per merce, Dieus le castel l'ubric
Am clau d'amor, coma fissels amix.

II Le vestimentz sens lunha cosedura
Fo·l cors del Filh que·ns aleugec dels mals,
Quan vestir volc nostres draps humanals,
Ques eran fag de simpla filadura,
E vestic los en loc claus, ses aturs

VI. *Ces vers sont écrits au-dessous des précédents, sans que rien indique qu'ils forment une pièce nouvelle.*

3 *Ms.* abitetz. — 5 crim *est écrit sur un autre mot.*
10 fol] *ms.* sol. — 13 los] *ms.* las.

I. ... Vous êtes le saint corps, pur et net, virginal, — où habita le roi spirituel, — pour conforter notre frêle nature, — laquelle Adam soumit à crime inique, — et puis souffrit rudes et cruels châtiments; — mais, par sa merci, Dieu lui ouvrit le château, — avec clef d'amour, comme fidèle ami.

II. Le vêtement sans aucune couture — fut le corps du Fils qui nous allégea des maux, — quand il voulut revêtir nos draps humains, — qui étaient faits de simple filure — et il les revêtit en lieu clos, sans application —

D'ome carnal, regardan los faytz durs,
Per sa merce, que donavan destrix
Del salvamen a tot fizel amic,
Quar lo pus autz era flaxs e pesucs.

III Mos Bels Castels, per que·l mon es segurs,
Defendetz my dels mieus enemixs durs,
Quar lor poder fan que·m donen estrix
D'anar à vos, e si·us ay faytz enic
Lo vostre cor, merce·us queri, paurux.

---

d'homme charnel, considérant les faits durs, — par sa merci, qui donnaient empêchement — de salut à tout fidèle ami, — car le plus haut était flasque et pesant.

III. Mon Beau Château, par qui le monde est sûr, — défendez-moi de mes durs ennemis, — car ils s'efforcent de me donner empêchement — d'aller à vous, et si j'ai irrité — votre cœur, je vous requiers merci, craintif.

VII

Vers per loqual mossen Arnaut Donat, licenciat en leys, gasanhec la violeta.

I Als cavaliers destinat per ausir,
En aquest mon fisels a veritat,
Vuelh far un vers, don seran leu poiat,
Per l'arbe sus al sobira desir;
De luy pot hom montar al pus aut sim,
Estan am gaug, sufertan malenansa,
Cresen de cor so qu'en ve per semblansa,
Que·l frut moric, restauran nos del crim.

II Le prumiers homs e payres de Caym
Nos laysec fort heretatge, trop vils,

7 qu'en] *corr.* qu'om?

Vers par lequel Messire Arnaut Donat, licencié en lois, gagna la violette.

I. Destiné, pour être entendu (d'eux), aux chevaliers — en ce monde fidèles à la vérité, — je veux faire un vers, (à l'aide) duquel ils seront bientôt élevés, — par l'arbre en haut, jusques au souverain désir; — de cet arbre on peut monter à la plus haute cime, — se tenant en joie, souffrant douleur, — croyant de cœur ce qu'on voit par semblance — (à savoir) que son fruit mourut, nous relevant du crime.

II. Le premier homme et père de Caïn — nous laissa un rude et très vil héritage, —

Mas empero, Jhesu Cristz, fort humils,
Volc far enpeut divinal ins el sim;
Adonc pres Dieus humanitat carnal,
Cercan sa mort per nos gitar del sapble,
On eram mes en turmen perdurapble,
Etz oms moric per la votz divinal.

III Estacat ferm eram tug en un pal,
Don Jhesus Cristz nos volc trayre sens mort.
Ay! malastrucs, com l'ofendem a tort!
Quez el, per nos, s'ofris a tan gran mal.
Als ordenatz laysec Dieus e permes
Horde veray e poder, qu'en figura
Nos fan de pa veser la carn mot pura,
Lacal, manjan, paradis nos promes.

13 pres] *ms.* prest; *d'abord* humitat. — 16 *D'abord* om.
20 sofrissa] *les trois dernières lettres refaites.* — 21 *ms.* ordenat.

---

mais néanmoins, Jésus-Christ, fort compatissant, — voulut faire greffe divine à la cime; — alors Dieu prit humanité charnelle, — cherchant sa mort pour nous tirer du gouffre (?), — où nous étions mis en tourment pardurable, — et, homme, il mourut par la voix (sentence) divine.

III. Nous étions tous attachés ferme à un pal, — d'où Jésus-Christ nous voulut enlever sans mort. — Ah! malheureux, comme nous l'offensons à tort! — vu que lui, pour nous, s'offrit à si grand mal. — Aux ordonnés (prêtres) Dieu laissa et permit — ordre vrai et pouvoir tel que, sous figure — de pain, ils nous font voir la chair très pure, — laquelle, mangeant (si nous la mangeons), il nous promet le paradis.

IV En l'aybre jay etz estay nostra fes,
Laqual seguir la·m cove sens biays,
E, be seguen, de merce Dieus nos pays,
Quar per merse son li peccat remes;
Aven merce perdona le pus fis,
Dieus Jhesus Crist, guiren la gen malauza;
Car peneden ampara Dieus e l'auza,
El regne, sus, veray de paradis.

V D'umilitat es l'arbres totz assis,
On Dieus volguec que·l sieu Filh demores
Per los fisels penedens e coffes.
L'arbre veray, on moric cap enclis,
Lo sieu dreit jo, nos mandec Dieu portar,
E mays lo carc mot leugier, ses ofensa,
Pel qual totz homs, coregen sa falhensa,
El regne pot de paradis poiar.

IV. En l'arbre gît et est notre foi, — laquelle il me convient suivre sans détour, — et, (la) bien suivant (si nous la suivons bien), Dieu nous repaît de merci, — car par merci les péchés sont remis; — ayant merci nous pardonne le plus noble (?), — Dieu Jésus-Christ, sauvant la gent malade; — car Dieu protège le pénitent et le hausse — là-haut, au royaume vrai de paradis.

V. Il est fondé en humilité, l'arbre — où Dieu voulut que son Fils demeurât — pour les fidèles pénitents et confès. — L'arbre vrai, où il mourut, tête inclinée, — (et qui est) son juste joug, Dieu nous commanda de le porter, — et aussi la charge très légère, sans offense, — par laquelle tout homme, corrigeant sa faute, — peut monter au royaume de paradis.

VI Us sols dous frug d'una Verges ses par,
En l'arbre sus, sequec per gran amor
E volc fenir, per comensar menor,
Home carnal can se degra dampnar.
Su·ls pus nautz branxs estavan tug li auzel,
Li miels cantan, e degus mens non era,
Esperan tug can de mort vius tornera
Cel que, nomnan, veg apelar anhel.

VII Dieus, el mostier dels ordenatz, mot bel,
Es apelat anhel del Rey honest,
Quetz als peccatz del mon trenca lo test,
E que del mon merce·us clama del cel,
Etz als defons don' eternal repaus,
E patz als vius demoran en est segle,
Ap tal poder quetz adreg hom s'aregle
De luy servir dignamen, am gram laus.

VI. Un seul doux fruit d'une Vierge sans pareille, — sur l'arbre en haut, sécha par grand amour, — et il voulut finir, pour commencer moindre, — homme charnel, quand il se devrait condamner (?). — Sur les plus hauts rameaux étaient tous les oiseaux, — les mieux chantants, et aucun ne manquait, — attendant tous quand, de mort, vivant reviendrait — celui que par nom je vois appeler agneau.

VII. Dieu, au très beau moustier des ordonnés, — est appelé agneau du roi honnête, — qui aux péchés du monde tranche la tête, — et qui, du ciel, demande pour nous merci du monde (de nos fautes?), — et donne aux défunts un éternel repos, — et paix aux vivants demeurant en ce siècle, — avec tel pouvoir que l'homme juste peut régler sa vie — de façon à le servir dignement, avec grande louange.

VIII Quar es humils, benignes e suaus,
A nom anhel, que mot es avinent,
E lay on es demora simplament,
E per lunh cas non es iratz ni braus :
Aytal foc Dieus en l'arbre sus veray,
On sufertar volguec mot granda pena,
Per nos getar d'aquela vil cadena,
Ons eran tug, en ifern, per jamay.

IX Mon cortes vers, si·l pasatge se fay,
Me portara lay on trobec Elena
Lo digne fust per que festa s'ordena
De Sancta Crotz, en est tertz jorn de may.

66 portara] *corr.* portaras (?)

VIII. Parce qu'il est bienveillant, bénin et doux, — il a nom agneau, vu qu'il est très avenant, — et là où il est il demeure avec douceur, — et pour aucun cas (aucune faute) il n'est colère ni rude : — tel fut Dieu en haut sur l'arbre vrai, — où il voulut souffrir très grande peine, — pour nous retirer de cette vile chaîne, — où étaient tous, en enfer, pour jamais.

IX. Mon courtois vers, si le passage (la croisade) se fait — tu me le porteras (?) là où Hélène trouva — le digne bois pour lequel se célèbre la fête — de Sainte-Croix, en ce troisième jour de mai.

VIII

Per aquest vers per coblas unissonans le noble moss'en Peyre de Monlasur, cavalier, gasanhec la violeta, a Tholosa, l'an MCCCLXXIII.

I De far un vers soy eras ben d'acort
Per fin' amor, pensan del gay saber,
Quar e suptil, que dona gran plaser
Als aymadors, jhoy, solas e deport.
E cel que vol d'amor pretz conquistar
En totz sos faytz deu vissis esquivar,
Aman de cor veray, e ien servir
E merceiar si dons, e·ls bens grasir,
Sufren los mals, quar enapres afans,
Am bon effortz pot esser benanans.

Variantes de B (*ms. de Cornet*) : 3 quar es.

Par ce vers à couplets « unissonants », le noble seigneur Peire de Monlasur, chevalier, gagna la violette à Toulouse, l'an 1373.

I. De faire un vers je suis maintenant bien de consentement (résolu) — par pur amour, réfléchissant au gai savoir — raffiné et subtil, qui donne grand plaisir — aux amoureux, (ainsi que) joie, consolation et délassement. — Et celui qui veut prix d'amour conquérir, — en toutes ses actions doit vices éviter, — aimant de cœur vrai, et noblement servir — et implorer sa dame et être reconnaissant des biens, — et souffrir les maux, car après les angoisses, — avec bon effort, il peut arriver à bien.

II Qui vol d'amor leu venir a bon port
No vuelha dir a negun son voler,
Ni declarar so que·l pot dan tener,
Quar fols parlars soven percura mort :
Savis es doncs qui fug a fol parlar,
E fols qui ditz so que fay a selar,
E qui sos jhoys secretz no sap tenir
E·ls mals e·ls bes passar am gent cobrir
No sec lo cors que far deu fis aymans
Que vol sofrir en patz los pros e·ls dans.

III Fizels amors dona gaug e confort
A sel que fay de valer son poder,
Segon que val gardan pretz e dever,
Quar falhir pot si·s fay de maior sort
Que far no deu, per fol hotracugar,

20 en patz sofrir.
22 valer] valor. — 23 val] vol.

II. Qui veut d'amour arriver à bon port, — qu'il ne révèle à personne son vouloir, — ni déclare ce qui lui peut attirer dommage, — car fou propos souvent procure la mort; — sage est donc qui fuit fous propos, — et fou qui dit ce qui est bon à cacher; — et quiconque ses joies ne sait tenir secrètes, — traverser maux et biens en les dissimulant, — ne suit pas la marche que doit suivre fidèle amant — qui veut, en paix, souffrir les biens et les dommages.

III. Fidèle amour donne joie et confort — à celui qui s'efforce de valoir, — selon qu'il vaut (selon sa condition), gardant prix et devoir, — car il peut faillir, s'il se fait de plus grand état — que faire il ne doit, par folle outrecuidance, —

Quar assatz fay qui·s defen a son par,
Per que no·s deu am pus fort aramir;
Mas cel que·s vol de fin' amor jauzir
Sia verays e fis, ses totz engans,
Ayshi de cors com mostra per semblans.

IV Totz hom verays se pot dar bon conort
Quar Amors vol ayman fi retener
Franc etz humil e·l fay sobrevaler
E l'ergulhos no vol en son resort.
Doncs fis aymantz se deu humiliar
E bon secors querer e sopleyar,
Humils, aclis, a ssi dons obesir
Entieramen, volontos de morir
Ans que falhis contra los sieus comans,
Car sel que fay mot fay estar celans.

29 ses tot] e ses.
40 que fay] que falh; *corr.* qu'o fa (?).

---

car il fait assez, celui qui se défend envers son égal, — c'est pourquoi il ne doit pas à plus fort s'attaquer; — donc que celui qui veut jouir de pur amour, — soit véridique et fidèle, sans nulle tromperie, — autant de cœur comme il (le) montre par semblant.

IV. Tout pur amant se peut donner bon réconfort, — car Amour retient (à son service) amant pur, — franc et modeste et le fait survaloir, — et il n'accepte pas l'orgueilleux sous sa loi. — Donc, le pur amant se doit humilier — et bon secours demander et implorer, — humble et soumis, obéir à sa dame — entièrement, consentant à mourir — plutôt que d'enfreindre ses ordres, — car celui qui les enfreint, il faut qu'il soit très habile à dissimuler (?).

V Fols cobeytos par cel que vol a tort
Quonquerir so qued elh no·s tanh aver,
E qui trop vol montar deu bas cazer,
Com cel que·s vol guereiar am pus fort
De si meteys, tot per sobremontar.
Per que tot homs se deu amesurar
En totz sos faytz, gardan se de falhir,
E temps e loxs esperar e sofrir,
Quar trop cochar tol may en un sol lans
Que reparar no·s pot ges en VII hans.

VI Mos Bels Captenhs, d'auta valor, ses par,
Flors de jhoven, miralh de fin pretz car,
La vostr' amors me fai reihovenir
E·ls bels parlars e·l plazen aculhir

48 temps] colbs. — 50 reparar] restaurar; ges] gen.
54 bels] dous.

V. Follement convoiteux paraît celui qui veut à tort — conquérir ce qu'il ne lui sied pas d'avoir; — et qui veut trop monter bas doit tomber, — comme celui qui veut guerroyer avec plus fort — que lui-même, pour monter plus haut qu'il ne doit. — C'est pourquoi tout homme doit observer la mesure — en tous ses actes, se gardant bien de faillir, — et temps et lieux attendre et patienter, — vu que trop se dépêcher enlève plus d'un seul coup, — que restaurer l'on ne peut aucunement en sept ans.

VI. Mon Beau Soutien de haute valeur, sans pareille, — fleur de jeunesse, miroir de pur mérite précieux, — votre amour me fait rajeunir, — et le doux parler avec plaisant accueil —

Me tenon gay, Flors gentils, agradans :
Per qu'ieu vos soy fizels, humilians.

VII Pros comps Guasto, jamays no·m vuelh partir
De vos lauzar, ans me deu abelir,
Quar vostre pretz sobre totz es montans,
Comptes e dux, marques etz amirans.

57 vuelh (*bonne leçon*). — 58 servir] lauzar. — 59 totz (*bonne leçon*).

Leçons du ms. — 1 *D'abord* d'acortz. — 3 *Un* s *ajouté à* quar *et* suptil. — 12 dir] *d'abord* far. — 14 parlars] parliers. — 21 F. a. soven procura mort (cf. 14). — 22 valer] voler. — 27 no·s] nous. — 28 *Le scribe a répété par distraction le second hémistiche du vers précédent.* — 30 semblant. — 37 dons] deus. — 49 tol] col; sol] sols. — 54 parlar. — 55 guays. — 57 vuelh] deg. — 58 lauzar] servir. — 59 totz] tot.

---

me tiennent gai, Fleur gentille, agréable : — c'est pourquoi je vous suis fidèle et humblement soumis.

VII. Preux comte Gaston, jamais je ne veux me départir — de vous louer ; cela, au contraire, me doit agréer, — car votre mérite est élevé sur tous, — comtes et ducs, marquis et amiraux.

IX

Vers fayt al honor de nostre sobiran senhor le Rey de Fransa et del poyssant princeps Mossenhor Dorval, per loqual mestre Ramon Valada. notari real de Tholoza, gazanhec la violeta, l'an M.CCCC.LI.

I A vos, En Rey, que·us dizetz d'Anglaterra,
Fauc a saber que si'n breu no redetz
So que lonc temps occuppat nos avetz,
Pe·l Rey Frances auretz mot cruzel guerra,
E no·us valdran oncles, cozis, ni frayre,
Que decazutz no siatz, a l'endarrier,
S'umilitat no·us fa breumen retrayre,
Quar Dieus o vol e bon dreyt o requier

Vers fait en l'honneur de notre souverain seigneur le roi de France (Charles VII), et du puissant Monseigneur Dorval, par lequel maître Raymond Valade, notaire royal de Toulouse, gagna la violette, l'an 1451.

I. A vous, sire Roi, qui vous dénommez d'Angleterre, — je fais à savoir que, si dans peu vous ne rendez — ce que longtemps vous nous avez occupé, — par le Roi Français vous aurez fort cruelle guerre, — et point ne vous vaudront oncles, cousins, ni frère, — que déchu vous ne soyez, en définitive, — si humilité ne vous fait bientôt reculer, — car Dieu le veut et bon droit le requiert.

II Vostre poders non es per far batalha
Contra·l Rey Franc : tant es benhaüratz
Que del tot Dieu s'es vers lui regiratz,
Don nous prezam lo valen d'una palha;
E so tot clar a cascus se demostra
Per gran effieyt e repport vertadier
Que vostra gen hom fa cada jorn nostra,
Quar Dieu o vol e bon dreyt o requier.

III Notar podetz eyshemple de l'armada,
Que, l'autre jorn, entreprenguetz de fayt
Am nostras gens d'armas y arnhes de trayt,
En Bordales, hon se fec l'asemblada;
Quar cel quez es del pays l'avangarda,
Mosse Dorval, se mezec tot prumier,
E de trastots aguiren la desfarda,
Quar Dieus o vol e bon dreyt o requier.

14 effieytz. — 15 vostras gens.
19 ams vostras.

II. Votre pouvoir n'est point (suffisant) pour engager la lutte — contre le roi Franc; il a ce bonheur — que Dieu s'est totalement vers lui retourné, — et c'est pourquoi nous ne vous prisons la valeur d'une paille; — et ceci tout clairement à chacun se démontre — par grand effet et rapport véridique — que l'on fait vos gens chaque jour nôtres, — car Dieu le veut et bon droit le requiert.

III. Vous pouvez prendre exemple de l'armée, — que, l'autre jour, vous mîtes aux prises — avec nos gens d'armes et notre harnais de trait, — en Bordelais, où se fit la rencontre; — car celui qui est l'avant-garde du pays, — messire Dorval, se mit (dans la mêlée) tout le premier, — et de tous ils eurent la dépouille, — car Dieu le veut et bon droit le requiert.

IV Quatorze cens [e]stendutz sus la plassa,
Feritz e mortz ne laysseren envers,
E plus d'autans ne menen prezoniers,
De tant bon cor los siguen a la trassa.
En pauc de temps acaberen l'obratge,
Tant prestamen uzan d'aquel mestier,
Don li Angles fals n'an pres mot gran dampnatge,
Quar Dieus o vol e bon dreyt o requier.

V Lo Dugat vey que plus n'a de vos cura;
Dugat may n'es, quar per senhor veray
No vos conoych, ans dezira trop may
Lo Rey Frances, son senhor per natura;
Et, si, per grat, no·s met jos s'amparansa,
En hobezin com senhor dreyturier,
De luy prendra mot sobriera venyansa,
Quar Dieus o vol e bon dreyt o requier.

34 Dugat] deg; veray] veyray. — 38 hobezin] *corr.* hobeziu.

IV. Quatorze cents étendus sur la place, — frappés et morts, ils en laissèrent à la renverse, — et plus, autant ils en amenèrent prisonniers, — de si bon cœur ils les suivirent à la trace. — En peu de temps ils achevèrent l'ouvrage, — tant prestement usant de ce métier, — de quoi les perfides Anglais ont reçu fort grave dommage, — car Dieu le veut et bon droit le requiert.

V. Je vois que le duché (de Guienne) n'a plus cure de vous; — mais ce n'est plus le duché (?), car pour seigneur véritable — il ne vous reconnaît pas, mais il désire très fort — le Roi Français, son seigneur par nature; — et, si, de bon gré, il ne se met sous sa protection, — en lui obéissant comme à seigneur droiturier, — il (le roi) prendra de lui fort triomphante vengeance, — car Dieu le veut et bon droit le requiert.

VI Donc, guerreyar no vulhatz neyt ni dia
Am lo Rey Franc, ni comensar debat,
Quar, al darrier, bayssariatz vostr' estat,
Cum vos apar del fayt de Normandia;
Qu'en breu de temps a fayta sa conquesta,
No temen vos, mens cum simpl' escudier :
En semblans faytz es persona mot presta,
Quar Dieus o vol e bon dreyt o requier.

VII Sus totz los reys d'aquesta presen vida
Es renomnatz coma lo plus valens;
D'armas [e]spertz e de subtils engens
Es provezitz, quez es cauz'enfenida;
Per que, del tot, quascus a lui servisca
De bon voler, e no y planga denier,
Vertuozamen, sens que no ss'enbaysca,
Quar Dieus o vol e bon dreyt o requier.

52 es (*le premier*)] *ms.* e.
55 no *ajouté au-dessus.*

VI. Donc, ne veuillez guerroyer nuit ni jour — avec le Roi Franc, ni commencer débat, — car, à la fin, vous abaisseriez votre état, — comme il vous apparaît du fait de Normandie; — car en peu de temps il a fait sa conquête, — vous craignant moins qu'un simple écuyer : — en semblables faits il est personne fort habile; — car Dieu le veut et bon droit le requiert.

VII. Au-dessus de tous les rois de cette présente vie (époque) — il est renommé comme le plus vaillant; — expert aux armes, il est pourvu de subtiles inventions, ce qui est chose infinie; — c'est pourquoi, en tout, que chacun le serve — de bon vouloir, et n'y plaigne point denier, — vertueusement, sans s'ébahir, — car Dieu le veut et bon droit le requiert.

TORNADA

Ma Flor de Gaug pregui que s'azunisca
Als nostres fayts, mantenen lo sendier
De conquistar, y a totz mals provezisca,
Quar Dieus o vol e bon dreyt o requier.

TORNADE

VIII. Ma Fleur de Joie, je (la) prie qu'elle s'unisse — à nos faits (c.-à-d. qu'elle favorise notre cause), en maintenant le sentier — de conquérir, et qu'à tous maux elle pourvoie, — car Dieu le veut et bon droit le requiert.

X

Vers figurat e declaratiu de las set demandas que fa hom a Dieu, disen lo *Pater noster,* sus lasquals set demandas son notatz los set dos del Sant Sperit, lesquals dos son aquestz : *Saviesa, Entendement, Coselh, Forsa, Sciencia, Pietat,* [*Temor*], am tres causas speritals que le dit *Pater noster* ha plus que oratio del mon, so es : *Dignitat, Brevitat* et *Proffieyt.*

I De vers lo cel, hon gautz floris he grana,
Es dessendutz us angels resplandens,
Am si portantz set carboncles lusens
4 He tres robis, que may pretz no y dezana,
Per dignitat que tal vertut les dona

X. *L'initiale du titre est une lettrine ornée, peinte en rouge et bleu. Les mots en italiques sont soulignés dans le ms.; le mot* temor, *qui devait terminer la liste, a été gratté. Entre le titre et le texte est dessinée une couronne. Une accolade à l'encre rouge réunit les parties de strophes séparées par les rubriques.*
4 *Au-dessus de* tres robis, *deux mots grattés.* — 5 vertutz.

Vers figuré et déclaratif des sept demandes que l'on fait à Dieu, en disant le Pater noster, *sur lesquelles sept demandes sont notés les sept dons du Saint-Esprit, lesquels dons sont ceux-ci :* Sagesse, Entendement, Conseil, Force, Science, Piété, Crainte, *avec trois qualités spirituelles, que le dit* Pater noster *a plus qu'oraison du monde : c'est* Dignité, Brièveté *et* Profit.

I. De vers le ciel, où bonheur fleurit et graine, — est descendu un ange resplendissant, — portant avec lui sept escarboucles luisants — et trois rubis, tels que jamais prix ne leur fait défaut, — par dignité qui telle vertu leur donne — qu'il en sort conseil à l'état humain (humanité) —

Que·n salh cosselh a l'estat humanal
De si gardar de tot peccat mortal,
Qu' a servitut, tant que pot, l'abandona.

II L'Angel de ssus prenc, designan, que sona
Dieu eternal, que·ns ha monstrat lo pas,
En qual partit non tombarem al bas,
De conquistar de salut la corona;
Don sentiment nos da, cum nostre payre,
Que·l ressemblem, he trobarem ubert
De paradis l'eretatge mot sert,
Hon estarem tostemptz mays, a bon ayre.

III Ly carboncle, qu'avetz ausit retrayre,
Set demandas qu'al *Pater noster* son
Prenc, demonstrans de que grans bes salhon,
Sy ben dispost si trobon ly pecayre.

10 *D'abord* dieus; s *gratté*. — 11 non] *ms.* nos.
20 *Le premier* sy *ajouté*.

---

de se garder de tout péché mortel, — qui, tant qu'il peut, l'abandonne à la servitude.

II. L'ange du haut (du ciel) je suppose, désignant (expliquant) qu'il signifie — Dieu éternel, qui nous a montré le passage (moyen) — et de cette façon nous ne tomberons point au bas (au pire), — de conquérir de salut la couronne; — c'est pourquoi il nous donne sentiment (désir), comme (étant) notre père, — que nous lui ressemblions, et nous trouverons ouvert — l'héritage du paradis très certainement, — où nous resterons à tout jamais dans le bonheur.

III. Les escarboucles dont vous avez ouï parler, — j'estime que ce sont — les sept demandes qui au *Pater noster* sont, — démontrant de quoi grands biens découlent, — si bien disposés se trouvent les pécheurs.

Prima petitio est cum dicitur : *Pater noster, qui es in celis, sanctificetur nomen tuum*, sub qua notatur primum donum Sancti Spiritus, s[cilicet] *Sapiencia.*

Car davant tot es demandat Saviesa,
Qu'es principals don del Sant [E]sperit
Don es lauzat Jhesu Crist et bendit,
E demandat la divinals riquesa.

Secundum donum est *Intellectus;* continetur cum dicitur : *adveniat regnum tuum.*

IV Entendementz d'aquo fay entrepreza,
Deziran fort lo sobiran palays,
Don, si volem abatre nostre fays,
Hostan vicis, gassanyharem l'auteza.

Tercium donum est *Consilhium*, contentum cum dicitur : *fiat voluntas tua sicut in celo et in terra.*

PETICIONES.

Don de Conselh, tersament, fa passatge
En demonstran com nos pusquam regir,

La première demande c'est lorsqu'on dit : *Notre père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié*, dans laquelle est contenu le premier don du Saint-Esprit, à savoir la *Sagesse.*

Car avant tout est demandée la Sagesse, — qui est principal don du Saint-Esprit ; — de quoi Jésus-Christ est loué et béni — et (est) demandée la divine richesse.

Le second don est *Entendement;* il est contenu lorsqu'on dit : *que votre règne arrive.*

IV. Entendement de cela fait entreprise, — désirant fort le souverain palais, — dont, si nous voulons rejeter notre faix, — rejetant les vices, nous gagnerons le haut lieu.

Le troisième don est *Conseil*, et contenu lorsqu'on dit : *que votre volonté soit faite sur la terre comme dans le Ciel.*

Don de Conseil, troisièmement, fait passage (fraie la voie?) — en montrant comment nous pourrons nous gouverner, —

Totz d'un acort, a sson voler complir,
Com, en los cels, fan ly sant, d'un coratge.

Quartum donum est *Fortitudinis*, dum dicitur : *panem nostrum cotidianum da nobis hodie.*

PETICIO.

V Per just compas, nos ditz lo quart messatge,
Que·ns do tot jorn cumpliment de sos bes,
Don l'esperitz e·l cos ne scia tugh ples,
Car forsa volh haver tal avantatge.

Quintum donum est *Sciencia*, dum dicitur : *et dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimictibus debitoribus nostris.*

La quinta prenc lo don qu'es dit de Sciensa,
Don reconoys cascus lo sieu peccat
He requier mot que li sia perdonat,
Si cum remet als autres la hoffensa.

32 ly sant] *d'abord* los santz.
37 quinta] *ms.* quarta.

---

tous d'un accord, de façon à accomplir son vouloir, — comme, dans les cieux, font les saints, de même cœur.

Le quatrième don est celui de la *Force*, lorsqu'on dit : *donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.*

V. Par juste mesure, nous dit le quatrième message, — qu'il nous donne toujours abondance de ses biens, — dont l'esprit et le corps soient tout pleins, — car la Force veut avoir tel avantage.

Le cinquième don est la *Science*, tandis qu'on dit : *et pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

La cinquième (demande), c'est, à mon avis, le don qui est dit Science, — par quoi chacun reconnaît son péché — et requiert fort qu'il lui soit pardonné, — de même qu'il remet aux autres l'offense.

Sextum est donum *Pietatis*, cum dicitur : *et ne nos inducas in temptationem.*

PETICIO.

VI Al sieze loc, de Pietat fa naysensa,
Car demandam que siam gardatz del trayt
Del henemic, qu'a temptar nos fa gayt,
E·ns vol gitar, si pot, de ssa demensa.

Septimum est donum *Timoris*, dum dicitur : *sed libera nos a malo. Amen.*

Ditz finalment la demanda setena,
Que nos sia dat le castelhs qu'es segurs,
Hon es le gaugh mot valeros he purs,
He doptar plus no·ns cal de suffrir pena.

VII Dels tres robis qual saber l'ymagena,
Losquals ieu prenc que son tres dignitat,
Mot singulars, et de granda bontat,

42 demandaz.

Le sixième est don de *Piété*, lorsqu'on dit : *et ne nous induisez pas en tentation.*

VI. Au sixième lieu, *(la demande)* de Pieté fait naissance, — car nous demandons que nous soyons gardés du trait — de l'ennemi, qui pour nous tenter fait le guet, — et veut nous expulser, s'il (le) peut, de sa ...

Le septième est don de *Crainte*, lorsqu'on dit : *mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.*

La septième demande dit finalement — que nous soit donné le château qui est sûr, — où est la joie très précieuse et pure — et où nous n'avons plus à craindre d'endurer peine.

VII. Des trois rubis il faut savoir l'image (le sens) ; — lesquels j'estime que ce sont trois dignités, — très singulières et de grande bonté, —

Qu'am si tostempz le *Pater noster* mena :
Car Dieu l'a fait, ha trop mays de nobleza
Qu'autres versses, ny may horacios;
Secundament, de brevetat joyos
Es per lo dir, esems grant subtileza.

VIII Don escusar n'a ges degus beleza
D'apendre lo, per dengun fayt honest,
Ans dispausat s'i deu trobar he prest,
Si vol ostar a l'enemic la presa.
La terssa par : qu'es profieyt e la via
De paradis, hon es lo bon repaus
[E]speritals e temporals enclaus,
Car de pregar porta la senyhoria.

IX He per so donc mirar se, cascun dia,
Velha totz homs dels solempnes joyhels,
Que son compres, a salut dels fizels,

56 *Quelques mots effacés entre les deux hémistiches.*

---

qu'avec lui, toujours, le *Pater noster* mène : — puisque Dieu l'a fait, il a beaucoup plus de noblesse — qu'autres vers, et même oraisons; — secondement joyeux de brièveté — il est pour le dire (réciter), et aussi (de) grande subtilité (?).

VIII. D'où nul n'a point (à s') excuser — de l'apprendre, par aucun fait honnête, — mais (chacun) s'y doit trouver disposé et prêt, — s'il veut ôter à l'ennemi la prise. — La troisième qualité du *Pater* paraît en ceci qu'il est profit et voie — de paradis où le bon repos — spirituel et temporel est enclos, — car de prier il porte la supériorité.

IX. Et pour cela donc se mirer, chaque jour — veuille tout homme aux solennels joyaux, — qui sont compris pour le salut des fidèles, —

En los set precx, hon si gran be se lia;
Los quals nos dec Jhesu Crist per deffendre
Et guereiar lo fals Satan robust,
Que·ns vol ostar lo loc ho van ly just
Per tos temptz may lo guauch enfenit pendre.

TORNADA

X Solhelhs plasens, vulhatz a nos entendre
D'ora'navant, que no·ns do coptz ni tust,
Per deviar lo nostre perpaus just,
Cel que nos vol am falhs engen confondre.

L'an M.CCCC.LIII, *gassanyhec moss. Guilhem de Galhac, licensiat en leys he procurayre del Rey en la cort dels appels [real de Tholosa], la violeta; he foc apres fayt mestre e mantenidor de la sciensa per Me Gualhart Daus, chanselier e les autres senhors mantenidors de la sciensa guaya, a la mayso comunal, presens los Capitols* [1].

66 *Le premier hémistiche est écrit au-dessus de quelques mots effacés.* — 76 confondre *fausse la rime; corr.* sorprendre (?).

---

en les sept prières, où si grand bien s'attache; — lesquelles nous donna Jésus-Christ pour (nous) défendre — et guerroyer le faux Satan robuste, — qui nous veut ôter le lieu où les justes vont — pour toujours prendre la joie infinie.

TORNADE

X. Soleil plaisant, veuillez vous tourner vers nous — dorénavant, afin que ne nous donne coup ni heurt, — pour dévier notre juste propos, — celui qui avec sa perfide habileté veut nous surprendre.

L'an 1453, gagna la Violette messire Guilhaume de Galhac, licencié en lois et procureur du Roi en la cour royale des appels de Toulouse, et après il fut fait Maître et Mainteneur de la science, par maître Galhart Daus, chancelier et les autres seigneurs Mainteneurs de la gaie science, à la maison commune, en présence des Capitouls.

1. Les mots entre crochets ont été ajoutés postérieurement au reste.

XI

Canso de Nostra Dona[1].

I Los genols flex ez am lo cap encli,
A vos reclam, la Regina plazent,
De tot mon cor, tant cum puesc, humilment,
En vos pregan e dizen enaysi :
Verges humils, aysi cum sens tribalh
Vos enfantetz, siatz nos en adjutori ;
Pels prex qu'ieus fau a vostre consistori,
Vostres aymans guandetz de tot trebalh.

II Totz homs es sertz, qui vos preguar no falh,
Que volontiers auzetz vostres clamans :
Donc supplic vos complissetz mos talans :

7 pels] *ms.* dels. — 11 *Ce vers a été ajouté dans l'interligne.*

Chanson de Notre-Dame.

I. Les genoux fléchis et avec la tête inclinée, — à vous je me recommande, Reine plaisante, — de tout mon cœur, autant comme je le puis, humblement, — en vous priant et disant ainsi : — Vierge bienveillante, aussi vrai que sans douleur — vous enfantâtes, soyez-nous en aide ; — par les prières que je vous fais à votre consistoire, — écartez vos amants de tout danger.

II. Tout homme qui ne manque de vous prier, est certain — que volontiers vous écoutez vos suppliants ; — donc, je vous supplie que vous accomplissiez mes désirs ; —

---

1. A gauche du titre, une couronne.

Vulhatz, en breu, abatr'am unn gran malh
Los infizels, que tant volen mal far,
Que veyam leu destruzit lor poder,
En tal partit que no prengan plazer
D'uzar l'arnes, ny de plus guerreiar.

III Donc, ieu vos preg, Verges, qu'etz senes par,
Que secoratz al Rey nostre Senyhor,
En mantenen Crestiantat en honor,
E l'enemic say no puescan tornar,
An sian tugh mort, per que no regnen plus,
Oz anen luenh cercar autras maysos :
Tornen de la, cum mesqui doloyros,
Sian perseguit e metutz al reclus.

IV Glorios cors qu'avetz portat Jezus,
Lo filz de Dieu, trametetz bon endres

17 qu'etz *écrit au-dessus de la ligne.*

---

veuillez, dans peu, abattre avec un grand maillet — les infidèles, qui tant veulent mal faire, — si bien que nous voyions bientôt détruit leur pouvoir — (et eux réduits) à tel parti qu'ils ne prennent plus plaisir — de porter le harnais, ni de plus guerroyer.

III. Donc, je vous prie, Vierge, qui êtes sans pareille, — que vous secouriez le roi notre seigneur, — en maintenant Chrétienté en honneur, — et que les ennemis ici ne puissent revenir, — mais qu'ils soient tous morts, de façon qu'ils ne règnent plus, — ou qu'ils aillent loin chercher d'autres maisons : — qu'ils retournent par delà, comme chétifs souffrants, — qu'ils soient poursuivis et mis en réclusion.

IV. Glorieux corps qui avez porté Jésus, — le fils de Dieu, transmettez bonne direction —

Al gran trebalh qu'an los Crestias enpres,
Qu'en breu de temps lor donetz a cascus,
Y am voler gran totz y anem d'un engual,
Y am bon poder y fassam tal passatge
Que vengem leu aquel mot gran dampnatge,
Que·ns an donat ly canyas deslial.

V Vos etz la flors degitant trastot mal :
Monstratz nos donc lo vostre gran secors;
Al greu trebalh qu'ez entre·ls peccadors
Amparatz nos, Verges universal,
En foc soven, ez am mortalitatz,
Talhas, enpaus, de viures falhimens,
E d'autres mals que venen sobdamens :
Supplicam vos de totz nos deffendatz.

32 que·ns] *ms.* ques. — 33 degitant] *lecture douteuse.* — 35 greus trebalhs.

---

au grand travail que les Chrétiens ont entrepris, — de façon qu'en peu de temps vous la donniez (cette direction) à chacun, — et qu'avec grand vouloir tous nous y allions d'un accord, — et avec bon pouvoir nous y fassions tel passage — que nous vengions bientôt ce grand dommage — que nous ont donné les chiens déloyaux.

V. Vous êtes la fleur détruisant tout mal : — montrez-nous donc votre grand secours; — dans la misère qui est parmi les pécheurs — défendez-nous, Vierge universelle, — de feu souvent (?) et aussi de mortalité, — des tailles, des impôts, de la disette — et des autres maux qui viennent soudainement : — nous vous supplions que de tout vous nous défendiez.

TORNADA

VI Digna de laus, ostatz nos, si vos platz,
Lo temptz enferm que tans ne fay dolens,
E pueys nos detz de viures largamens
E contra·s Turcz victoria·ns trametatz.

Mestre Arnaud Algar, bachelier en leys et jutge real de Fenolhedas, guassanhec la violeta per la present canso desus dita.

TORNADE

VI. Digne de louange, ôtez-nous, s'il vous plaît, — le temps malade, qui tant en fait de souffrants, — et puis donnez-nous des vivres largement, — et contre les Turcs envoyez-nous victoire.

Maître Arnaud Algar, bachelier en lois et juge royal de Fenouillèdes, gagna la violette par la présente chanson dessus dite.

XII

Canso de Nostra Dona, per laqual moss. Anthoni de Junhac, rector de Sant Serni de Tholosa, gasanhec la Violeta, l'an M.CCCC.LV.

I Flors de vertutz, sus totas la plus bela,
On cossiran mos desirs se repausa
Si, qu'en repaus, la nueyt e·l jorn vos lauza,
Ez am lauzor, de bon cor vos apela,
Requesta·us fauc, esta sazo novela
Que·m retengatz en la vostra clemensa;
Car, enapres, am tota deligensa,
Vos serviray, mentre quez al mon viva.

Chanson de Notre-Dame, par laquelle messire Antoine de Junhac, recteur de Saint-Sernin de Toulouse, gagna la Violette, l'an 1455.

I. Fleur de vertu, sur toutes la plus belle, — sur laquelle, pensif, mon désir se repose — si bien qu'en repos, la nuit et le jour, il vous loue — et avec louange, de bon cœur vous implore, — je vous fais, (en) cette saison nouvelle (ce printemps), la requête — que vous me reteniez en votre clémence ; — car, ensuite, avec toute diligence, — je vous servirai, tant qu'au monde je vivrai.

II Tengutz ne soy, quar vos etz la fons viva
Don procesish tot honors e nobleza,
Totz sentimens d'amors e de proeza.
Sola, sens par, gentils flors agradiva,
Vostre nautz pretz tot mon sentiment priva
D'autra servir, sino vos, bel' e bona;
M'arma lo cor a vos tant abandona
Que non es myeus, ans se nomna per vostre,

III Sens que no say, bela, com vos demostre
Lo bon voler e l'amor que vos porti,
Sitot soven, sospiran, me cofforti,
Pensan, al mens, qu'en dictatz vos o mostre;
E si·n mos dichs vezetz que se remostre
Alcus parlars desplazen, cujan plaire,
Prec vos, quez etz fina flors de bon ayre,
No y regardetz sy no la bon' ententa.

II. Tenu j'en suis, car vous êtes la fontaine vive — d'où procède tout honneur et noblesse, — tout sentiment d'amour et de prouesse. — Seule, sans pareille, gentille fleur agréable, — votre haut prix tout mon sentiment prive — d'autre servir, si non vous, belle et bonne; — mon âme si bien vous abandonne mon cœur — qu'il n'est pas mien, mais il se nomme pour vôtre,

III. Si ce n'est que je ne sais pas, belle, comment je pourrais vous montrer — le bon vouloir et l'amour que je vous porte; — pourtant, souvent, en soupirant, je me réconforte, — pensant qu'au moins, en vers je vous le montre; — et si dans mes dits vous voyez que se produise — quelque parole déplaisante, pensant plaire, — je vous prie, vous qui êtes pure fleur débonnaire, — que vous n'y regardiez que la bonne intention.

IV On mays cossir la valor excellenta
Que de vos nays, e·l bon nom, e la fama,
Totz mos desirs plus ardenmen vos ama,
Tant que per tot mon cor franc vos presenta;
Car, a mon grat, al mon non a tant genta,
Digna d'aver honor, pretz e servizi;
Ny'n re del mon, aprop Dieu, no·m coffizi
Tant com de vos, car etz sola maestressa.

V Car vos etz lums que·ls fis aymans endressa
A far bos faytz, dispauzan lor coratge
D'estre lyals e d'amar sens oltrage,
L'onor gardan, cascun, de sa princessa,
Don vos, quez etz d'amors la maioressa,
No reffuzetz d'eyssauzir ma requesta,
Tant que tostemps, am voluntat mot presta,
De maldizens, Dona·m vulhatz deffendre.

IV. Plus je considère la valeur excellente — qui naît de vous, et le bon renom et la renommée, — plus ardemment tout mon désir vous aime, — si bien que partout mon cœur franc il vous présente; — car, à mon gré, au monde, il n'y en a de si noble, — si digne d'avoir honneur, prix et service; — ni en chose au monde, après Dieu, je ne me confie — autant qu'en vous, car vous êtes seule maîtresse.

V. Puisque vous êtes la lumière qui les purs amants dirige — à faire bons faits, disposant leur cœur — à être loyaux et à aimer sans faute, — chacun gardant l'honneur de sa princesse, — donc vous qui êtes d'amour la principale, — ne refusez pas d'exaucer ma requête, — si bien que toujours, avec volonté toute prête, — des médisants, Dame, vous veuilliez me défendre.

TORNADA

VI Mos Franx Volers, plus no devetz attendre
Qu'al Rey Frances, que fay de vos gran festa,
Donetz voler que fassa la conquesta,
44 Sy que·l grans Turcx mal de son pro ne fessa.

A. de Jaunhaco[1].

TORNADE

VI. Mon Franc Vouloir, plus vous ne devez attendre — qu'au roi français, qui fait de vous grande fête, — vous donniez volonté de faire la conquête, — si bien que le grand Turc tire désavantage de son profit.

---

1. Ces mots sont entourés d'une banderole.

XIII

Canso de Nostra Dona.

I
Am greus tribalhs m'apropi de la mort.
Si non voletz, gentils flors graciosa,
[E]sper n'ay plus de vida saludoza;
Tenetz me donc en lo vostre ressort
Per vos servir, digna flor d'esperansa,
Ez enapres, si com fizels aymans,
No cessarey de far cansos totz ans,
Si·m preservatz dins la vostr'amparansa.

II
Per vos serey ganditz de malanansa
On metre·m vol le Sathans, e sens causa;
Quar, neyt e jorn, lo sieu poder expausa
A far totz mals, e tant que pot, s'i avansa;

10 *D'abord* Sathanas.

Chanson de Notre-Dame.

I. Avec grandes fatigues, je m'approche de la mort. — Si vous ne voulez, gentille fleur, gracieuse, — je n'ai plus espoir de vie sauve; — tenez-moi donc en votre ressort — pour vous servir, digne fleur d'espérance, — et, par la suite, ainsi comme fidèle amant, — je ne cesserai de faire chansons tous les ans, — si vous me préservez dans votre protection.

II. Par vous, je serai garanti de la calamité — où me veut mettre le Satan, et sans cause; — car, nuit et jour, il applique son pouvoir — à faire toute sorte de maux, et, tant qu'il peut, s'y avance; —

Mas le sabers que Dieus vos ha donat
S'espan sur nos, que·ns gandis e deffen,
Que no vengam al terrible turmen,
Lay, dins inferm, per nostra malvestat.

III Vos etz la fons qu'escantic lo peccat
Que·l premiers homs comes per ignoransa,
E·l filhs de Dieu donec vos tal poysansa
Car vos trobec plena d'umilitat,
Qu'a tot ayman que vuelha vos servir
E continuar en lo vostre servici,
Vos luy donatz del gaug lo benefici,
Tant valoros que mays no·s poyria dir.

14 *D'abord* gandis de lassort. — 15 *Après ce vers, le suivant a été barré :* Hon linfizel son condampnatz a mort. — 16 nostra] *d'abord* lor gran.
21 totz aimans.

---

mais le savoir que Dieu vous a donné — s'épand sur nous, qui nous garantit et défend, — de façon que nous ne venions point au terrible tourment, — là, dans l'enfer, par notre méchanceté.

III. Vous êtes la fontaine qui éteignit le péché — que le premier homme commit par ignorance, — et le fils de Dieu vous donna une telle puissance, — parce qu'il vous trouva pleine d'humilité, — à savoir qu'à tout amant, pourvu qu'il veuille vous servir — et continuer en votre service, — vous donnez du bonheur le bénéfice, — tant précieux, que plus ne se pourrait dire.

IV Dossa Verges, vulhatz donc [e]spandir
Vostre poder; qu'a tot lo mon abasta,
Y al fals Sathan, que·ns destruzis e gasta,
Fazetz, en breu, [e]sfassar e delir
Son fals perpaus, quez en vieltatz procura,
E talament nos tenir e gardar
Dins vostres dex que no pusquam tombar,
Ni estre metutz hen l'infernal clausura.

V Donatz endres al mieu planch e rancura,
Ma dossa flors, hon naych sobregran laus,
Car de salutz vos etz principals naus,
Que·ns ha menatz a la riba segura.
Prenetz, si·us play, en grat la mieu demanda,
E de tot mal deffendetz la ciutat;
Car autra plus n'a ges la potestat,
Ayssi com vos, qu'etz l'avocayritz granda.

26 vostres poders. — 27 fals] fol. — 29 sons.

IV. Douce Vierge, veuillez donc étendre — votre pouvoir, qui suffit à tout le monde, — et au perfide Satan, qui nous détruit et gâte, — faites, en peu, effacer et détruire — son faux propos, qui en vileté opère, — et tellement nous tenir et garder — dans vos limites (votre domaine), que nous ne puissions tomber, — ni être mis dans l'infernale clôture.

V. Donnez direction à ma plainte et (à ma) lamentation, — ma douce fleur, où naît très grande louange, — car de salut vous êtes le principal navire, — qui nous a menés à la rive sûre. — Prenez, s'il vous plaît, en gré ma demande, — et de tout mal défendez la cité ; — car aucune autre n'en a la puissance, — comme vous, qui êtes l'avocate grande.

TORNADA

VI Aygla sens par, vos etz camis e randa,
E verays lums complitz de gran purtat,
Qu'en paradis, per la vostra bontat,
Donatz als justz depremitz la garlanda.

ENDRESSA

VII A Messenhors de mot nobla natura,
Hon gays sabers [e]stay forment enclaus,
Que·ls fay ornatz e plazens plus que·l paus,
Pregui mon cas ayan en bona cura.

Nobilis Bertrandus de Roaxio, in legibus bacallarius, lucratus fuit violetam, in consistorio domus comunis Tholose, anno Domini M.CCCC.LIX, cum precedenti dictamine.

TORNADE

VI. Aigle sans pareille, vous êtes chemin et limite, — et vraie lumière accomplie de grande pureté, — qui en paradis, par votre bonté, — donnez aux justes opprimés la guirlande.

ADRESSE

VII. Messeigneurs de fort noble nature, — où le gai savoir est fortement enclos, — qui les fait ornés et plaisants plus que je ne le pose (dis), — je prie qu'ils aient mon cas en bon souci.

Noble Bertrand de Roaix, bachelier ès lois, gagna la violette dans le consistoire de la maison commune de Toulouse, l'an du Seigneur 1459, avec la précédente composition.

XIV

Canso de Nostra Dona, am rims maridatz, alias dirivatius, per laqual Danis Andrieu, marchant de Tholosa, guaszanhec la violeta, l'an M. CCCC. LX.

I Vergis humils, laqual devem lauzar
Aissi con s tanh, e·us donar pretz e laus,
Vueilh yeu servir per aver lo repaus
Al qual manhs homs, per amor, se repausa,
He dins lo qual degun intrar non ausa
Sens lo secors vostre, n'yeu ges non aus;
Mas ges, per so, no mudi mon prepaus,
Ans hondrar vos mos cors tot jorn prepauza.

II A lauzar vos am vostre filh mot pur,
Qu'avetz noyrit am virginitat pura,

Chanson de Notre-Dame, avec rimes mariées, autrement dites dérivées, par laquelle Denis Andrieu, marchand de Toulouse, gagna la violette, l'an 1460.

I. Vierge bienveillante, laquelle nous devons louer — comme il convient, et vous donner estime et louange, — je veux (vous) servir pour avoir le repos — dans lequel maint homme, par amour, se repose, — et dans lequel personne entrer n'ose — sans votre secours, ni moi, non plus je n'ose; — mais, point, pour cela, je ne change mon propos, — mais de vous honorer, mon cœur toujours se propose.

II. A vous louer avec votre fils très pur, — que vous avez nourri avec virginité pure, —

Per tostemps may yeu metray mon atur,
Disen, cantan, lo pretz qu'en vos s'atura,
Suplican vos qu'e m'arma, qu'es tant dura,
Pels greus pecatz quez ay faitz am cor dur,
Sian abolitz jots lo mantel segur
Vostre, per que sia mays tot jorn segura.

III Pensan lo pas tarrible de la mort,
Mayres de Dieu, ma vertutz es quaysh morta,
Quar ay temor que·l pecat e ly tort
Me fassan far he tenir via torta.
Donc, vos quez etz la mestressa del port
De paradis, e·l dreit sendiers he porta,
Fatz, si·us platz, tant qu'ieu vengues al deport,
Lay on manhs just tostemps may si deporta.

à tout jamais je mettrai mon application, — célébrant, en chantant, le mérite qui en vous s'applique (se fixe), — vous suppliant qu'en mon âme, qui est si dure (endurcie), — par les horribles péchés que j'ai faits avec un cœur dur, — ils (ces péchés) soient abolis sous votre manteau sûr, — pour qu'elle (l'âme) soit toujours plus sûre.

III. Imaginant le pas terrible de la mort, — Mère de Dieu, mon courage est quasi mort, — car j'ai crainte que le péché et les torts — me fassent faire et tenir voie tortueuse. — Donc, vous qui êtes la maîtresse du port — de paradis et son droit sentier et sa porte, — faites, s'il vous plaît, si bien que je vienne au délassement, — là où maint juste toujours se délasse.

IV No·m layssetz vos intrar dins lo desert,
Ni·l pregon potz d'aycela val deserta;
Adonx, quan tug seran ly cel hubert,
Et, per jutgar, sera la cort uberta,
Fatz vostre Filhs me tenga tot cubert,
He de pietat m'estenda la cuberta,
He del sagrat pretz que ly avetz uffert,
Dona, si·us platz, per mi·l fassatz ufferta.

V Etz yeu say be quez am votz temorosa,
El jutjamen que sera temoros,
Mitiguara son jutgar valoros,
Prenen cosselh am vos, qu'etz valorosa.
Doncas, supplic vos qu'etz tant poderosa,
Vulhatz pregar vostre Filh poderos
Qu'al jorn darrier, el, qu'es francxs e gaujos,
Nos mene sus, dins la sala gaujosa.

34 els iutiamens.

IV. Ne me laissez point, vous, entrer dans le désert, — ni dans le puits profond de cette vallée déserte ; — donc, quand les cieux seront tous ouverts, — et que, pour juger, la cour sera ouverte, — faites que votre Fils me tienne tout couvert, — et de pitié étende sur moi la couverture, — et du sacré prix que vous lui avez offert, — Dame, s'il vous plaît, pour moi faites-lui offrande.

V. Et je sais bien que, avec voix redoutable, — en le jugement qui sera redoutable, — il mitigera son jugement plein de valeur, — prenant conseil avec vous, qui êtes pleine de valeur. — Donc, je vous supplie, vous qui êtes si puissante, — veuillez prier votre Fils puissant — qu'au jour dernier, lui, qui est franc et joyeux, — nous mène là-haut, dans la salle joyeuse.

TORNADA

Castel d'amor, vos qu'etz naus preciosa,
Hont s'encarnec Jhesu Christ precios,
Yeu vos supplic que·l fizel amoros
44 Sian [e]stablit prop de vos, amoroza.

44 siam.

TORNADE

VI. Château d'amour, vous qui êtes la nef précieuse, — où s'incarna Jésus-Christ précieux, — je vous supplie que les fidèles amoureux — soient établis près de vous, amoureuse.

XV

Vers complit, fayt en lauzor de Nostra Dona, am loqual Anthoni del Verger, [e]studiant, gazanhec la violeta, l'an M. CCCC. LXI [de Perpinhan habitant][1].

I En vos lauzar, Mayres de Dieu sagrada,
Bastar no pot l'angelicals natura;
Donquas, humils, ans dels segles creada,
Que poyra dir l'umanals creatura?
Le pauchz sentitz dels qui per lo mon passan
No y basta, no, pus etz de vertutz plena
E vostres faitz infinits com l'arena;
Per que, de cert, nostre saber trespassan.

Vers accompli, fait en l'honneur de Notre-Dame, avec lequel Antoine du Verger, étudiant, [habitant de Perpignan], gagna la violette, l'an 1461.

I. A vous louer, Mère de Dieu sacrée, — ne peut suffire l'angélique nature; — donc, bienveillante, avant les siècles créée, — que pourra dire (de vous) l'humaine créature? — Le petit sens de ceux qui par le monde passent — n'y suffit pas, non; car vous êtes de vertus pleine — et vos faits infinis comme le sable; — c'est pourquoi, certainement, ils dépassent notre savoir.

---

1. Les mots entre crochets ont été ajoutés postérieurement.

II Sus totz los Sants etz, apres Dieu, plus santa :
Doncx que dire de vostr'alta persona?
Quar veg tot jorn que la gleyza vos canta,
Que de virtut obtenets la corona,
E mes quant pens que per la gran batalha
Que l'enemichz me dona, per gran ira,
Contra·l Senhor ma volontatz se gira,
Tot be laysant, dels mals prenent la talha.

III Mas quant reguart la nostra gran flaqueza,
Fermament crech, Verges molt pietadoza,
Que vostres Filhs me dara savieza
Pusque parlar de vos, tant glorioza,
E pus quez etz de gaug mar sobirana
E vera lutz, que raya del altisme,
Los crestians emparatz del abisme,
Hon Lucifers dels mals te la fontana.

12 virtuts.

II. Sur tous les Saints vous êtes, après Dieu, la plus sainte : — donc, que dire de votre haute personne? — Car je vois que toujours l'Église vous chante, — que de vertu vous obtenez la couronne, — et plus encore quand je pense que, par la grande bataille — que l'ennemi me livre, par grande colère, — ma volonté se tourne contre le Seigneur, — laissant tout bien, des maux prenant la taille (?).

III. Mais quand je regarde notre grande faiblesse, — fermement je crois, Vierge très compatissante, — que votre Fils me donnera (telle) sagesse — que je puisse parler de vous, tant glorieuse, — et puisque vous êtes de joie mer souveraine — et vraie lumière, qui découle du Très Haut, — protégez les chrétiens de l'abîme, — où Lucifer tient la source des maux.

IV De totz quants son en lo pas miserable
D'aquest mon trist, jamais se trobaria
Qui recomtes lo gaug inextimable
Que receubets, quant la missatgeria
Vos trametech Dieus eternals, le Payres,
Per Grabiel archangel de poysansa,
A vos disent que serietz la speransa
Dels peccadors e de Jhesus la mayres.

V Venguen ly Rey adorar lo Filh vostre :
Ab humil gest Gaspars lo contemplava,
Disent : « Aissi adorem lo Dieu nostre,
De nos casqus pus veyre·l desirava. »
E Melchions e Baltazar dizian :
« Gran fayt vezem e d'alta meravella,
Quar ha portat esta santa puncela
Cel qui los cels compendre no podian. »

IV. Parmi tous ceux qui sont dans le passage misérable — de ce monde triste, jamais ne se trouverait — qui racontât la joie inestimable — que vous reçûtes, lorsque le message — vous transmit Dieu éternel, le Père, — par Gabriel archange puissant, — vous disant que vous seriez l'espérance — des pécheurs et de Jésus la mère.

V. Les Rois vinrent adorer votre Fils : — avec humble attitude, Gaspard le contemplait, — disant : « Ici adorons notre Dieu, — puisque chacun de nous désirait le voir. » — Et Melchior et Balthazar disaient : — « Nous voyons grand prodige et de haute merveille, — car cette sainte pucelle a porté — celui que les cieux ne pouvaient contenir. »

VI Segons legim, vos trobam la premiera
En aquest mon que volgues casta viure,
Tostemps seguint de virtutz la carriera :
Quy'n poyra doncx explicar ny be scriure?
Virginitat vodetz en vostra vida
Servar tostemps ab la pensa molt clara,
E tant be Dieuz vos donech s'amor cara
E joya tal que mays no fouch auzida.

VII Le Filhs de Dieu eternals, invizibles,
De vostre cors fech a nos oratori,
E prenent carn volguec esser vizibles,
Quant devalec del pus alt consistori,
Per nos tornar en lo gran heretatge,
Que tug perdut haviam per la falta
Del payr'Adam : doncquas, Verges molt alta,
Remembre vos del humanal linatge.

VI. Suivant ce que nous lisons, nous vous trouvons la première — en ce monde qui voulût vivre chaste, — suivant toujours de vertu le chemin. — Qui pourra donc l'expliquer et bien en écrire? — Virginité vous vouâtes en votre vie, — de garder toujours avec pensée très pure, — et Dieu aussi vous donna son amour cher — et joie telle que jamais pareille ne fut ouïe.

VII. Le Fils de Dieu, éternel, invisible, — de votre corps fit pour nous oratoire, — et prenant chair il voulut être visible, — quand il descendit du plus haut consistoire, — pour nous remettre dans le grand héritage, — que nous avions tous perdu par la faute — du père Adam : donc, Vierge très élevée, qu'il vous souvienne de l'humaine lignée.

VIII De tots quants som veig que virtut no basta
A resistir contra nostr'adversari :
De fortitut prestats nos donquas l'asta,
Contra·l Sathan, de tots mals secretari,
Qui, jorn e neyt, de temptar no se pauza
Per que tengam de molts peccats la taca :
Prest tombarem, pus es nostra carn flaca,
Nostre voler en vos si no repauza.

IX De salut portz e molt nobla Regina,
Dieus eternals, per obrir nos la porta
De paradis, nos donech medicina
Per vostras mas, segons santz Luchs reporta :
Doncx, nostres gaugz, aquest pahis tant noble,
Vulhatz guardar de la greu pestilensa;
Als regidors donats atal sciensa
Que justament pusquan regir lo poble.

VIII. De tous tant que nous sommes je vois que la vertu ne suffit pas — à résister contre notre adversaire : — de courage prêtez-nous donc la lance, — contre le Satan, sécrétaire (gardien) de tous maux, — qui, jour et nuit, de tenter ne se repose — pour que nous ayons de nombreux péchés la tache : — prestement nous tomberons, puisque notre chair est faible, — si notre vouloir en vous ne repose.

IX. Port de salut et très noble Reine, — Dieu éternel, pour nous ouvrir la porte — de paradis, nous donna remède — par vos mains, selon ce que saint Luc rapporte : — donc, notre joie, ce pays tant noble, — veuillez le garder de la terrible peste; — à ceux qui nous régissent donnez telle science — que justement ils puissent régir le peuple.

X Ab gran poder, l'ome qui vos saluda
Vensera prest Sathan fals e maligne.
La Trinitatz fouch dins vos contenguda,
Quant concebetz lo Filh de Dieu insigne.
Qui, dins lo cor, portar vos poyra 'scrita,
No peccara, pus etz la Violeta
Molt odorant que nays en plassa neta,
E qu'en loch brut pauzar no se delita.

TORNADA

XI Sens haver fi etz de Dieu mayres dita :
Doncquas, pregatz vostre Filh que·ns trameta
La luts del Cel, que·ns mostre via dreta,
E·ns do lo loch hon vostre cors habita.

73 *D'abord* l'omes.

X. Avec grand pouvoir, l'homme qui vous salue — vaincra prestement Satan faux et perfide. — La Trinité fut en vous contenue, — quand vous conçûtes le Fils de Dieu insigne. — Qui, dans le cœur, pourra vous porter écrite, — ne péchera pas, puisque vous êtes la Violette — très odorante qui naît en place nette, — et qui en vilain lieu ne se complaît à rester.

TORNADE

XI. Sans avoir fin vous êtes dite mère de Dieu — donc, priez votre Fils qu'il nous transmette — la lumière du Ciel, qui nous montre la voie droite, — et nous donne le lieu où votre corps habite.

ENDRESSA A JHESU CRIST

XII Molt se complain nostr'arma, detenguda
En tants perills per lo 'sperit indigne;
Doncquas, Jhesus, pus l'avets rezemuda,
88 Pauzats nos tots de virtutz en lo signe.

85-88 *sont écrits au bas de la seconde colonne.*

ADRESSE A JÉSUS-CHRIST.

XII. Fort se désole notre âme, retenue — en si grands périls par l'esprit indigne : — donc, Jésus, puisque vous l'avez rachetée, — posez-nous tous dans le signe de la vertu.

XVI

Vers fayt per coblas unisonans e reffrayn, a honor de nostre senhor lo Rey, per loqual foc jutjada la violeta a Mestre Thomas Luys, bachalier en leys, l'an M.CCCC.LXII.

I Depeys en sa que Thalabotz morics,
Hon li Francey gassanyen la jornada,
Gran fondament de pats nos foc donada,
E dels mals faytz als fals Angles castics;
La Flors de lir venc totjorn al dessus,
Car veg bon dreyt [*e*]*stre de nostra part,*
Qu'a tout l'erguelh al verenos Laupart,
E forgitat hotra mar en reclus.

5 lir] *d'abord* lis.

Vers fait par couplets unissonnants et refrain, à l'honneur de notre seigneur le Roi, pour lequel la violette fut adjugée à Maître Thomas Louis, bachelier en lois, l'an 1462.

I. Depuis le jour où Talbot mourut, — où les Français gagnèrent la journée, — grand fondement de paix nous fut donné, — et de leurs méfaits aux perfides Anglais châtiment; — la Fleur de lis vint toujours au-dessus, — car je vois le bon droit être de notre côté, — qui a ôté l'orgueil au venimeux Léopard, — et l'a banni outre-mer à l'écart.

II O fals Angley, n'avetz on far abrics
De part de ssa. ny riba, ny pausada;
De tot [e]strems es la porta barada,
Com es a tots manifest e publics.
Demorats, doncz, coma del tot confus,
Car veg bon dreyt [e]stre de nostra part,
Qu'a tout l'erguelh al verenos Laupart,
En tal partit que no·s pot maure plus.

III Les ans passats, havetz fayt maynt destrics,
Trop mal e dan, fasen de ssa passada
A vostr' endreyt es la perda trobada,
Tant que jamay no y darets cop ni pics;
Be coneysetz qu'etz meses en refus,
Car veg bon dreyt [e]stre de nostra part,
Qu'a tout l'erguelh al verenos Laupart,
Qu'es demorats de son perpaus exclus.

II. O perfide Anglais, vous n'avez plus où faire abri — de par deçà, ni rive, ni place; — de toutes parts la porte est barrée, — comme à chacun il est manifeste et public. — Demeurez, donc, comme totalement confus, — car je vois le bon droit être de notre côté, — qui a ôté l'orgueil au venimeux Léopard, — en tel état qu'il ne peut plus bouger.

III. Les ans passés, vous (nous) avez fait maints ennuis, — beaucoup de mal et dommage, en faisant ici passage. — De votre côté est la perte trouvée, — si bien que jamais vous n'y donnerez coup ni heurt; — vous reconnaissez bien que vous êtes mis en refus, — car je vois le bon droit être de notre côté, — qui a ôté l'orgueil au venimeux Léopard, — qui est demeuré de son propos exclus.

IV D'or'anabant no qual fassam pus trics
De far lausors, am la testa baysada,
Al Criator y a la Verges sagrada,
D'asso c'an fayt lo regne passifics,
Per bon endres qu'es vengut de la sus;
Car veg bon dreyt [e]stre de nostra part,
Qu'a tout l'erguelh al verenos Laupart,
E retornat, am son poder, confus.

V Pel tres aut Rey Loys, molt catholics,
Pats general per tot sera fermada,
En continuan la via comensada
De bona pats, e que siam tut amics.
Molt gran profieyt y trobara cascus,
Car veg bon dreyt [e]stre de nostra part,
Qu'a tout l'erguelh al verenos Laupart,
Le demonstran claramen son abus.

25 *Le* d *du premier mot est ajouté.*

IV. Dorénavant il ne faut pas que nous fassions plus de retard — de faire louange, avec tête baissée, — au Créateur et à la Vierge sacrée, — de ce qu'ils ont fait le royaume pacifique, — par bonne direction qui est venue d'en haut; — car je vois le bon droit être de notre côté, — qui a ôté l'orgueil au venimeux Léopard, — et l'a chassé, grâce à sa vigueur, plein de honte.

V. Par le très haut Roi Louis, très catholique, — paix générale sera partout affermie, — en continuant la voie commencée — de bonne paix, et que nous soyons tous amis. — Très grand profit chacun y trouvera, — car je vois le bon droit être de notre côté, — qui a ôté l'orgueil au venimeux Léopard, — lui démontrant clairement son abus.

TORNADA

VI Palays d'onor, hon s'ajustecs Jhesus,
Per que siam devers la sua part,
Deffendetz nos del verenos Laupart,
Que·ns vol gardar de montar al dessus.

ENDRESSA

VI Lo Rey dels Francx, grandament autentics,
Si de tans carx una part n'es ostada,
La paubra gent cridara la vegada :
« Viva tostemps Loys lo magniffics! »

TORNADE

VI. Palais d'honneur, où s'ajusta Jésus, — pour que nous soyons de son côté, — défendez-nous du venimeux Léopard, — qui veut nous empêcher de monter au-dessus.

ADRESSE

VII. Roi des Francs, grandement authentique, — si de tant de charges une partie est ôtée, — la pauvre gent criera, alors : — « Vive toujours Louis le magnifique! »

XVII

Vers capcoat, siguen compas d'accen de cobla en cobla.

I O Dieus molt just, poder inextimable,
Quant sus la crotz volgues per nos mort prendre,
Per gran desir volenz nos totz deffendre
Et deliurar del lac espaventable,
Ont eram nos tug subjugat al Diable,
E so pel crim d'Adam e crusel fauta,
Paraulas sept disses, dont be m'azauta
En breus parlars n'explicar la sentencia.

II Quant ly Juzieu, ple de mala consciencia,
T'aguen jutjat, dont nos tornes en vida,
Suffren la mort am dolor infinida,

8 *Ms.* parlas.

Vers rimant par tête et queue, selon retour d'accent de couplet en couplet.

I. O Dieu très juste, pouvoir inestimable, — quand sur la croix tu voulus prendre mort pour nous, — par grand désir voulant tous nous défendre — et délivrer du lac épouvantable — où nous étions tous soumis au Diable, — et cela pour le crime d'Adam et sa cruelle faute, — tu dis sept paroles, dont bien il me plaît, — en brefs discours, d'expliquer le sens.

II. Quand les Juifs, pleins de méchante conscience, — t'eurent jugé, par quoi tu nous mis en vie, — souffrant la mort avec douleur infinie, —

Tu, Redemptors, qu'es virtutz de pasciencia,
Foguetz mogutz per granda providencia
D'els perdonar, supplican dossament,
De bon voler, al Payr' omnipotent,
Que·lz perdones, com a pecx, lor holtrage.

III Pueys lo trebalh que, per l'huma linatge,
Avias suffert, tu, benigna creatura,
Volentz nos totz gitar de la tortura
Del falz Sathan e del sieu homenatge,
Lo segon mot, que vayz dir, ho lengatge,
Foc quant dices que·nz avias set amara,
Significan dels peccadors la tara,
Per fin' amor, volen fos estremada.

IV Ez enapres que cela gen malvada
Los dos layros, a dextre y a senestre
T'aguen metut, don te prenguec per mestre

---

toi, Rédempteur, qui es vertu de patience, — tu fus mu par grande providence — de leur pardonner, suppliant doucement, — de bon vouloir, le Père tout-puissant, — qu'il leur pardonnât, comme à ignorants, leur forfait.

III. Après le tourment que, pour l'humaine lignée, — tu avais souffert, toi, bénigne créature, — voulant tous nous tirer de la torture — du perfide Satan et de sa suzeraineté, — le second mot, ou parole, que tu dis, — fut quand tu dis que tu avais soif amère, — signifiant des pécheurs la tare, — par pur amour, voulant qu'elle fût éloignée.

IV. Et puis après que cette gent mauvaise — les deux larrons, à droite et à gauche, — t'eurent mis, desquels, pour maître te prit —

Laüs d'aquelz, dizen, a la vegada :
« Dieus Jhesu Crist, en aquesta jornada,
Quant sus alz cels seras, si·t ven plazer,
Membre·t de my. » Adoncx ab grant voler
Tu·l prometes de paradis la gloria.

V Y aqui meteys, com es causa notoria,
En contemplan sus tu la dolsa Mayre,
Menan gran dol, vezen te com ung layre
En crotz pendut, per aver la victoria
Sus l'enemic, aven d'ela memoria,
En lo tieu loc, a la Dona molt trista
Li comandes sant Johan l'evangelista,
En lor dizen que totz fossan az una.

VI E coma pueyz, com es cauza comuna,
Per abaysar lo nostre mal terrible,
Te demostres hobedient e pazible

---

l'un de ceux-là, disant, sur le moment : — « Dieu Jésus-Christ, en cette journée, — quand là-haut, au ciel, tu seras, s'il te plaît ainsi, — qu'il te souvienne de moi. » Alors avec grand vouloir — tu lui promis la gloire du paradis.

V. Et là-même, comme c'est chose notoire, — en contemplant sous toi (?) ta douce mère, — qui menait grand deuil, et te voyait comme un larron — pendu en croix, pour avoir la victoire — sur l'ennemi, ayant d'elle mémoire, — en ton lieu, à la dame très triste — tu recommandas saint Jean l'évangéliste, — en leur disant que tous deux fussent ensemble.

VI. Et comme ensuite, comme c'est chose commune? — pour abaisser notre mal terrible, — tu te montras obéissant et paisible —

Al Payre tieu, en ta greu desfortuna;
Sus, en lo fust, sens fictio denguna,
Heli claman, az el t'es rancurat,
En volen dir : « Com, Senhors, m'as laysat?
Qu'es la razo, lo motyu ny la cauza? »

VII Tot en seguen, no triguec pas grant pauza,
Reyz poderos, ples de tot'amistansa,
Te deffalhent la vertutz he poysansa
D'humanitat, vays dir aquesta clausa :
« Consumat es! » que vol dir et suppausa
Quez a la vetz tota nostra discordia
Per ton mega er en patz he concordia;
Ayso's l'effieytz, com l'escriptura canta.

VIII Quant per nos totz, tribulacion tanta,
Hotratges, mals, blasfemi he rudessa
Agues suffert, estan en la destressa,

à ton Père, en ta rude infortune; — sur le bois, sans fiction aucune, — appelant Éli, à lui tu t'es plaint, — en voulant dire : « Comment, Seigneur, m'as-tu délaissé? — Quelle en est la raison, le motif et la cause? »

VII. Tout en suivant, il ne tarda guère, — Roi puissant, plein de toute amitié, — te défaillant la vertu et puissance — d'humanité, tu dis cette clause : — « (Tout) est consommé! » ce qui veut dire et suppose — qu'alors toute notre discorde — par ton moyen était (tournée) en paix et concorde; — ceci est l'effet, comme l'écriture (le) chante.

VIII. Quand pour nous tous tribulation si grande, — outrages, maux, blasphème et rudesse — tu eus souffert, étant en la détresse, —

Al derrier mot, la tieu persona sancta
Vay envocar la Deytat poyshanta,
Ayssi dizen : « Aras es tot fenit;
En las tiuas mas comandi l'esperit »,
Ez aladoncx fenic per esta guisa.

Conclusio.

IX Per que supplic jeu la real dẹviza,
Molt humielment, la testa descuberta,
Que·m do complir cauza plasent y experta
En aquest mon, per que l'arma s'en risa,
Tant que·lz peccatz que despueyz l'anfantiza
Ay cometutz, perdonar sia contenta
La Trinitatz, e per la bon' ententa,
Apres la fy obtengua sa parya.

69 *Au-dessus de la ligne :* alias manfantiza.

---

au dernier mot, ta personne sainte — invoqua la Déité puissante, — disant ainsi : « Maintenant tout est fini; — en tes mains je recommande l'esprit », — et alors elle finit de cette façon.

CONCLUSION

IX. C'est pourquoi je supplie la royale devise, — très humblement, la tête découverte, — qu'elle me donne d'accomplir chose plaisante et experte — en ce monde, pour que l'âme s'en rie, — si bien que les péchés que depuis l'enfance — j'ai commis, soit contente (de me) pardonner — la Trinité, et par mon bon vouloir — après la fin, j'obtienne sa compagnie.

TORNADA

X Fons de vertutz, fazetz qu'al port de Piza
E·ls autres locz, fassam causa plazenta;
Qu'envers los Turcx anem dar tal espenta,
76 Qu'en breu de temps hom desfassa lor lya.

Anno Domini M.CCCC.LXIIII, *Magister Johannes de Calmo, civis Tholosanus, baccallarius in legibus, lucratus fuit violetam in consistorio domus communis pro precedenti dictamine.*

TORNADE

X. Fontaine de vertu, faites qu'au port de Pise — et autres lieux, nous fassions chose plaisante; — qu'aux Turcs nous allions donner tel choc, — qu'en peu de temps on défasse leur ligue.

L'an du Seigneur 1464, Maître Jean de Calmo, citoyen de Toulouse, bachelier en lois, gagna la violette, dans le consistoire de la maison commune, par la précédente composition.

XVIII

Vers figurat de Antecrist, per loqual fouc jutgada la violeta a Mestre Peyre de la Roqua, bachelier en leys, l'an M.CCCC.LXV[1].

I Es serpens grans, orribles ses mezura,
Que mays al mon non vic hom de semblan,
Grans fayts novels a totz signiffican.
En breu de temps regnara sus natura;
Forma pendra per diversa figura,
Com tost veyretz, demostran per acort.
Lunhz homs formatz n'a vist, per aytal sort,
Semblan senhal sus tota creatura.

Vers figuré de l'Antechrist, pour lequel la violette fut adjugée à Maître Pierre de la Roque, bachelier en lois, l'an 1465.

I. Il est un serpent grand, horrible sans mesure, — (si bien) que jamais au monde on n'en vit de semblable, — grands faits nouveaux à tous signifiant. — En peu de temps il règnera sur nature, — il prendra forme par diverse figure, — comme tôt vous verrez, (le) démontrant par accord (?). — Nul homme formé n'a vu, par tel sort, — semblable signe sur toute créature.

---

1. En marge une couronne, et au-dessous : *De ruppe composuit.*

II Aquelz serpens aurā la sieu nayssensa
De la grant mar, en la forma d'un part,
Los pes d'un hors, la boca el reguart
Com d'un leo, per mot gran apparvensa,
Portan set caps sobre·s quals, sens falhensa,
Aura detz corns, he sus tot principals,
Coronas detz, on seran mes los mals
Encontra Dieu he sul mon gran offensa.

III En declaran l'effieyt per ordenansa,
Le dich serpens dic quez es figuratz
Celz princeps grans, qu'es Antecrist nomnatz.
Son naysemen cascun jorn fort s'avansa,
Del cirp qu'es dich : « dan sens lunh' amistansa »,
Filh d'Israel nayssera tot confus;
Mals infinitz fara, que may negus
No·n vic al mon, com n'aya remembransa.

18 le] *corr.* pel (?).

II. Ce serpent aura sa naissance — de la grande mer, en la forme d'un léopard, — les pieds d'un ours, la bouche et le regard — comme d'un lion, par très grande apparence, — portant sept têtes, au-dessus desquelles, sans faute, — il aura dix cornes, et surtout principalement — dix couronnes, où seront mis les maux — contre Dieu et sur le monde grande offense.

III. En déclarant l'effet par ordonnance, — (par) le dit serpent je dis qu'est figuré — ce prince grand, qui est nommé Antechrist. — Sa naissance chaque jour fort s'avance, — de la race qui est dite « dommage sans aucune amitié »; — fils d'Israël il naîtra tout confus; — il fera maux infinis, tels que jamais personne — n'en vit au monde, si loin qu'on ait souvenir.

IV De la gran mar prendra la sieu levada,
Quez es a dir d'aquest mon tenebros.
D'estat mot bas venra tant rigoros;
Sa volontatz a totz sera malvada;
A lui servir no sera restaurada
Persona gran, ny gen d'entendemen,
Car, am grans dos, promezas ho turmen,
Compellira a la sua ley dampnada.

V Ly dich sept cap, ple de tota malicia,
Son tuch ly rey que ly seran entorn,
Princep poysant hez autra gen del mon,
Ly qual tot ple seran de gran nequicia;
Dels sept peccatz mortalz auran noticia;
Sus tot lo mon volran senhoreyar,
Dont tuch ly just no faran que plorar,
Vezen sur els cazer tal injusticia.

29 *ms.* servir a lui.

IV. De la grande mer il prendra son élévation, — c'est-à-dire de ce monde ténébreux. — De condition fort basse il viendra si rigoureux; — sa volonté à tous sera mauvaise; — à le servir ne sera restaurée — personne grande, ni gent d'entendement, — car, avec grands dons, promesses ou tourments, — il contraindra à sa loi damnée.

V. Les dites sept têtes, pleines de toute malice, — sont tous les rois qui lui seront autour, — princes puissants et autre gent du monde, — lesquels seront tous pleins de grand dérèglement; — des sept péchés mortels ils auront connaissance; — sur tout le monde ils voudront dominer, — d'où tous les justes ne feront que pleurer, — voyant sur eux tomber telle injustice.

VI Ly corn nommat designan la ruyna
Delz detz molt justz mandamens de la ley,
Que son trames per lo divinal Rey
A tota gen per lyal medecina,
Ly qual seran, per semblan gen mesquina,
Tuch confondut he devengut al bas :
Am granda paour predicar, en tal cas,
L'om gausara de la salut divina.

VII Coronas detz, cascuna ben partida,
Sus los ditz corns, portara per regir
Lo mon dolent, he, sus tot luy servir,
Per que sa ley sya de totz puntz complida,
He sus los caps, encontra 'l fruch de vida,
Dieus poderos dira, per gran voler,
Lo blasfeman, qu'el cel alcun poder
Aver no pot per donar dreyta guida.

VI. Les cornes nommées désignent la ruine — des dix très justes commandements de la loi, — qui sont transmis par le divin Roi — à toute gent pour loyal remède, — lesquels seront, par semblable gent misérable, — tous confondus et jetés à bas : — avec grande peur prêcher, en tel cas, — l'on osera du salut divin.

VII. Les dix couronnes, chacune bien départie — sur les dites cornes, il portera pour régir — le monde souffrant, et, pour se faire obéir par dessus tous (?), — pour que sa loi soit de tout point accomplie, — et sur les têtes (?), contre le fruit de vie, — (le) Dieu puissant, il dira, par grand vouloir, — le blasphémant, qu'au ciel aucun pouvoir — il ne peut avoir pour donner droite conduite.

VIII Al part, quez es, en diversa maniera,
Totz figuratz per mainhtas de colors,
Puesc comparar ; car, am mot grans rigors,
Am si trayra, per via mesongiera,
Trastota gen que n' an fe vertadieyra,
He com fay l'ors de sa pauta gran mal,
He·l leos fortz am sa boca mortal,
Voldra 'nvazir la santa ley entiera.

IX Tres ans he miech durara la rudessa
Del sobredich serpen, am grand honor,
He peys apres voldra, per gran lauzor,
Montar sus naut, am singular endressa;
Mays Jhesu Crist, fontz de tota noblessa,
Encontra luy trametra sant Miquel,
Que l'aucira am un dart ben cruzel,
En lo gitan el foc de gran destressa.

VIII. Au léopard, qui est, en diverse manière, — tout figuré par maintes couleurs, — je puis (le) comparer; car, avec très grandes rigueurs, — avec lui il tirera, par voie mensongère, — toutes gens qui n'ont foi véridique ; — et comme l'ours fait de sa patte grand mal, — et le fort lion avec sa bouche mortelle, — il voudra envahir la sainte loi entière.

IX. Trois ans et demi durera la cruauté — du susdit serpent, avec grand honneur, — et puis après il voudra, par grande louange, — monter sus, là-haut, avec singulière direction ; — mais Jésus-Christ, fontaine de toute noblesse, — contre lui enverra saint Michel, — qui le tuera avec un dard bien cruel, — en le jetant au feu de grande détresse.

TORNADA

X Resplandens lums, qu'etz de vertutz princessa,
Trametetz nos adjutori del cel,
Qu'a Dieus mot just puscam estre fizel,
Contra ·l serpen de tot vicis mestressa.

De Ruppe.

TORNADE

X. Resplendissante lumière, qui êtes de vertu princesse, — envoyez-nous aide du ciel, — qu'à Dieu très juste nous puissions être fidèles, — contre le serpent maître de tout vice.

XIX

Vers moral super Christi passione cum quo habuit violetam Frater Johannes Salvet, ordinis Carmelitarum, anno Domini M.CCCC.LXVI.

I Engoyssos plor ab pensa doloyrosa,
Desconsolatz sanglentimens e critz
Sospirs amars e rencamens despitz.
Planhs, cridamens ab la votz angoysosa,
Vey far a vos, Verges e mayre pura,
Per vostre Filh, loqual a cruzel mort
An condempnat li Juzieu, a gran tort,
Per reparar l'autruy fait et rancura.

II Bastar no y pot formada creatura
De ymaginar quant, sens negun remort,
Le vostre Filh batut era tant fort,

Vers moral sur la Passion de Jésus-Christ, avec lequel Frère-Jean Salvet, de l'ordre des Carmes, eut la violette, l'an du Seigneur 1466.

I. Angoisseux pleur avec pensée douloureuse, — désolés sanglots et cris, — soupirs amers et râles désespérés, — plaintes, gémissements avec voix angoissée, — je vous vois faire, Vierge et mère pure, — pour votre Fils, lequel à cruelle mort — les Juifs ont condamné, à grand tort, — pour réparer d'autrui le fait (l'état) et la plainte.

II. Créature créée ne peut suffire — à imaginer combien, sans aucun remords, — votre Fils était fort battu, —

E·l sieu costat traucat am lansa dura.
Aylas! be·us deg naffrar vostras coradas
Plaga mortal, quant regardetz la crotz;
Ayllas! be·us fetz adonc, an grant sanglotz,
Viure et morir entre las desoladas.

III Mayre de Dieu, quant en las mas sagradas
Tenguetz Jhesus, an tremolosa votz,
Vas totas partz planhen an doussa voutz
Ne demostretz sas carns mot delicadas
Del Anhel just, que prenia sacriffici
E mort crusel, corren trastot de sanc,
Del cap als pes et per trastot lo flanc,
Per nos donar l'eternal benefici.

IV O quant uset pietat de son offici
En lo prodom Josep antic et blanc,
Quant davalec Jeshus, an cor mot franc,
Romput, naffrat per lo cruzel calici.

---

et son côté percé avec lance dure. — Hélas! bien vous dut navrer les entrailles — (une) plaie mortelle, quand vous regardâtes la croix; — hélas! elle vous fit bien alors, avec grands sanglots, — vivre et mourir entre les désolées.

III. Mère de Dieu, quand dans vos mains sacrées, — vous tîntes Jésus, avec tremblante voix, — (et) vers toute part vous plaignant avec douce voix, — vous montrâtes les chairs très délicates — de l'Agneau juste, qui prenait sacrifice — et cruelle mort, ruisselant tout de sang, — de la tête aux pieds et par tout le flanc, — pour nous donner l'éternel bienfait.

IV. Oh! combien la pitié usa de son office, — en le prud'homme Joseph, vieux et chenu, — quand il descendit Jésus, avec cœur très noble, — rompu, navré par le cruel calice. —

Adonc ferit ayssels cours redoubtables
Lo vostre pretz e ploretz aygramens,
Lo regardan, qu' era de batemens
Mot orresat et faytz abhominables.

V O quant foc grant le dol insupportables,
Que la Verges fasia mot aspramens,
Ny per los huelhs, an quant de corremens,
Plurava cel que·l era tant aimables,
Lo vesen mort et la sua carn benigna
Per cops motz blaus fayta descomunal,
Naffratz los pes e las mas, per engal,
Sens pietat, per cela gent maligna.

VI Un jovencel l'escriptura designa,
Que·s planh e·s dol d'amor fort cordial,
Nomnat sanct Johan, per so que tant de mal
L'y a vist passar, elas! sens causa digna.

29 cours] *corr.* cops (?).
36 pluravan... quels. — 38 fayt e d.

Alors ce traitement (?) redoutable blessa — votre mérite et vous pleurâtes amèrement, — le regardant, lui qui était de coups — et de faits (traitements) abominables très souillé.

V. Oh! combien fut grand le deuil insupportable, — que la Vierge faisait très âprement, — et, par les yeux, avec combien de ruissellement — elle pleurait celui qui lui était tant aimable, — le voyant mort et (voyant) sa chair bénigne — par coups très bleus faite méconnaissable, — les pieds et les mains également blessés, — sans pitié, par cette gent méchante.

VI. L'écriture désigne un jouvenceau, — qui se plaint et se lamente d'amour fort cordial, — nommé saint Jean, parce que tant de mal — il lui a vu endurer, hélas! sans cause juste. —

Torcen las mas, ploran, vos dissec : « Mayre,
Aras vos prec, laysses tant grant dolor. » —
« Elas ! cum puesc hieu estar que no·n plor? »
Respondec ly vostre cors de bon ayre.

VII Adonc meten Jhesus nostre salvayre
Al monument li sieu servidor,
Qui pensar pot am quanta de tristor,
Vos demoretz orpha de filh et paire?
Cert puesc vos dir que nul cens per comprendre
No y pot bastar ny lenga per o dir,
Maire de Dieu, ni quant venc al partir,
Lo marriment que·l cor vos cuyet fendre.

VIII Adoncx, plus quez greu mort a volgut prendre
Vostre car Filh he nostres mals delir,

47 *Au-dessous de ce vers, on lit dans l'interligne :* virguo Deo. — 48 *ms.* responden.
50 *Complétez* li sieu [bon] (?). — 54 dir] *ms.* dire.

Tordant les mains, pleurant, il vous dit : « Mère, — maintenant je vous prie que vous laissiez tant grande douleur. » — « Hélas ! comment puis-je tarder que je ne pleure? » — lui répondit votre cœur débonnaire.

VII. Alors mettant (quand mirent) Jésus, notre Sauveur, — au sépulcre ses serviteurs, — qui peut penser avec combien de tristesse — vous demeurâtes orpheline de fils et de père? — Certainement je puis vous dire que nul sens à le comprendre — ne peut suffire, ni (nulle) langue à le dire, — Mère de Dieu, ni quand vint la séparation, — l'affliction qui vous faillit fendre le cœur.

VIII. Donc, puisque griève mort a voulu prendre — votre cher Fils, pour nos maux effacer, —

B'em fort tengutz de l'amar et servir;
Per que vos prec que vulha·m totz atendre
Contemplan cum del cel venc invisibles
Dieus vertadies e s'es mostrat e vist,
E fayt vers homs, portant cyricy trist
En aquest mon mot suffrens et pasibles.

TORNADA

IX Vos, lutz plasens, ont tos faytz es possibles,
Hieu vos deman per advocat sanct Sixt,
En vos pregan, Mayre de Jhesu Crist,
Que no suffratz hieu fos encorrigibles.

59 ben. — 60 vulha·m], *corr.* vulha·ns (?).

---

bien nous sommes tenus de l'aimer et servir; — c'est pourquoi je vous prie qu'il veuille nous considérer tous (?), — contemplant comment du Ciel il vint invisible, — Dieu véridique, et s'est montré et a été vu, — et s'est fait homme vrai, portant cilice triste — en ce monde très souffrant et passible.

TORNADE

IX. Vous, lumière plaisante, à qui tout fait est possible, — je vous demande pour avocat saint Sixte, — en vous priant, Mère de Jésus-Christ, — que vous ne souffriez pas que je sois incorrigible.

XX

Canso de Nostra Dona per coblas unisonans he biocx, per laqual Johan Guombaut, marchant, guasanhec la vyoleta, l'an M.CCCC.LXVI.

I [E]stiuc d'amor, qu'es la font d'alegranssa,
Sul temps novel, m'a voluntat apreza
He·m red encli far cansso de noblessa,
Roza, per vos, hon mon desir s'avanssa
He ma 'speranssa,

II So non obstant, que ges ma sufficienssa
Bastar no pot a vos, flor valeroza,
Si com se tanh, lauzar, car precioza
Sus totas etz de maior exellenssa,
A ma parvenssa.

Chanson de Notre-Dame, par couplets unissonnants et vers brisés, par laquelle Jean Gombaut, marchand, gagna la violette, l'an 1466.

I. Etui d'amour, qui êtes la fontaine d'allégresse, — au temps nouveau (printemps), volonté m'a saisi — et me rend enclin à faire chanson de noblesse, — Rose, pour vous, vers qui mon désir s'avance — et mon espérance,

II. Ce nonobstant que point ma suffisance (intelligence) — ne peut suffire, fleur valeureuse, — à vous louer comme il convient, car précieuse — vous êtes sur toutes les plus excellentes, — à mon avis.

III Les vostres frutz son de magnificenssa
He demonstrans qu'etz la may poderoza,
Com es la mar, de totz bes abondoza;
Doncas, totz homs far vos deu reverenssa,
Am bona penssa.

IV Per qu'es degut a vos, Lir d'amistanssa,
Laus enfinit, car etz font de largueza,
Vos suplican me detz cen hez apteza
Puesca bastir de vos joyoza danssa,
Ab acordanssa.

V. Totz homs pot dir, qu'a vos hondrar s'avanssa,
Qu'es benhurat, sobirana mondeza :
No serque plus ave milho riqueza
Que tal partit, per fugir malananssa
He greu doptanssa.

11 *ms.* le vostre.

III. Vos fruits sont de magnificence — et montrant (montrent) que vous êtes la plus puissante, — (et) comme la mer, en tous biens abondante; — donc, tout homme vous doit faire révérence, — avec bonne pensée.

IV. C'est pourquoi vous est due, Lis d'amitié, — louange infinie, car vous êtes fontaine de largesse, — vous suppliant que vous me donniez sens et aptitude, — pour que je puisse bâtir de vous joyeuse danse, — avec accord.

V. Tout homme peut dire, qui à vous honorer s'avance, — qu'il est bienheureux, souveraine pureté : — qu'il ne cherche plus à avoir meilleure richesse — que tel parti (dessein), pour fuir mésaise — et pénible doute.

VI Alegrament, an granda benvolenssa,
Adonc, tostemps am volontat joyoza,
Vos degh servir, com la plus amorosa,
Tro sia del tot vengut en deffalhenssa
De conoyssenssa.

VII Vos etz verdiers complitz, d'auta semenssa,
Fulhatz he ples de vertut precioza,
Hon tot l'an nays frucha mot vertuoza,
Don cascus viu he pren granda creysshenssa,
Ses deffalhenssa.

VIII Rays divinal, hon nostre ben comenssa,
Per la bontat que Dieu vos ha trameza,
Las! contemplan la vostra gran savieza,
Mon esperit ha maior coffisanssa
De milhoranssa.

36. *Il faudrait une rime en* -ansa; *corr.* s'avanssa (?).

VI. Allègrement, avec grand amour, — donc toujours avec volonté joyeuse, — je dois vous servir, comme la plus amoureuse, — jusqu'à ce que je sois entièrement venu en défaut — de connaissance.

VII. Vous êtes verger accompli, de haute semence, — feuillé et plein de vertu précieuse, — où tout l'an naît fruit très salutaire, — d'où chacun vit et prend grande croissance, — sans défaillance (sans qu'il y en ait défaut).

VIII. Rayon divin, où notre bien commence, — par la bonté que Dieu nous a transmise, — las! contemplant votre grande sagesse, — mon esprit a plus grande confiance — d'amélioration.

IX Sol que de mi vos aiatz recordanssa,
La vostr'amor me dona fortaleza,
Servir a vos, roza de gentileza,
Nobla ses par, hon tot mon cor se lanssa
He ss'en avanssa.

X Suplic vos donc, que de mi sovenenssa
Vulhatz aver la quant l'ora doptoza
S'apropiara de la mort riguoroza;
Quez aladonc, per vostra gran clemenssa,
Siatz ma deffensa.

TORNADA

XI Flor de las flors, hon Jhesus pres nayssenssa,
Vulhatz guardar la ciutat de Tholoza,
Com liberal he dels justz amoroza;
No prengua mal, car de vos fa deffenssa,
Am bona penssa.

48 de] *ms.* a.
53 *Corr.* del just (?).

IX. Pourvu que de moi vous ayez souvenir, — votre amour me donne force — pour vous servir, rose de noblesse, — noble sans pareille, où tout mon cœur se lance — et s'en avance.

X. Je vous supplie donc que de moi souvenance — vous veuilliez avoir, lorsque l'heure redoutable — de la mort rigoureuse s'approchera; — qu'alors, par votre grande clémence, — vous soyez ma défense.

XI. Fleur des fleurs, où Jésus prit naissance, — veuillez garder la cité de Toulouse, — comme libérale et du juste amoureuse; — qu'elle ne prenne mal, car de vous elle fait (sa) défense, — avec bonne pensée.

ENDRESSA AL REY DE FRANSSA

XII L'exellent Rey, cap de tota clemenssa,
Hon es del tot esta ciutat sosmeza,
Veia, si ·l platz, ma cansso per nobleza
He del pays vulh' aver sovenenssa
Que ·l sia diffenssa.

De Gualhaco me composuit.

59 he] *ms.* ho.

ADRESSE AU ROI DE FRANCE

XII. Que l'excellent Roi, principe de toute clémence, — à qui cette cité est entièrement soumise, — voie, s'il lui plaît, ma chanson (faite) par noblesse, — et que du pays il veuille avoir souvenance — d'être la défense.

XXI

Canso de Nostra Dona, cum qua habuit violetam nobilis Franciscus de Morlanis, anno domini M.CCCC.LXVIII.

I A tu me clam, que es de vertut princessa;
Princessa gran, de beutat resplendent,
Resplandens lums, ont jay tota noblesa,
Nobla sens par, prec te, mout humilment,
Humiel que·m sies en mon trespassament;
Tres doussa flor, Verges plena de gracia,
Gracia me fay, am lo tiau Filh plasent,
Plasent regart an tres benigna facia.

II A tu me clam, coma de totz crims pura;
Purs, si te platz, garda nos de tot mal;

5 que·m] *ms.* quen.
10 *Ms.* pura sit p.; *la corr. est de Noulet.*

Chanson de Notre-Dame, avec laquelle noble François de Morlanes eut la violette, l'an 1468.

I. A toi je me recommande, qui es de vertu princesse; — princesse grande, de beauté resplendissante, — resplendissante lumière, où gît toute noblesse, — noble sans pareille, je te prie, très humblement, — qu'humble (bienveillante) tu me sois à mon trépas; — très douce fleur, Vierge pleine de grâce, — grâce fais-moi, avec ton Fils plaisant, — plaisant regard avec très bénigne face.

II. A toi je me recommande, comme de tous crimes pure; — purs, s'il te plaît, garde-nous de tout mal; —

Malautz ems totz, [e]stela de dreytura,
Dreyta vers Dieus per lo poble humanal;
Humanals ems : sias nos special,
Special gautz, que sias nostra advocada,
Advocayrits de totz en general,
Generalment Regina coronada.

III A tu me clam, rosa tresque florida,
Florid' al Cel, plena de claritat;
Clareyan lum d'alegrier [e]sclayrida,
E clara al mon qu'al jour d'uy veg torbat.
Torbat es fort e ple d'escuritat;
Escurs em trop, bailla nos segurtansa;
Segur sia tot lo mon d'estre salvat :
Salva la gen qu'en tu pren [e]speransa.

IV A tu me clam on fec lo sieu repaire,
Repaire sol, lo que·ns a resemutz,

12 dreyta] *d'abord* dreysset; *les quatre dernières lettres grattées.*

---

malades nous sommes tous, étoile de droiture, — droite vers Dieu pour le peuple humain. — Humains nous sommes : sois-nous spéciale, — spéciale joie, sois notre avocate, — avocate pour tous en général, — généralement reine couronnée.

III. A toi je me recommande, rose très fleurie, — fleurie au ciel, pleine de clarté, — éclairante lumière, d'allégresse éclairée — et claire au monde, lequel aujourd'hui je vois troublé. — Troublé il est fort et plein d'obscurité; — obscurs nous sommes trop, donne-nous sûreté; — sûr soit tout le monde d'être sauvé : — sauve la gent qui en toi prend espérance.

IV. A toi je me recommande où fit demeure, — demeure seule, celui qui nous a rachetés, —

Resemutz totz d'aquel malvas desayre,
Desayre grant, ont eram sosmetutz,
Sousmeses tant e per tostems perdutz,
Perdutz e mortz sens neguna sostenta :
Sousle nos donc, vayssel ple de vertutz,
De vertut font, a tot lo mon plasenta.

V A tu me clam am la gent tholosana;
Tholosa n'es cieutat de grant confort;
Conforta an tu nostra natura humana,
Humana dic, te pregan per acort;
Accort fay donc a Dieu, ques a bon port
Porte nos totz, mostran la dreyta via,
Via per ont anem al castel fort,
Fort et segur palays de senhoria.

37 ques] *ms.* que es.

---

rachetés tous de ce mauvais désastre, — désastre grand où nous étions soumis (plongés), — soumis pleinement et pour tout temps perdus, — perdus et morts sans aucun soutien : — soutiens-nous donc, vaisseau plein de vertu, — de vertu fontaine, à tout le monde plaisante.

V. A toi je me recommande avec la gent toulousaine : — Toulouse est cité de grand confort; — conforte avec toi (?) notre nature humaine, — humaine je dis, te priant par accord; — accord fais donc à Dieu, qu'à bon port — il nous porte tous, montrant la droite voie, — voie par où nous aillions au château fort, — fort et sûr palais de seigneurie.

TORNADA

VI Odor de flors, prec te que mon report,
Report present sia an tu qu'es Verges pia;
Pietat prenc donc de totz en nostra mort;
Mortz quant serem te fassam companhia.

TORNADE

VI. Odeur de fleur, je te prie que mon récit, — récit présenté soit devant toi, qui es Vierge pitoyable; — pitié prends donc de nous tous en notre mort; — morts quand nous serons, que nous te fassions compagnie.

XXII

Vers figuratz, pel qual guasanhec la violeta Mestre Anthoni Crusa, bachelier en leys, l'an M.CCCC.LXXI.

I Plasen jardi, plus qu'autre jos lo cel,
Fec Dieus al mon sos paradis terrestre :
De totz frutiers lo guarnic per mays estre
Loc delectos, e'n plantec un molt bel
Dins lo miegh loc, nomnat aybre de vida,
Qui, per sa cautz, d'ayga geta gran riu,
E y mes apres home d'esperit viu,
Qu'es digh Jhesus, per far obra complida.

II Per lo verdier, la Verges enguausida
Entendre puesc e ssa granda valor,
Car es sens par; don per lo Creator
Sus totas foc eternalment causida,

Vers figuré, par lequel gagna la violette Maître Antoine Crusa, bachelier en lois, l'an 1471.

I. Plaisant jardin, plus qu'autre sous le ciel, — Dieu fit au monde son paradis terrestre : — de tous (arbres) fruitiers il le garnit pour plus être (qu'il fût) — lieu délicieux, et il en planta un très beau — dans le milieu, nommé arbre de vie, — qui, par sa tige, d'eau jette grand ruisseau, — et il y mit ensuite homme d'esprit vivant, — qui est dit Jésus, pour faire œuvre accomplie.

II. Par le verger, la Vierge réjouie — je puis entendre et sa grande valeur, — car elle est sans pareille; d'où par le Créateur — sur toutes, elle fut éternellement choisie, —

He pe·ls frutiers, lo sieu gran compliment
De sas vertutz, que li donan belesa,
Plus qu'e l'anel saphis, ni mays turquesa,
Ni diamans, quant es mes en l'argent.

III Entendre vuelh l'aybre tant excellent
Pe·l gran tesaur d'umilitat perfieyta
Qu'en ela foc, on Dieus mays se delieyta,
He per so pres en lu consebement;
Aybres pot dir ple de tota sciensa;
Ostan los mals, de bes nos ha garnitz;
Mays, en moren, ha los crims asquantitz
He demostrat enfenida clemensa.

IV Le rius qu'ay digh, que salh ab enfluensa,
Que tot jorn corr, jamays no sse taris,
E'n quatre partz en terra·s devesis,
Tota la gent fa tenir en plasensa,

---

et par les (arbres) fruitiers, (je puis entendre) le parfait accomplissement — de ses vertus, qui lui donnent beauté, — plus qu'en l'anneau ni saphir, ni même turquoise, — ni diamant, quand il est mis en l'argent.

III. Je veux entendre l'arbre tant excellent — par le grand trésor d'humilité parfaite — qui fut en elle, où Dieu plus se délecte, — et pour cela il prit en elle conception; — arbre se peut dire plein de toute science; — ôtant les maux, de biens il nous a garnis; — de plus, en mourant, il a éteint les crimes — et démontré clémence infinie.

IV. Le ruisseau que j'ai dit, qui sort avec affluence, — qui toujours court, jamais ne se tarit, — et en quatre parts en la terre se divise, — (et) toute la gent fait tenir en plaisance, —

So 's la gran dotz de gracia, de secors,
Don les fisels prendran bon adiutori,
Per totz estremps del monde, so's notori,
Les sieus bels faytz, on totz avem recors.

V Un home vius y fec le Creators,
So 's Jhesu Crist que y presec car humana
Per nos salvar e·ns dar la fe certana,
Don em liurat d'infer e sas dolors.
Del mal Satan, que·ns tenia dins sas tors,
Guardatz nos ha, per sa granda bontat;
De gran danger nos mes en libertat
E·ns volc tenir tostemps jos s'amparansa.

33 y *ajouté au-dessus; ms.* creator. — 36 *ms.* e sa dolor.

---

c'est la grande source de grâce, de secours, — d'où les fidèles prendront bonne aide, — dans les lieux les plus écartés du monde, ceci est notoire, — (et) ses beaux faits, où nous tous avons recours.

V. Un homme vivant y fit le Créateur, — c'est Jésus-Christ qui y prit chair humaine — pour nous sauver et nous donner la foi certaine, — d'où nous sommes délivrés de l'enfer et de ses douleurs. — Du méchant Satan, qui nous tenait dans ses tours, — il nous a gardés, par sa grande bonté; — de grand danger il nous mit en liberté — et voulut nous tenir toujours sous sa protection.

TORNADA

VI Bela sens par, hon he ma confizansa,
Dat me le yoy ques ay tan desirat,
Hes al besonh no m'ayatz oblidat,
Y, ancinc, tostemps viure per alegransa.

43 no·m] *ms.* non.

TORNADE

VI. Belle sans pareille, où j'ai ma confiance, — donnez-moi la joie que j'ai tant désirée, — et au besoin ne m'oubliez pas, — et, ainsi, toujours je vivrai par allégresse.

XXIII

Anno Domini M.CCCC. septuaginta primo, fuit adjudicatus flos violete magistro Berengario de Hospitali, in legibus baccallario; et, quia sua carmina erant de re nova et talia que Dominis placuere, dictus flos sibi donatus extitit per duas camenas que sequntur.

Planh de Crestiendat contra lo gran Turc.

I Y a pas lonc temps, dedins Jherusalem,
Vigui plorar del munde la plus bela;
Tan plangia fort qu'om l'auzia de Bellem,
Se lasseran e rompen sa gonela.
Ieu, am gran dol, luy dissi : « Domayzela,
Las! qu'avetz vos, que tan vos plangetz haut? »

L'an du Seigneur 1471, la fleur de la violette fut adjugée à maître Bérenger de l'Hôpital, bachelier en lois; et, parce que ses poésies étaient chose nouvelle et telles qu'elles plurent aux Seigneurs, la dite fleur lui fut donnée pour les deux compositions qui suivent.

PLAINTE DE LA CHRÉTIENTÉ CONTRE LE GRAND TURC

I. Il n'y a pas longtemps, dedans Jérusalem, — je vis pleurer du monde la plus belle; — elle se plaignait si fort qu'on l'entendait de Bethléem, — lacérant et déchirant sa gonelle. — Moi, avec grand deuil, lui dis : « Damoiselle, — las! qu'avez-vous, que tant vous vous plaignez haut? » —

— « Ha! mon enfan, dissec parlan azaut,
Ieu, paubra, soy Crestiandat la mesquina,
Que res que sia no me vey en azaut,
Tan m'a gran mal fait la gen sarrasina.

II Jeu soli' aver Judia, gran e menor,
Per molt gran part dejost ma senhoria,
E d'aquest mon soli' esser la maior :
Quays tenia tot Persa, Meda, Suria;
Solet govern era d'Alexandria
E del tan fort Costantinoble bel;
Boemis, Grecs, me tenian lur joyel;
Emperayritz era de Trapazonda,
Regina gran de Negrepon fisel :
Aras o tey lo Turc, que Dieu confunda!

9 vey] *corr.* ven (?).

« Ah! mon enfant, dit-elle, parlant gracieusement, — moi, pauvre, je suis Chrétienté la chétive, — à qui chose qui soit ne vient en agrément, — tant la gent sarrasine m'a fait grand mal.

II. Je soulais avoir la Judée, la grande et la petite, — par très grande partie sous ma puissance, — et de ce monde je soulais être la plus grande : — je tenais quasi toute la Perse, la Médie, la Syrie; — seul gouvernement j'étais d'Alexandrie — et du si fort Constantinople beau; — Bohèmes, Grecs, me tenient pour leur joyau; — impératrice j'étais de Trébizonde, — reine grande du Négrepont fidèle : — maintenant tout cela tient le Turc, que Dieu confonde!

III Ieu ay perdutz quatre patriarcatz;
Jherusalem, ma plus nobla garlanda,
E·l gran muralh d'Anthiocha, malvatz
M'an fait layssar e trastota sa landa.
Plus jeu non ay Alexandria granda,
Presa la m'an la sarrasina gen;
Encaras plus, molt rigorosamen,
De say vint ans m'an pres Costantinoble;
Temples, hostals, pilhats vilanamen,
E mes a mort quasi trastot mon poble.

IV Tot ay perdut, seno que lo papat,
Y aquel n'a pas trastota sa clauzura,
Quar lo gran Turc, en julhet, l'an passat,
Pres Negrepon en maniera molt dura,
E, cum tiran, enemic de natura,
Las femnas prens a chevals fes trepir,

21 *Après* perdutz, les *a été gratté.* — 23 les *gratté avant* malvatz.

III. J'ai perdu quatre patriarcats; — Jérusalem, ma plus noble guirlande, — et le grand mur d'Antioche, les méchants — me l'ont fait laisser et tout son territoire. — Plus je n'ai Alexandrie la grande, — prise me l'a la sarrasine gent; — encore plus, très rigoureusement, — il y a vingt ans ils m'ont pris Constantinople; — temples, maisons (ils ont) pillé vilainement, — et mis à mort presque tout mon peuple.

IV. Tout j'ai perdu, excepté le papat, — et celui-ci n'a pas toute l'enceinte (de ses Etats), — car le Grand Turc, en juillet, l'an passé, — prit Négrepont d'une façon fort dure, — et, comme un tyran, ennemi de nature, — les femmes enceintes par les chevaux il a fait fouler, —

E los enfans estranglar e murtrir
Vilanamen, entre·ls bras de lur mayre;
Joynes e viels trastotz y fes morir
E·ls petits filhs tuar davant lo payre.

V E vengut es, el mes passat de mars,
Als Venecians, per destrusir lor jsla,
Menan tans naus que fay brogir las mars,
E cas, e Turcs, tres o quatre cens mila,
Ez ha 'ssetiat Ragosa, bela vila,
De neyt e jorn grans assauts luy donan,
Gitan dedins foc gresle flamejan
E fort baten an totz engens la plassa :
Certas, si en breu los paubres secors n'an,
De crestians morts sera molt granda trassa.

VI Ha! qual pietat, dos payre Jhesu Crist!
Sens ul secors, hom me bat e me frapa;

---

et les enfants étrangler et meurtrir — vilainement, entre les bras de leur mère; — jeunes et vieux tous il fit mourir — et les petits enfants tuer devant leur père.

V. Et il est venu (le Turc), le mois passé de mars, — vers les Vénitiens, pour détruire leur île, — menant tant de navires qu'il fait bruire les mers, — et chiens, et Turcs, trois ou quatre cent mille, — et il a assiégé Raguse, belle ville, — de nuit et de jour grands assauts lui donnant, — jetant dedans feu grégeois flamboyant — et fort battant avec toute sorte d'engins la place : — certes, si en peu les pauvres n'ont secours, — de Chrétiens morts sera très grande la trace.

VI. Ah! quelle pitié, doux père Jésus-Christ! — sans nul secours, on me bat et me frappe; —

Jeu perdi tot mon sen e mon avist;
Lo Turc cruzel totz mos joyels arrapa,
E jurat a qu'el desfara mon Papa
A grans tormens e totz los cardenals,
E si rompra temples, gleysas, ostals,
Tans gens tuan qu'om no'n saubra la soma;
Sostrir la crotz, e manjar sos chevals
Desus l'autar de Sanct Peyre de Roma.

VII Ha! Payre sanct, perdray jeu mon pais?
Deffalhira ta mayre, ta mestressa?
Murtriran me los cas e Sarrasis,
Me desquissan en si vilan rudessa?
Ha! Reys crestians, deu morir tal Princessa?
Layssaretz vos mas donzelas forsar?
Renegar Dieu e mon cors lasserar

53 *D'une autre écriture, qui paraît celle de Galhac :* mon cor demora trist.

---

je perds tout mon sens et ma raison; — le Turc cruel tous mes joyaux arrache, — et il a juré qu'il détruira mon pape — en grands tourments et tous les cardinaux, — et qu'ainsi il renversera temples, églises, maisons, — tant de gens tuant qu'on n'en saura la somme; — (qu'il viendra) abattre la croix, et (faire) manger ses chevaux — dessus l'autel de Saint-Pierre de Rome.

VII. Ah! père saint, perdrai-je mon pays? — Défaillira-t-elle, ta mère, ta maîtresse? — Me massacreront-ils, les chiens et les Sarrasins, — me déchirant en si vilaine rudesse? — Ah! rois chrétiens, est-ce que doit mourir une telle princesse? — Laisserez-vous violer mes damoiselles, — renier Dieu et mon corps lacérer —

Tan rudamen a falsa gen pagana?
Deu al jorn d'uey mon paubre cors finar,
E deffallir la sancta fe crestiana?

VIII Revelha te, Karles de gran renom,
Qu'as a ma ley Europa conquistada!
Leva te sus, Godofre de Bilhom,
Qu'oltra la mar amenes gran armada,
E sieyssant' ans as tengut subjugada
Jherusalem, ondran la sancta Cros!
E tu, Loïs, arma te, mon filh dos,
Fay al gran Turc mortal e forta guerra;
Ajuda me, coma sanct Lois pros,
Me deffenden e per mar e per terra! »

IX Cridan molt haut, fasia d'autres grans planhs,
Rompia sos pels e gran dolor menava,
Baten son cors, fasia critz molt estranhs,

---

si rudement par la perfide gent païenne? — Doit-il aujourd'hui, mon pauvre corps, finir, — et défaillir la sainte foi chrétienne?

VIII. Réveille-toi, Charles de grand renom, — qui à ma loi as l'Europe conquise! — Lève-toi sus, Godefroi de Bouillon, — qui au delà de la mer amenas grande armée, — et soixante ans as tenu subjuguée — Jérusalem, honorant la sainte Croix! — Et toi, Louis, arme-toi, mon doux fils, — fais au grand Turc mortelle et rude guerre; — aide-moi, comme saint Louis le preux, — me défendant et par mer et par terre! »

IX. Criant très haut, elle faisait d'autres grandes plaintes, — elle arrachait ses cheveux et grande douleur menait, — battant son corps, elle faisait cris fort étranges, —

E totz los Sancts e las Sanctas sonava;
De gen bel cop amb ela se plorava,
Mas degun d'els no savia dar confort;
De say e lay ela fugia la mort,
Fasen regarts en form'espaventosa.
Adonquas, jeu, me botiey en lo port,
E torniey dins la cieutat de Tholosa.

TORNADA

X Tres dossa flor, de tot fisel conort,
Prega ton Filh, que per nos soffric mort,
Que do secors a la gen doloyrosa;
Quar se non a de nos, paubres, recort,
Leu fenira Crestiandat engoissosa.

---

et tous les Saints et Saintes elle implorait; — beaucoup de gens avec elle se lamentaient, — mais aucun d'eux ne savait donner confort; — deçà et delà elle fuyait la mort, — regardant de façon épouvantable. — Alors, moi, je me mis dans le port, — et retournai dans la cité de Toulouse.

TORNADE

X. Très douce fleur, réconfort de tout fidèle, — prie ton Fils, qui pour nous souffrit la mort, — qu'il donne secours à la gent douloureuse; — car s'il n'a de nous, pauvres, souvenir, — bientôt finira Chrétienté angoissée.

XXIV

Pastorela consolan Crestiandat contra lo Turc.

I O! Crestiandat, nostra dossa mestressa,
Cesse ton dol, no menes plus ton planh,
Dolor bannis e n'ajas plus tristessa;
Ton paubre cor trop duramen se planh;
De ton greu mal a nul plus te complanh,
Mas day te gauch e vieu en esperansa,
Quar Jhesu Crist, ton Dieu, que tan resplanh,
Secors te day am molt bela poyssansa.

II En gran debat e divisio mortala
Los Ytalians eron y a gran discort;
Tot lo pais avia guerra tres mala;
Grans e petitz se volian mal de mort,

Pastourelle consolant la Chrétienté contre le Turc.

I. O! Chrétienté, notre douce maîtresse, — cesse ton deuil, ne mène plus ta plainte, — bannis douleur et n'aies plus tristesse; — ton pauvre cœur trop durement se plaint; — de ton grief mal à nul plus ne te plains, — mais donne-toi joie et vis en espérance, — car Jésus-Christ, ton Dieu, qui tant resplendit, — te donne secours avec très belle puissance.

II. En grand débat et division mortelle — les Italiens étaient et en grand désaccord; — tout le pays avait guerre très mauvaise; — grands et petits se voulaient mal de mort, —

Dont lo gran Turc soven te [dav'a] mort
E tos subgetz vilanamen tuava;
Peys que ta gen non era d'un acort,
Am pauc esfors ton pais gasanhava.

III Mas Jhesu Crist, lo nostre bon salvayre,
A' gut pietat de tu, paubra dolen,
Ez a volgut que lo nostre Sanct Payre
Los ha'ccordatz, e cascun es conten;
Don totz s'en van am cor joyos, arden,
Contra lo Turc e sa gen de malecia,
Per dar socors a Ragosa plasen
E deffensar la cieutat de Venecia.

IV Lo Payre Sanct, en donan la crosada,
Ley vay premier, coma veray pastor,
Ez a creat de tota son armada
Lo rey Ferran cap e governador.

13 *Les mots entre crochets manquent; Noulet propose* fasia.

---

de quoi le Grand Turc souvent te mettait à mort — et tes sujets vilainement tuait; — depuis que ta gent n'était pas d'un accord, — avec peu d'efforts il gagnait ton pays.

III. Mais Jésus-Christ, notre bon Sauveur, — a eu pitié de toi, pauvre dolente, — et il a voulu que notre Saint-Père — les a accordés, et chacun est content; — et c'est pourquoi tous s'en vont avec cœur joyeux, ardent, — contre le Turc et sa gent de malice, — pour donner secours à Raguse plaisante — et défendre la cité de Venise.

IV. Le Père saint, en donnant (publiant) la croisade, — y va le premier, comme vrai pasteur, — et il a créé de toute son armée — le roi Fernand chef et gouverneur. —

Dels Ytalics y vay cascun senhor;
L'estendart y es de Florensa la bela;
Joynes e vielhs ley van de gran amor,
De gauch cantan, en molt guisa novela.

V Ton filh Lois a bona sovenensa
De t'ajudar e sos majors seguir;
A tart son cor autra cauza se pensa,
Mas be no pot explicar son desir;
En breus de jorns, te vendra soccorir
Tan valhenmen, an gran e forta guerra,
Que de gran paor fara tramblar, fremir
Los Sarrasins e per mar e per terra.

VI Don lauza Dieus e la Verges Maria,
Qu'a ton besonh tam be t'an secorrit,
Y alegra te la neyt e mays lo dia;
No menes plus ton planh e dolen crit;

Des Italiens y va chaque seigneur; — l'étendard de Florence la belle y est; — jeunes et vieux y vont de grand amour, — de joie chantant, de façon fort nouvelle.

V. Ton fils Louis a bonne souvenance — de t'aider et suivre ses aïeux; — difficilement son cœur autre chose pense, — mais bien il ne peut expliquer son désir; — en peu de jours, il viendra te secourir — si vaillamment, avec grande et forte guerre, — que de grande peur il fera trembler, frémir — les Sarrasins et par mer et par terre.

VI. De quoi loue Dieu et la Vierge Marie, — qui à ton besoin si bien t'ont secouru, — et réjouis-toi la nuit et aussi le jour; — ne mène plus ta plainte et dolent cri; —

Aras sera lo gran Turc descoffit,
En conoyssen ta ley fisel e bona;
Ton salvador, Jhesus, sera grasit
Per tot lo mon, de cascuna persona.

VII O fier drago! A! calobre salvatge,
Cor serpenti, de natura murtrier,
Renegat Turc, jnhumanal coratge,
Diable dampnat, tigre fals, messongier,
Plus no rompras lo cami vertadier,
Aras a mort vendra ta gen pagana,
E de gran dol crebara ton cor fier
E florira la sancta fe crestiana.

VIII Per que trastotz menem joyosa vida,
Alegrem nos e de joya cantem;
Secors a' gut nostra ley opprimida,
Don tot jorn may gauch e solas aurem.

49 *Ms.* a calobre cru s.

---

maintenant le Grand Turc sera déconfit, — en reconnaissant ta loi fidèle et bonne; — ton Sauveur, Jésus, sera béni — par tout le monde, de chacune personne.

VII. O! fier dragon! Ah! couleuvre sauvage, — cœur de serpent, de (sa) nature meurtrier, — Turc rénégat, cœur inhumain, — diable damné, tigre perfide, menteur, — plus tu ne rompras le chemin véridique, — maintenant ta gent païenne viendra à mort, — et de grand deuil ton cœur farouche crèvera — et la sainte foi chrétienne fleurira.

VIII. C'est pourquoi menons tous joyeuse vie, — réjouissons-nous et de joie chantons; — notre loi opprimée a eu secours, — d'où désormais plaisir et consolation nous aurons. —

Lo bon Jhesus devotamen lauzem,
Quar a volgut de nos aver memoria;
E, totz enclins, de bon cor luy preguem
Que vuelha dar al Sanct Payre victoria.

TORNADA

IX Tres dossa Flor, on totz nos gandirem,
Qu'as enfantat Jhesus, lo rey de gloria,
Prega ton Filh que lo Turc conquistem
Y aver puscam honorabla victoria.

Berenguier del Hospital, *m.*[1].

Le bon Jésus dévotement louons, — car il a voulu de nous avoir souvenir; — et, tous inclinés, de bon cœur le prions — qu'il veuille donner au Saint-Père victoire.

TORNADE

IX. Très douce fleur, où tous nous nous réfugierons, — qui as enfanté Jésus, le roi de gloire, — prie ton Fils que nous conquérions le Turc — et que nous puissions avoir honorable victoire.

---

1. Ces mots sont entourés d'une banderole.

XXV

Vers claus, am loqual gasanhec la violeta mestre Bernat Arnaut, collegiat de Peyragorc, l'an M.CCCC.LXXII.

I Alscuns pastours, vengutz d'estranh pays,
An pres lo carc, si com gens ben apresa,
A governar d'un seignor de noblesa
Son gran tropel d'ouuellas e polys;
He le senhor, pensan que lor advis
Le fos util per tener son estat,
Tout le sieu parc en lor mas a pausat,
Que bon endres y dessan tals pastos.

II Car estre soul le bestia fructuos,
Lo temps passat que·l senhor ne tenia,

8 *D'abord* pastors; r *barré.*
9 lo] *corr.* el (?).

Vers clos, avec lequel maître Bernard Arnaud, collégial de Périgord, gagna la violette, l'an 1472.

I. Quelques pasteurs, venus de pays étranger, — ont pris la charge, comme gent bien apprise, — de gouverner d'un seigneur de noblesse — le grand troupeau de brebis et (de) poulains; — et le seigneur, pensant que leur avis — lui serait utile pour tenir son état, — a placé tout son parc en leurs mains, — pour que bonne direction y donnassent tels pasteurs.

II. Le bétail avait coutume d'être productif, — au temps passé que le seigneur le tenait; —

Fornic l'ostal e sa gent ne vestia;
Oltra l'argent qu'el fasia dels motos
Ny l'autre creys grandamen habondos,
De cascun an, qu'era tostemps doublat,
El terradour levava plus de blat;
Don le pays era de bes conplit.

III Mas les pastours an tengut aul partit,
Tornatz son lops dedins e may defora,
Cascus de lour tot lo bestia devora,
Entro per tant que l'an tot consumit;
Per toutz estremps se pot ausir lo crit
Del periment d'aquel bestia mingat;
Tout le cabal et gasaign n'es anat;
Enquera plus n'an portadas las pels.

IV Cels demostran que no son ges fisels
A Jhesu Christ, qu'es lor principal mestre,

---

il (le seigneur) en approvisionnait sa maison et en vêtait sa gent; — outre l'argent qu'il faisait des moutons — et l'autre gain grandement abondant, — de chaque année, qui était toujours doublé, — sur le terroir il levait plus de blé; — de quoi le pays était de biens fourni.

III. Mais les pasteurs ont tenu mauvais parti, — ils sont devenus loups dedans et aussi dehors, — chacun d'eux dévore tout le bétail, — jusqu'à ce qu'enfin ils l'ont tout consumé; — de tous côtés au loin se peut ouïr le cri — de la perte de ce bétail mangé; — tout le capital et gain s'en est allé; — encore plus ils ont emporté les peaux.

IV. Ceux-ci montrent qu'ils ne sont nullement fidèles — à Jésus-Christ, qui est leur principal maître, —

Que·ls dara mort en aquest mon terrestre;
Car la clamour exsausis Dieus del cels
Dels oppremitz d'espasas he coutels,
Seguon escrich trobam e declarat,
Et lo benfait a 'toutz remunerat :
Paux an lo sen de cognoyscer lor mal.

V Car procedis per virtut divinal
Contra las gens qu'a Dieu viran l'esquina,
He toutz homes que viven de rapina
Son obligatz al peccat infernal,
Que les dara la punition tal,
Com s'aparte justa lor malvestat :
Per que degus en si non sia turbat,
Car mal ou be porta son jugamen.

---

qui leur donnera mort en ce monde terrestre; — car (le) Dieu du ciel exauce la plainte — des opprimés d'épées et de couteaux, — selon que nous trouvons écrit et déclaré, — et les bonnes actions il a à tous rémunérées : — peu ont le sens de connaître leur mal.

V. Car il procède par vertu divine — contre les gens qui tournent le dos à Dieu, — et tous hommes qui vivent de rapine — sont obligés au (souillés du) péché infernal, — qui leur donnera la punition telle — qu'elle convient à leur méchanceté : — c'est pourquoi que personne en soi-même ne soit troublé, — car mal ou bien porte son jugement.

TORNADA

VI Tout mon Desir, osta prest mala gen
Del poble trist, qu'an mes a paubretat;
Car autre plus n'a ges la potestat,
Si coma tu, Regina divinal.

ENDRESSA

VII Vega mos dichs la gran Agla real,
Per que done als malvatz disciplina
Et de ben far a toutz autres doctrina,
Com dels malautz le mege principal.

TORNADE

VI. Tout mon Désir, éloigne promptement méchante gent — du peuple triste, qu'ils ont mis à pauvreté; — car aucun autre n'en a la puissance, — comme toi, Reine divine.

ADRESSE

VII. Que le grand aigle royal voie mes dires, — pour qu'il donne aux méchants discipline — et de bien faire à tous autres doctrine, — comme (étant) des malades le médecin principal.

XXVI

Canso de Nostra Dona, per laqual me Bernat Nunho, mestre en medicina, guasanhec la violeta, l'an M.CCCC.LXXIV.

I Excellens flor, hon jay tota nobleza,
Fort son tengut, Dona, de vos lauzar
E per tostemps servir ẹz onorar.
En vos, sen plus, l'amor del tot ey meza,
Quar bieu conoch que etz la plus honesta
Que dengus homs pogues jamay cauzir;
Don vos supplic que·us placia de m'auzir,
An franc voler, ma benigna requesta.

II Dieus vos formec sus totas la may pura,
Digna de laus, plena de gran bontat,
Don le renom portatz de pietat,
Plus que mays fes al monde creatura.

4 *ms.* myza.

Chanson de Notre-Dame, par laquelle Bernard Nunho, maître en médecine, gagna la violette, l'an 1474.

I. Excellente fleur, où gît toute noblesse, — je suis fort tenu, Dame, de vous louer — et pour toujours servir et honorer. — En vous, sans plus, l'amour totalement j'ai mis, — car je connais que vous êtes la plus honnête — qu'aucun homme pût jamais voir; — c'est pourquoi je vous supplie qu'il vous plaise de m'ouïr, — avec franc vouloir, ma bénigne requête.

II. Dieu vous forma sur toutes la plus pure, — digne de louange, pleine de grande bonté, — d'où vous portez le renom de pitié, — plus que jamais ne fit au monde créature. —

Le parlar mieu no pot dar per entendre
Lo gran voler qu'ay de la vostra amor;
Mas ve·us ayssi vostre humiel servidor:
Vulhatz mon cas en breus termes comprendre.

III Nau ses perilh, des paubres thezauriera,
No permetatz que hieu fos mes a part,
Ans suppausat, Dona, qu'ieu vengu'a tart,
Recaptatz me jos la vostra baniera.
En vos aman, esperansa·m conforta;
Quar a degus que·us servis leyalment,
Mays non falhic vostre noble cor gent:
Per so vengut m'en son a vostra porta.

IV Nobla sens par, de totas la plus digna,
N'oblidetz my, que son lo vostr'amic,

26 lo *ajouté au-dessus.*

Mon parler ne peut donner à entendre — le grand vouloir que j'ai de votre amour; — mais voici votre humble serviteur, — veuillez mon cas en brefs termes comprendre.

III. Nef sans péril, des pauvres trésorière, — ne permettez pas que je sois mis à part, — mais supposé, Dame, que je vienne tard, — recueillez-moi sous votre bannière. — En vous aimant, l'espérance me conforte; — car à aucun qui vous ait servie loyalement, — jamais ne faillit votre noble cœur gent: — pour cela je m'en suis venu à votre porte.

IV. Noble sans pareille, de toutes la plus digne, — ne m'oubliez pas, moi qui suis votre ami, —

E, si vos play, de paubre, faitz me ric
De vostre gaug; si com Rosa benigna,
En espiran, Viola non parelha,
La gran bontat e dossor qu'es en vos,
Recebetz me com fizel amoros :
Per vos servir mon cor neyt e jorn velha.

V El convendra que ma vida finisca
Am planhs e plors, si de vos hey reffus,
En un desert, o que·m fassa reclus
En qualque part, on hieu paubramen visca.
Al present, donc, gitatz me de tristessa;
Non temy res, malautia ni mort,
Sol que de vos, en breu, aga confort
D'aver salut, com perfeyta metgessa.

---

et, s'il vous plaît, de pauvre faites-moi riche — de votre joie; ainsi comme rose bienfaisante, en m'inspirant, violette non pareille, — la grande bonté et douceur qui est en vous, — recevez moi comme fidèle amoureux : — pour vous servir mon cœur nuit et jour veille.

V. Il conviendra que ma vie finisse — avec plaintes et pleurs, si de vous j'ai refus, — en un désert, ou que je me fasse reclus — en quelque lieu, où pauvrement je vive. — Pour le présent, donc, ôtez-moi de tristesse; — je ne crains rien, ni maladie ni mort, — pourvu que de vous, sous peu, j'aie réconfort — d'avoir salut, comme de parfaite guérisseuse.

TORNADA

VI Perla d'onor, sobirana mestressa,
Al gran besonh ayatz de me recort ;
E quant veyretz que sia pres de la mort,
Mete·us davan, qui·eus voly per endressa.

TORNADE

VI. Perle d'honneur, souveraine maîtresse, — au grand besoin ayez de moi souvenir ; — et, quand vous verrez que je suis près de la mort, — mettez-vous devant, vu que je vous veux pour guide.

XXVII

Canso tocan la polisia presa sus la guerra del contat de Foys, per quam adjudicatus extitit flos violete magistro Arnaldo Bernardi, in decretis baccalario, anno Domini M.CCC.LXXXIIII, loci de Tarascone abitatori, dicti comitatus.

I L'affectio, qu'es en raso fondada,
Enclinat m'a az una canso fayre,
Car veg soven, cum lacays, en l'estrada
Los malfactos, et no·s volen retrayre,
Que fan a troptz tres desonest otratge,
Azulterant, cometen violensa;
Valguera mais que lor malvat coratge
Fos corregit, faguessan conoyssensa.

Chanson touchant la police prise sur la guerre du comté de Foix, pour laquelle la fleur de la violette fut adjugée à maître Arnaud Bernard, bachelier en décrets, habitant du lieu de Tarascon, du dit comté, l'an du Seigneur 1484.

I. Le sentiment, qui est en raison fondé, — m'a engagé à faire une chanson, — car je vois souvent, comme laquais, sur le chemin — les malfaiteurs, et ils ne se veulent retirer, — qui font à beaucoup de gens très déshonnête outrage, — adultérant, commettant violence; — mieux vaudrait que leurs mauvaises dispositions — fussent corrigées et qu'ils rentrassent en eux-mêmes.

II En mantas partz, salhir veg ses temensa
Layros mortals, amb ententa maligna,
Pueys, contra Dieu mostran desconoyssensa;
D'esser punhitz lor voluntat es digna;
Del dreyt fan tort am cobeytat malvada
Quez an d'aver de las gens miserablas :
Castiatz seran, quan vendra la jornada,
Justa lor faytz et praticas dampnablas.

III Malvatz, ynix, am pens' enverenada,
Dampnatge fan a la causa publica;
Lor voluntat en mal es obstinada :
Tot jorn vesem que·l mal se multiplica.
Los qu'an govern de la causa comuna
Ajan regard en corregir l'otransa,
Car, per mal far, van, de neyt, am la luna :
Justicia deu de semblans far vengansa.

II. En maintes parts, je vois surgir sans crainte — larrons mortels, avec intention maligne, — puis, envers Dieu montrant méconnaissance; — d'être punis leur volonté est digne; — du droit ils font le tort avec convoitise mauvaise — qu'ils ont de l'avoir des gens misérables : — ils seront châtiés, quand viendra la journée, — selon leurs faits et pratiques damnables.

III. Mauvais, iniques, avec pensée envenimée, — ils font dommage à la chose publique; — leur volonté au mal est obstinée : — toujours nous voyons que le mal se multiplie. — Que ceux qui ont gouvernement de la chose commune — mettent leur soin à corriger les méfaits, — car, pour faire le mal, ils vont, de nuit, avec la lune : — justice doit de telles gens faire vengeance.

IV Mon cor se dol e porta color bruna,
Car, no se hom, per be que se garnisca,
Que·s trobe fort a semblanta fortuna
Puesca fugir, qu'a la vetz no y morisca,
Vesen que dreyt no soste raubatori;
Mal es lo temps qu'om no pot anar fora :
La cort y deu provesir d'ajutori
Contr' aquest fel, trop plus amar que tora.

V Si·l rey dels Francs, vida del dreyt et via,
No y provesis am sas gens de justicia,
Dopti me fort vendra calque folia,
Per destrusir tota nostra policia.
Provesio per evitar dampnatge,

27 *Après* fort, que *effacé*. — 29 *On attendrait un autre mot que* soste.
37 *Je ne comprends pas* provesio; *corr.* provesisca (?).

IV. Mon cœur se plaint et porte couleur brune, — car je ne sais homme, combien qu'il se garnisse, — qui se trouve si fort qu'à semblable fortune — il puisse échapper, et ne risque d'y mourir, — vu que le droit n'anéantit (?) le brigandage; — mauvais est le temps qu'on ne peut aller dehors : — la cour y doit pourvoir de secours — contre ce fiel, beaucoup plus amer qu'absinthe.

V. Si le Roi des Francs, vie et voie du droit, — n'y pourvoit avec ses gens de justice, — je crains fort qu'il ne vienne quelque folie, — pour détruire toute notre police. — Qu'il prenne des mesures (?) pour éviter dommage, —

Car autrament, sino que de la lengua
Nos no podem a'quest fortfayt salvatge
Remediar, sino que d'el nos vengua.

[TORNADA] [1]

VI Mayre de Dieu, prec vos siatz nos estatges
En paradis; can la cruzel mort vengua,
De totz aquels que sostenen dampnatges,
Fetz ne, vers Dieu, si ly platz, que·l sovengua.

BERNARDI ARN.

41 *Corr.* siatz nostr' estatges (?).

---

car autrement, sinon que de la langue, — nous ne pouvons à ce forfait sauvage — remédier, à moins que de lui (secours) nous vienne.

[TORNADE]

VI. Mère de Dieu, je vous prie que vous nous soyez demeure (?) — en paradis; lorsque la cruelle mort viendra, — de tous ceux qui supportent dommages, — faites, auprès de Dieu, s'il vous plaît, qu'il lui souvienne.

---

1. Le mot est effacé.

DEUXIÈME PARTIE

SOBRE LA 'NGLENTINA[1]

XXVIII

Am haquest sirventes figurat gasanhec Marti de Mons, [marchant de Malcosinat de Tholosa], la 'nglentina. M.CCCC.XXXVI[2].

I Us ricx verdiers de mot gran exselensa,
Ple de frutiers, am fruts de gran savor,
Ausit ay dir qu'es faytz per un pastor,
Am una font, on vertatz pren naysensa,
E quan[ti]tat que met gran diligensa
Per avansar aquels motz nobles frutz,
Fort odorans et plens de grans vertutz,
Que deguns homs may no y pot donar tala.

Avec ce sirventés figuré Martin de Mons, marchand de (la rue de) Malcousinat de Toulouse, gagna l'églantine, 1436.

I. Un riche verger, de très grande excellence, — plein d'arbres fruitiers, avec fruits de grande saveur, — j'ai ouï dire qu'il est fait par un pasteur, — avec une fontaine, où vérité prend naissance, — en quantité, qui met grande diligence — à rendre hâtifs ces très nobles fruits, — fort odorants et pleins de grandes qualités, — (tels) que jamais nul homme n'y peut causer dommage.

1. Au-dessous de ces mots, une couronne ducale.
2. Les mots entre crochets ont été ajoutés.

II Per verdier prenc lo sant Cosselh de Bala,
He pe·ls frutiers cardenals he prelatz;
Per lo pastor, que·ls ha totz ajustatz,
Lo Payre Sant, qu'es montat per l'escala
De la vertat, que jamays no ce tala,
Quez an volgut declarar l'eretier
Charles sete, coma filh vertadier
Del rey frances, am sentensa donada.

III Duy cardenal santamen l'an portada
Al noble duc a 'Rras, hon s'es tengutz
Le bos Cosselhs, hon foc reconogutz
Per dreyt senyhor es am patz cofermada.
La paubra gent, qu'era trop desolada,
Al jorn d'ey ha le cors mot fort joyos;
Ensemps veyretz Frances he Bergonyhos :
Don prec a Dieus que no·ls do jamays guerra.

13 *ajouté dans l'interligne.*

II. Par le verger, je prends (j'entends) le saint Concile de Bâle, — et par les arbres fruitiers, les Cardinaux et les Prélats; — par le pasteur, qui les a tous réunis, — le Père Saint, qui est monté par l'échelle — de la vérité, qui jamais ne se gâte, — lesquels ont voulu déclarer héritier — Charles septième, comme fils légitime — du Roi français, avec sentence donnée.

III. Deux Cardinaux saintement l'on portée — au noble Duc à Arras, où s'est tenu — le bon Concile, où il fut reconnu — pour légitime seigneur et avec paix confirmée. — La pauvre gent, qui était très désolée, — a aujourd'hui le cœur très joyeux; — ensemble vous verrez Français et Bourguignons : — c'est pourquoi je prie Dieu qu'il ne leur donne jamais guerre.

IV Aras es temptz que le reys d'Anglaterra
Layse lo crit qu'a portat falsament,
Que nostres reys Charles, mot exselent,
Dieus ha monstrat com senyhors de la terra;
Si no s'en van, tugh perdran la desferra,
Cum fe le reys, am sos frayres e ducz,
D'autres gran re, que vezem dezastrux,
Per guireiar contra·l regne de Fransa.

V L'erguelhs d'Angles es tornatz en maysansa
Per nostras gens, que tost l'an abaysat.
Miracle gran Dieus nos ha demonstrat :
Am franc voler no·s vol desamparansa.
D'oren[av]ant no cal plus dart ny lansa,
Depus que Dieus s'es mes de nostra part,
Qu'a tout l'erguelh al verenos Leupart,
Que ta lonc temptz nos ha donat dampnatge.

IV. Maintenant il est temps que le Roi d'Angleterre — délaisse la plainte (réclamation), qu'il a portée faussement, — puisque notre Roi Charles, très excellent, — Dieu a montré comme seigneur de la terre; — s'ils ne s'en vont (les Anglais), tous ils perdront (jusqu'à) la ferrure, — comme fit le roi, avec ses frères et ducs, — (et) d'autres beaucoup, que nous voyons malheureux, — pour guerroyer contre le royaume de France.

V. L'orgueil de l'Angais est tourné en malheur — par nos gens, qui tôt l'ont abaissé. — Miracle grand Dieu nous a montré : — avec franc vouloir ne convient pas découragement. — Dorénavant il ne faut plus dard ni lance, — depuis que Dieu s'est mis de notre côté, — qui a ôté l'orgueil au venimeux Léopard, — qui si longtemps nous a causé dommage.

TORNADA

VI Confort d'amos, fons he caps de paratge,
Vostre car Filh faytz que, prim ho de tart,
Nos velha dar totz ensemps bona part
44 De paradis, le sobrier heretatge.

TORNADE

VI. Confort d'amour, source et tête de parage (noblesse), — faites que votre cher Fils, tôt ou tard, — nous veuille donner à tous ensemble bonne part — du paradis, le suprême héritage.

XXIX

Anno Domini millesimo quadringentesimo[1] quadragesimo sexto, fuit adjudicata englentina Domino Guillelmo de Galhaco [in legibus licenciato et procuratori regio Tholose] cum sequenti dictamine, vocato sirventes figurat.

I Hueyt signes vey dins una mar passibla,
Alas portans d'argent per exelensa
He d'aur mot pur, que de tot los agensa;
Devers lo cap fins al pe, mynh partit
Son de vermelh e de color [e]scura,
Per dignetat que·ls fay senyhoreiar
E 'ntre cascun de·ls autres honorar
Per lo gran pretz que·ls da la vestidura.

L'an du Seigneur 1446, l'églantine fut adjugée à messire Guilhem de Galhac, [licencié ès lois et procureur royal à Toulouse], pour la composition suivante, nommée sirventés figuré.

I. Je vois huit cygnes dans une mer paisible, — portant ailes d'argent par excellence — et d'or très pur, qui fort bien les orne; — depuis la tête jusqu'aux pieds, mi-partis — ils sont de vermeil et de couleur obscure, — à cause de la dignité qui les fait exercer le pouvoir — et entre tous les autres honorer — par le grand prix que leur donne ce vêtement.

---

1. Ce mot est répété.

II Per la mar prenc trastota la clausura
D' esta ciutat, am totz los habitans,
Hon reculhitz son tot jorn viandans
Liberalment, de cor, e gran plaser,
He ministrat dreyt am voluntat franca
Als complanyhens, per compas vertadier.
Cas d'equitat no y a son par cendier,
Car del saber es la principals branca.

III Pe·ls signes hueyt, hon totz sabers s'estanca,
Sian figurat ly senyhor Capitol,
Des quals tot pretz, cum l'ayga del grifol,
Vesem salhir, don mereysen lausor,
Per suportar la paubretat del poble,
Del qual lunh grat n'an jamays, que pro mal

15 cas] *d'abord* ces.

II. Par la mer j'entends toute l'enceinte — de cette cité, avec tous les habitants, — où toujours les voyageurs sont accueillis — libéralement, de cœur, avec grand plaisir, — et (où) la justice est administrée avec volonté loyale — aux plaignants, avec mesure exacte. — (Aucune) contestation ne trouve ailleurs un pareil sentier d'équité, — car, du savoir elle est la principale branche.

III. Que par les huit cygnes, où tout savoir s'amasse, — soient figurés les seigneurs Capitouls, — desquels tout mérite, comme l'eau de la fontaine, — nous voyons jaillir, de quoi ils méritent louange, — pour soutenir la pauvreté du peuple, — duquel ils ne retirent jamais nulle reconnaissance, mais beaucoup de mal —

Suefron tot l'an, canuso dins l'ôstal,
E son gatjat quada jorn de lur moble.

IV Las alas prenc designans [e]stat noble,
Car son d'argent et d'aur mot valoros;
Entendre velh los mantels dels senyhos,
Qu'es vestiment demostran potestat;
Hez es reals, portan los herminis,
Pausatz desus, subtilment devesitz,
Don per tostemps homs n'es anoblesitz
Per voler cert de l'auta Flor de lis.

V No crey semlans, de Tholos' a Paris,
Fossan donatz priveletges pe·ls reys,
Cum son aquestz, hon tal nobleza creys;
Donquas negus paraula desonesta

29, 32, 33 *Noulet avait lu* herminiso, liso, Pariso, *prenant pour un* o *un petit ornement qui en affecte vaguement la forme.*

---

ils souffrent toute l'année, blanchissent dans la maison (de ville) — et sont gagés chaque jour dans leur mobilier.

IV. Les ailes (des cygnes) je prends (comme) désignant condition noble, — car elles sont d'argent et d'or très précieux; — (par elles) je veux entendre les manteaux des seigneurs, — (ce) qui est vêtement marquant l'autorité; — et il est royal, portant les hermines, — posées dessus, habilement agencées, — par lesquelles on est pour toujours ennobli — par le ferme vouloir de la haute Fleur de lys.

V. Je ne crois pas que, de Toulouse à Paris, semblables — privilèges aient été donnés par les rois, — comme sont ceux-ci, par qui telle noblesse s'élève; — donc que personne parole déshonnête —

No velha dir, en cubert ny resquost,
Per desondrar los que, negr'e e vermelh
Portan vestit, ez auran bon consselh;
Car parlar trop fay gastar home tost.

TORNADA

VI Solelhs plasens, prec te, si·t platz, dispost
Sian ly senyhor a far tal aparelh,
Don paubras gens ayan tot bon coselh
E ly crim tugh jos tera sian rebost.

---

ne veuille dire, à couvert ni en cachette, — pour outrager ceux qui, noir et rouge — portent (ce) vêtement, et ils suivront le bon parti; — car trop parler est vite préjudiciable à l'homme.

TORNADE

VI. Soleil plaisant, je te prie, s'il te plaît, (que) disposés — soient les seigneurs à prendre telles mesures, — dont les pauvres gens retirent tous avantage, — et (que) tous les crimes soient ensevelis sous terre

XXX

Vers morals am doas questios e metaforadas solutios[1].

I Esbayr fort ausi maynta de gen
Per qual partit, en la messa, pot estre
Que·l pas he vis, en aquest mont terestre,
Sian convertit, entre las mas del pestre,
En carn he sang de Diu mot exellen,
Ni co·s pot far que sia dit puramen
Que·l Redemptors, que·ns amec bravamen,
Sya'n tant de partz quonsegratz prestamen
Per tot lo mon, en diversses pays.

1 *D'abord* mayntas.

Vers moral, avec deux questions et solutions métaphoriques.

I. Ebahir fort j'entends mainte gent — de quelle façon, en la messe, (il) peut se faire — que le pain et le vin, en ce monde terrestre, — soient convertis, entre les mains du prêtre, — en chair et sang de Dieu très excellent, — et comment il se peut faire qu'il soit dit en vérité — que le Rédempteur, qui nous aima abondamment, — soit en tant de lieux consacré prestement — par tout le monde, en divers pays.

---

1. En face de la rubrique, une couronne ducale.

II Declarar be se pot a mon avis,
Car Jhesu Christ, segon ditz teulogia,
Causas pot far las quals mays no poyria
Luns homs del mon, que jamays fos ny sia,
Dir ny parlar, ny·ls faytz de paradis,
Per que degus d'aquo n'aya desfis,
Si non cognoys ny sap com procedis,
Mays son regart aya, com pelegris,
Als faytz mortals hon haver deu sa cura.

III Car ja ligem que humanal creatura,
Dieus convertic, fugen de la cieutat,
De la molher de Lot, quant ac passat,
En se viran, de Dieu la voluntat,
Vesiblamen en peyra tresque dura;
Hez ac despueys de sal quays la natura.
Enquaras plus, convertit en figura,

II. (Cela) se peut bien expliquer, à mon avis, — car Jésus-Christ, selon que dit la théologie, — peut faire choses lesquelles jamais ne pourrait — aucun homme du monde, passé ou futur, — (ni) dire ni raconter, pas plus que les choses du paradis ; — c'est pourquoi que nul homme n'aie défiance de cela, — puisqu'il ne connaît ni ne sait comment cela a lieu, — mais qu'il donne ses soins, comme pèlerin, — aux faits mortels où il doit avoir son souci.

III. Car d'abord nous lisons qu'humaine créature, — Dieu convertit, fuyant de la cité, de (?) la femme de Loth, quand elle eut transgressé, — en se retournant, de Dieu la volonté, — visiblement en pierre extrêmement dure ; — et elle eut depuis du sel à peu près la nature. — Encore plus, il convertit —

Del lym, qu'es grays de terra, poyridura,
D'ome vivent, don em tug dessemdut.

IV Doncas, plus fort, pot esser entendut
Qu'en l'ostia Dieus convertio pot far
He prestament estre sobre l'autar.
En so degus no devem pas dobtar,
Car so que ditz le capelas virtut
Ha tresque gran, car fay estre vengut
Lo Creator c'a lo mon resemut
He retornat dins eternal salut,
Mas que tengam justament so que·ns manda.

V Nos ja vesem qu'una paraula granda
Se pot ausir per homes enfenitz,
Non obstant so que sia le que la ditz

26 del] *corr.* lo; *après* terra *suppléer* e.
39 *Le second hémistiche écrit sur grattage.*

---

le limon, qui est graisse de terre et pourriture, — en figure d'un homme vivant, d'où nous sommes tous descendus.

IV. Donc, à plus forte raison, il peut être entendu — qu'en l'hostie Dieu peut faire conversion (se transmuer) — et être prestement sur l'autel. — De ceci aucun de nous ne doit douter, — car ce que dit le prêtre a vertu — extrêmement grande, car il fait venir — le Créateur qui a racheté le monde — et l'a remis dans l'éternel salut, — pourvu que nous tenions justement ce qu'il nous ordonne.

V. Nous voyons d'abord qu'une parole grande (forte) — se peut ouïr par une infinité d'hommes, — quoique celui qui la dit soit —

Us homs tot sols don salhira le critz.
Aysi me par que per tos locs s'abranda
La vertutz grans, divinals, qu'es garlanda
De totz los justz, y aysi medis s'espanda
Com la clartatz del solelh per la landa,
La qual partis d'un loc, en tota plassa.

VI Ysimples mays, com so qu'ay dit se fassa,
Pot apparer regardan lo miralh,
Que si deguns al myeg d'un milier salh,
Hel ssera vistz dins cascun, a belh talh :
Aysi meteys de Jhesu Christ transpassa
Le grans poders, que per tot es he passa,
D'amon, d'avalh, he tot quant es enbrassa,
Com del solhelh hay dit que pren he lassa
Sos rays le mons, quant de mati s'espan.

---

un homme tout seul, dont sortira le cri. — Ainsi il me paraît qu'en tous lieux s'allume — la vertu grande, divine, qui est guirlande — de tous les justes, et qu'ainsi même elle se ré-pande — comme la clarté du soleil par la lande, — laquelle part d'un lieu (pour se répandre) en toute place.

VI. Un exemple encore, prouvant que ce que j'ai dit se peut faire, — peut apparaître si on regarde le miroir, — à savoir que, si quelqu'un au milieu d'un millier (de miroirs) saute, — il sera vu dans chacun, parfaitement : — de même de Jésus-Christ — le grand pouvoir se répand, qui partout est et passe, — d'en haut, d'en bas, et embrasse tout ce qui est, — de même que du soleil j'ai dit que son rayon prend et enlace — le monde, quand le matin il s'épand.

VII He ya santz Frontz, la sua messa cantan,
Foc en dos locz, quant va, per sebelhir,
De Peyragorc a Tarasco venir,
Le sancte cors de Martha, qu'esbair
Fec sos subjetz, quant dissec qu'el ogan
Ac demembratz, e myracle mot gran.
Coveguen tugh que per lo cas semblant,
He mays plus fort, de Dieu las vertutz han
D'estre per tot, segon la sua poysansa.

TORNADA

VIII Mos Lials Volers, lo Rey naut he poyssan,
Que sap de nos qui son ly que bes fan,
Pregatz breument que de tot mal he dan

60 ac] *corr.* fo... per (?). — 61 *ms.* per que.

VII. De même saint Front, chantant sa messe, — fut en deux lieux, quand il alla, de Périgueux à Tarascon, — pour ensevelir le saint corps de Marthe, de telle sorte que ébahir — il fit ses sujets, quand il dit que dernièrement — il fut séparé (démembré), par miracle fort grand. — Convenons tous que les vertus de Dieu par cas semblable, — ou même plus fort, — ont le pouvoir d'être partout, conformément à sa puissance.

TORNADE

VIII. Mon Loyal Vouloir, le Roi haut et puissant, — qui sait quels sont ceux de nous qui font le bien, — priez au plus tôt que de tout mal et dommage —

Siam tugh gardat, he vengam hom estan
68 Tugh ly fizel, am plazer hy alegransa.

Dominus Anthonius de Jaunaco, rector Sancti Saturnini [*legit*], *composuit et fecit*[1].

68 Sian.

---

nous soyons tous gardés, et que nous venions où sont — tous les fidèles, avec plaisir et allégresse.

Messire Antoine de Jaunac, recteur de Saint-Sernin, [*lut*], *composa et fit ce vers.*

---

1. *legit* ajouté au-dessus de la ligne. A la suite, *De Gualhaco* avec un paraphe.

XXXI

Vers.

I Dieus, que m'az fayt a la tieua parvensa
He ben ornat de membres convenables,
Entendement m'as donat razonables
Per deservir ez aver coneysensa
De mal e be, e, per ta gran clemensa
M'as fayt senyhor de las causas que son,
Lay on que sian, per totas partz del mon,
A ssustentar la mieu vida transsibla.

II E d'autra part, mort cruzel e terribla
Suffertar volc la tua digna persona,
Naut en la crotz, su·l punt de l'hora nona,
Pe·l prumier crim, qu'era mot cauz' orribla,

Vers.

I. Dieu, qui m'as fait à ta ressemblance — et bien pourvu de membres convenables, — tu m'as donné raisonnable entendement — pour mériter et avoir connaissance — du mal et du bien, et, par ta grande clémence — tu m'as fait seigneur des choses qui sont, — où qu'elles soient, par toutes les parties du monde, — pour sustenter ma vie passagère.

II. Et d'autre part, mort cruelle et terrible — voulut souffrir ta digne personne, — haut, en la croix, sur le point de la neuvième heure, — pour (racheter) le premier crime, qui était chose très horrible. —

Car autrament m'era cauza impossibla
Qu'ieu non tombes al cruzel potz d'infern,
Pueys deservitz era per mal govern;
Mays per tu foc resemuda natura.

III Doncas, ieu soy doblament ta creatura,
Sens que degun no y pot haver partida :
Primeyramens, que m'as fayt e dat vida,
Tal cum jeu soy, a la tua pertraytura,
Hez enapres qu'an mort cruzel e dura
Tu m'as crompat e pagat del tiu sanc,
Per my gitar d'aycel cruzel estanc,
On fay tostemptz desplazer e desgracia.

IV E donc, Senyhor, supplic te que te placia
Considerar qu'ieu soy ta propria causa.
Si donc mon cors aleujament despausa
A ffar peccatz ho causa que·t desplacia,

27 aleujamen] *lecture douteuse; corr.* a leu la m. (?).

---

car autrement (ce) m'était chose impossible — de ne pas tomber au cruel puits d'enfer, — puisqu'il était mérité par mauvais gouvernement; — mais par toi la nature fut rachetée.

III. Donc, je suis doublement ta créature, — sans que personne y puisse avoir part : — premièrement, parce que tu m'as fait et donné vie, — tel comme je suis, à ton image, — et puis après qu'avec mort cruelle et dure — tu m'as acheté et payé de ton sang, — pour me jeter (hors) de ce cruel étang, — où règne en tout temps déplaisir et disgrâce.

IV. Et donc, Seigneur, je te supplie, qu'il te plaise — considérer que je suis ta propre chose. — Si donc mon cœur légèrement incline ma pensée (?) — à faire péchés ou chose qui te déplaise, —

No vuelhas, tu, per la tua sancta gracia
Per neguns cas, ho per los peccatz myus,
Perdre voler so qu'es tot propri tius,
Que tu formest sens degun adjutori.

V Mas, pueys quez es a tu, Senyhor, notori
Qu'en mon vivent ay fayta deffalhensa,
No·m vuelhas dar, las! tant greua suffrensa
De me gitar dins l'infernal pretori;
Ans my remet hen lo tiu purgatori
Per tant de temptz, Senyhors, cum te playra,
Entro pertant que ton voler sera
De m'autreyar la celestial milicia.

TORNADA

VI Roza sens par, vos qu'etz la may propicia
Quez anc nasques al monde ni sara,
Datz my lo gaug que tostems durara,
Am vostre filh, hon es patz e leticia.

---

ne veuilles, toi, par ta sainte grâce, — pour aucun cas, ou pour mes péchés, — vouloir perdre tout ce qui est proprement tien, — que tu formas sans aucun aide.

V. Mais, puisqu'il t'est à toi, Seigneur, notoire — qu'en mon vivant j'ai fait défaillance, — ne veuilles me donner, las! tant griève souffrance — que de me jeter dans l'infernal prétoire; — plutôt mets-moi dans ton purgatoire — pour tant de temps, Seigneur, qu'il te plaira, — jusqu'à ce que ton vouloir sera — de m'octroyer la céleste milice.

TORNADE

VI. Rose sans pareille, qui êtes la plus propice — qui onques naquit au monde ni y sera, — donnez-moi le bonheur qui tout temps durera, — avec votre fils, où est paix et liesse.

ENDRESSA

VII A l'hum dels hueyt governans la policia
De la mayso cominal appellada,
Mossen Johan Surmon de la Valada,
48 Doni mon vers per vray don d'amicicia.

Guilhelmus Bru, judex major Tholose.

ADRESSE

VII. A l'un des huit qui gouvernent la police — de la maison appelée communale, — Messire Jean Surmont de la Valade, — je donne mon vers pour vrai don d'amitié.

Guillaume Bru, juge mage de Toulouse.

XXXII

Sirventes a honor del Rey, nostre senhor, baillat l'an M.CCCC.L., per loqual gazanhec la'nglentina Johan del Pegh, estudiant.

I Princeps, qui patz avetz tostemps amada
Sus tot quant es, am mot noble dezir,
Ez avetz fayt soven mainthe sospir,
En deziran la patz tant dezirada,
Aras devem benazir la jornada
Que vos nasquetz am tant nauta poyssansa,
Quar vos etz cels qu'avetz mes patz en Fransa,
E, meins de vos, la patz era perguda.

II Mas guerreyat avetz am lans' aguda,
Am grans trebalhs, sels vostres enemixs;

8 *D'abord* perduda.

Sirventés en l'honneur du Roi, notre seigneur, donné l'an 1450, par lequel Jean del Pech, étudiant, gagna l'églantine.

I. Prince, qui de tout temps avez aimé la paix — par-dessus tout ce qui est, avec très noble désir, — et (qui) avez fait souvent maint soupir, — en désirant la paix tant désirée, — maintenant, nous devons bénir la journée — où vous naquîtes avec si haute puissance, — car vous êtes celui qui avez mis paix en France, — et, sans vous, la paix était perdue.

II. Mais vous avez guerroyé avec lance aiguë, — avec grands efforts, ceux (qui étaient) vos ennemis; —

De malvolens avetz faytz bos amixs,
Dont es per tot vostra man temeguda;
Es avetz mays justicia mantenguda
Tant engalmen al major com al mendre.
Per so cascus vos deu servir y atendre
Mais qu'autre rey que visca sus la terra.

III Vos fayts deya tremolar Anglaterra
De gran pavor, e mays los enfizels,
Quant auzo dir les vostres fayts novels.
De totz avetz batalhan la desferra;
E teno be per dig que bona guerra
Lor devetz far, am fort ardit coratge;
Don vos faran prestamens homenatge,
Reconeyschen de vos tenir la vida.

12 n *dans* man *peu lisible.*
22 *Au-dessus de* am fort ardit, *d'une autre main :* al[ias] valoros.

---

de malveillants vous avez fait de bons amis, — de quoi partout votre main est redoutée ; — et vous avez de plus maintenu la justice — aussi également envers le plus grand qu'envers le moindre. — Pour cela chacun vous doit servir et obéir — plus qu'à tout autre roi qui vive sur la terre.

III. Vous faites déjà trembler l'Angleterre — de grande frayeur, et aussi les infidèles, — quand ils entendent dire vos actions nouvelles. — De tous en bataillant vous avez la dépouille ; — et qu'ils tiennent bien pour dit que bonne guerre — vous leur devez faire, avec fort hardi courage ; — c'est pourquoi ils vous feront promptement hommage, — reconnaissant tenir de vous la vie.

IV Be·s deu tenir de la vostra partida
Le franx pays de Fransa renomnatz;
E par que Dieus no l'a ges oblidatz,
Quez un tal rey haya donat en guida.
Vos tornaretz, si Dieus platz, establida
Jerusalem en dreyta conoyssensa;
Als mescrezens daretz ferma crezensa
De Jhesu Crist, nostre senhor e mestre.

V Totz homs voldra vostre servidors estre,
Si·l devia tot costar, e cors e bes;
E·us seguiran Espanhol ez Angles,
Volen veser dels Moros lo sequestre;
E menaretz a vostre costat destre
L'emperador, que·us fara companhia :
Mays no vic homs rey de tal senhoria,
Qu'enteprengues tant solempna conquesta.

28 haya] *corr.* l'aya (?).

IV. Bien se doit tenir de votre côté — le franc pays de France renommé; — et il appert que Dieu ne l'a nullement oublié, — puisqu'un tel roi il (lui) a donné pour guide. — Vous remettrez, s'il plaît à Dieu, — Jérusalem établie dans la droite foi; — aux mécréants vous donnerez ferme croyance — en Jésus-Christ, notre seigneur et maître.

V. Tout homme voudra être votre serviteur, — dût-il lui en coûter tout, corps et biens; — et Espagnols et Anglais vous suivront, — voulant voir le séquestre des Maures; — et vous mènerez à votre côté droit — l'empereur, qui vous fera compagnie : — jamais on ne vit roi de telle seigneurie (puissance), — qui entreprît si solennelle conquête.

VI Per tot lo mon s'auzira la cridesta :
« Viva la Flors del Lir, am son estat !
Viva le reys Charles, de gran bontat !
Viva per tot Fransa, la plus honesta ! »
A totz vivens faretz honor e festa,
Portan sul cap vostra nobla corona ;
Tant gran honor aura vostra persona
Quez al darrier governaretz l'emperi.

VII Per que vos prec tant com puesc e requieri,
E totz ensemps, de bon cor, vos pregam,
Princeps tres hautz, com de cor vos amam,
Que prestamens compliscatz lo misteri ;
Quar en apres tot fermamens [e]speri
Voldretz saber qui 's bos ni lials ara,

43 bontat] *ms.* vertut. *La faute a été corrigée d'une autre main dans l'interligne :* al[lias] bontat.

VI. Par tout le monde s'entendra le cri : — « Vive la Fleur de Lys, avec son état ! — Vive le Roi Charles, de grande valeur ! — Vive partout la France la plus courtoise ! » — A tous vivants vous ferez honneur et fête, — portant sur la tête votre noble couronne ; — si grand honneur aura votre personne — que finalement vous gouvernerez l'empire.

VII. C'est pourquoi je vous prie autant que je le puis et vous requiers, — et tous ensemble, de bon cœur, nous vous prions, — Prince très haut, comme de cœur nous vous aimons, — que promptement vous accomplissiez le mystère (miracle) ; — car, ensuite, très fermement j'espère — que vous voudrez savoir qui est bon et loyal à cette heure, —

Ny qui·us ha fayt d'ays'intras bon'ampara;
E trobaretz com vos servis Tholosa,

VIII Qu'a fayt tostemps si cum lials espoza :
Car per lunh mal n'a mudat son reguart,
Ni declinat jamay en aula part,
Encontra vos, Flor de Lir gracioza;
Don ha merit que la fassatz joyoza,
Cum reys dels Franx, en le donan franqueza :
Sus tot quant es, no vol milho riqueza,
He repara so que·s pert he desana.

TORNADA

IX Flors de las Flos, hon pretz floris he grana,
Al rey franses, princeps d'aut' entrepreza,

56 vos servis] *au-dessus :* al[ias] cum a servit.
57-64 *Cette strophe, écrite dans la marge du bas, paraît avoir été ajoutée.* — 64 *Au-dessus de* he, ni; *au-dessus de* so que·s, veyretz so (?).
66 al] *ms.* del.

---

et qui vous a fait dès lors très bon appui; — et vous trouverez comment vous a servi Toulouse.

VIII. (Toulouse) qui a agi de tout temps comme loyale épouse : — car pour aucune calamité elle n'a changé de protecteur, — ni jamais penché vers le mauvais parti, — contre vous, Fleur de Lys gracieuse. — De quoi elle a mérité que vous la rendiez joyeuse, — comme roi des Francs, en lui donnant franchise : — en rien elle ne veut meilleure richesse, — (et ne veut que) réparer ce qui se perd et s'en va.

TORNADE

IX. Fleur des fleurs, où valeur fleurit et graine, — au roi français, prince de haute entreprise, —

Vulhatz donar dels henemix la preza,
Si cum bras dreyt de la fe luminoza.

AUTRA TORNADA

X Per tostemps may, lausor mot glorioza
De vos sera, quant auretz l'estandart
Dels Turx pauzat dedins la nostra part,
E destruit aquela gent furioza.

ENDRESSA

XI Vay al rey Franc dire qu'en lo sauteri
E'n autres lox profetisat trobam
Que, so complit, nos vezer l'esperam,
Montar lassus, al divinal emperi.

---

veuillez donner la prise des ennemis, — comme (étant) le bras droit de la foi lumineuse.

AUTRE TORNADE

X. A tout jamais, louange très glorieuse — de vous sera, quand vous aurez placé l'étendard — des Turcs de notre côté, — et que vous aurez détruit cette gent furieuse.

ADRESSE

XI. Va dire au roi Franc que dans le psautier — et autres lieux, nous trouvons prophétisé — que, ceci accompli, nous espérons le voir — monter là-haut, au divin empire.

XXXIII

Vers per loqual Mossen Johan Johanis guassanhec la'nglentina, l'an M.CCCC.LI[1].

I Am grant dolor, fazen molt cara trista,
Sanglotissen, gitan critz e grans lermas,
Contra la mort dizen : « Per que m'azermas? »
Planher, parlar paubra Natur' ay vista :
« He las! per que, depueys sant Johan Baptista
Darrier passat, m'as aussit tant de monde,
E grans e paucx, que no's homs quez habunde
A contar lo, tan es innumerables? »

Vers par lequel Messire Jean de Jean gagna l'églantine, l'an 1451.

I. Avec grande douleur, faisant fort triste visage, — sanglotant, jetant cris et grandes larmes, — vers la mort disant : « Pourquoi me ravages-tu? » — (se) plaindre (et) parler j'ai vu pauvre Nature : — « Hélas! pourquoi, depuis la saint Jean-Baptiste — dernièrement passée, m'as-tu occis tant de monde, — et grands et petits, qu'il n'est homme qui suffise — à le compter, tant cela est innombrable? »

---

1. Cette rubrique est placée à la fin de la pièce; c'est bien à elle qu'elle se rapporte, puisque la suivante en a une autre.

II E pueys, vers Dieu, an motz fort razonables,
Dizia : « Tu qui, am subtil procreansa,
As format l'om a ta propria semblansa,
Per que no·l vols demore perdurables,
Ans soffres be·n sia le cors separables
Del esperit, qu'es molt cauza terribla? »
Tant que, per cert, per maniera visibla,
Volia monstrar que Dieus pauc la supporta.

III « A Dieu plagues que la mort fossa morta,
Apres dizen, cridan am votz plus nauta,
E que'l sieu cap tengues on te la pauta
Mainht sosterrat, que tant me desconforta !
Mas qu'es le faytz ny la razos tant forta
Que tant ly play de tot gastar e rompre?
A tot esfors destruyr e corrompre,
So quez ieu fauc, ieu vech qu'ela s'expauza. »

19 la] *corr.* sa (?). — 23 *ms.* desruir.

II. Et puis, vers Dieu, avec mots fort raisonnables, — elle disait : « Toi qui, avec subtile procréation, — as formé l'homme à ta propre ressemblance, — pourquoi ne veux-tu pas qu'il demeure éternel, — mais souffres-tu bien que le corps soit séparable — de l'esprit, ce qui est chose fort terrible? » — Tellement que, pour vrai, par manière visible, — elle voulait montrer que Dieu peu la soutient (?).

III. « Plût à Dieu que la mort fût morte, — disait-elle ensuite, criant avec une voix plus haute, — et qu'elle tînt sa tête ou sa patte en tient — maint enterré (?), ce qui tant me chagrine ! — Mais quel est le fait et la raison si forte — qui fait que tant il lui plaît de tout gâter et briser? — Avec toutes ses forces à détruire et corrompre — ce que je fais, je vois qu'elle s'applique. »

IV Quant fort aguec cridat una gran pauza,
Tot bas dissec, am la votz rauquilhoza :
« He las! he las! la ciutat de Tholosa
Voldria veser! » Mas gardar no la gauza,
Si no q'un pauc. E ditz : « Be n'avetz cauza
De lamentar; Dieus vos do coneyssensa
Dels grans peccatz, he'n vostres mals passiensa,
Car greuament etz trista, sens mezura. »

V Adonc, auzy una votz clar' e pura
Que retondic, la sus, al miech del ayre
He ly vay dir, de part de Dieu lo payre :
« Jeu te coman finiscas ta rancura,
Car ly desplay molt fort quant homs murmura
Contra'l voler de poyssanssa'nfinida;
Car es aquels que tol e da la vida;
Es naturaus sus tu, qu'es la creada.

32 sens *corrigé en* senes.

IV. Quand elle eut fort crié un grand moment, — tout bas elle dit, avec la voix enrouée : — « Hélas! hélas! la cité de Toulouse — je voudrais voir! » Mais regarder elle ne l'ose, — sinon un peu. Et elle dit : « Vous avez bien sujet — de vous lamenter; que Dieu vous donne connaissance — des (de vos) grands péchés, et dans vos malheurs patience, — car grièvement vous êtes triste, sans mesure. »

V. Alors, j'entendis une voix claire et pure — qui retentit, là-haut, au milieu de l'air — et lui dit, de la part de Dieu le père : — « Je te commande de finir ta récrimination, — car il lui déplaît fort quand on murmure — contre le vouloir de la puissance infinie; — car il est celui qui ôte et donne la vie; — il est noble plus que toi, qui es la créature.

VI Dir que la mortz moris es cauza fada,
Car no morra entro·l jorn del judici,
An grans e paucx d'aussir es son offici;
Perque, de tu, no deu estre blasmada :
No crides plus, ny sias tant dezolada,
Mas en grat pren tot so que Dieus te dona,
Y ajas avis quant volc que la persona
Del sieu car filh, Jhesus, agues mort pendre,

VII So non obstant qu'elz lo pogues deffendre,
S'agues volgut, senes fauta denguna;
Mas ly plazec fos la regla comuna,
Tan al plus gran, mejansier, com al mendre :
Car una vetz nos qual venir en cendre,
Pus qu'en lo mon avem pres carn humana. »
La votz s'en vay, l'autra demorec vana,
Ez ieu, estey com si fosse in [e]spasme.

54 pus] *ms.* plus.

VI. Demander que la mort meure est chose folle, — car elle ne mourra point avant le jour du jugement, — mais tuer grands et petits, tel est son office; — c'est pourquoi de toi elle ne doit point être blâmée : — ne crie plus, ni ne sois tant désolée, — mais en gré prends tout ce que Dieu te donne, — et songe au moment où il voulut que la personne — de son cher fils, Jésus, eût à supporter la mort,

VII. Malgré qu'il eût pu l'en défendre, — s'il l'eût voulu, sans faute aucune; — mais il lui plut que ce fût la règle commune, — tant pour le plus grand, pour le moyen, comme pour le plus petit : — car une fois il nous faut venir en cendre, — puisqu'en ce monde nous avons pris chair humaine. » — La voix s'en va, l'autre (Nature) demeura stupéfaite, — et moi, je fus comme si je fusse tombé en défaillance.

TORNADA

VIII Mos Pellicas, el m'es de bon entendre
Que tals parlars no's pas causa ben sana,
C'om deu layssar los secretz de l'archana :
Qui trop s'en met es dignes d'aver blasme.

TORNADE

VIII. Mon Pellican, il m'est facile à comprendre — que tel propos n'est pas chose bien saine, — vu qu'on doit laisser les secrets du mystère : — qui trop s'en mêle mérite d'avoir blâme.

XXXIV

Complanh moral, a forma de canso de Nostra Dona, unisonant.

I Aras conosc que fort es pres ma ffys,
Pueys m'an del tot metges desamparat;
Mon estament demora tribulat
Per suspirs greus, don son las e mesquis.
Flors de las Flors, hon no fu deslials,
Si no·m valetz, mot sufferti grans mals.
Per res del mon no·us velh aver laysada,
Presupaùsat que m'agatz mort donada.

II Hanc no cugey que tal glas m'assalhis,
Entro que vos m'aguessatz autregat

1 masfys. — 4 per *au-dessus de* fazen, *qui est barré.*

Complainte morale en forme de chanson unisonante de Notre-Dame.

I. Maintenant je connais que fort près est ma fin, — puisque les médecins m'ont entièrement abandonné; — mon état demeure tourmenté — par soupirs griefs, dont je suis las et défait. — Fleur des Fleurs, envers qui je ne fus déloyal, — si vous ne me secourez, je souffre très grands maux. — Pour rien au monde je ne veux vous avoir délaissée, — présupposé que vous m'ayez donné la mort.

II. Onques je ne pensai que telle angoisse m'assaillît, — jusqu'à ce que vous m'eussiez octroyé (satisfait) —

Lo desirier qu'é lonctemps desirat,
Lequal ja may de my no·s departis;
Mas plus avant vos m'etz descomunals,
Que si be·m pren la mort, no y fariats als;
E ges per so no velh sia perlongada,
Pus que vos platz que mora ni·us agrada.

III Si·s podia far que l'ayman no moris,
Plus que jamay le tendriatz obligat
E may subjet a vostra voluntat.
Jeu no sé pas don mi ve tal desfis,
A mon poder n'é volgut estre fals,
Ni crey d'amar lunhs homs m'en fos enguals.
Grans honors es a tota ma linhada
Que·m prengua mort vos aman, tant ondrada.

---

le désir que j'ai longtemps désiré, — lequel jamais ne se sépara de moi ; — mais toujours davantage vous m'êtes cruelle, — car quoique la mort me prenne, vous n'y feriez autre chose ; — et je ne veux point, néanmoins, qu'elle (ma vie) soit prolongée — puisqu'il vous plaît et qu'il vous convient que je meure.

III. S'il se pouvait faire que l'amant ne mourût pas, — plus que jamais vous le tiendriez obligé — et plus soumis à votre volonté. — Je ne sais d'où me vient telle défiance ; — selon mon pouvoir je n'ai voulu être déloyal, — ni ne crois qu'en amour nul homme me fût égal. — Grand honneur est à toute ma lignée — que la mort me prenne vous aimant, tant honorée.

IV No contradic que le dreytz no·m punis
De tot deffaut he mandament passat;
Ans de mi·s tanh estre per vos castiat,
Car autrament mon cor falh e languis;
He cresi be que·l Reys celestials
Mitagara apres sos cops mortals;
Sol que per my a lu siatz avocada,
Nom cal dobtar, quant vendra la jornada.

V Pus que ja may non agui joy ni ris
De vostre cors, loqual ay tant amat,
Per merse·us prec, e per humilitat,
Qu'en lo fenir m'estetz pres dels coyssis,
He si·m voletz esser tant liberals,
Quant m'y veyretz de morir far senhals,
Vos m'aluquetz la candela senhada,
L'arma·s partra del mieu cors fort pagada.

IV. Je ne conteste pas que la justice ne me punisse — de tout défaut et commandement transgressé; — au contraire, il convient que je sois par vous châtié, — car autrement mon cœur faut et languit; — et je crois bien que le Roi céleste — mitigera ensuite ses coups mortels; — pourvu que pour moi, près de lui, vous soyez avocate, — je n'ai rien à craindre, quand viendra la journée.

V. Puisque jamais je n'eus joie ni ris — de votre personne, laquelle j'ai tant aimée, — par pitié, je vous prie, et par condescendance, — qu'à la fin vous me soyez près des coussins, — et si vous me voulez être tant libérale, — quand vous me verrez faire mine de mourir, — que vous m'allumiez la chandelle bénie, — l'âme se séparera de mon corps fort satisfaite.

TORNADA

VI Nobla sens par, ieu sé que vos etz tals
Que de vertutz etz la may principals;
Per so vos dic que per tostems m'agrada
A vos servir, qu'etz de fin pretz ornada.

Les v. 41-4 sont écrits au bas de la seconde colonne, restée blanche.

TORNADE

VI. Noble sans pareille, je sais que vous êtes telle — qu'en fait de vertus vous êtes la principale; — pour cela je vous dis que pour toujours il m'agrée — de vous servir, (vous) qui êtes de pur mérite ornée.

XXXV

Anno Domini M.CCCC.L.IX, adjudicatus extitit flos englantine Berengario de Hospitali, studenti Tholose.

VERS FIGURAT DELS NOBLES CAPITOLS DE THOLOSA

I Plasen repaus, Tholosa molt cortesa,
Comparar velh ton bel governamen :
Cascun senhor Capitol, per noblesa,
Velh demostrar per una vertut gen.
Se trop es flac mon paubr'entendemen
A pauzar be ta nobla senhoria,
Supplic te fort no te sia desplasen :
Soven error joynessa pren e lia.

L'an du Seigneur 1459, la fleur de l'églantine fut adjugée à Bérenger de l'Hôpital, étudiant à Toulouse.

VERS FIGURÉ DES NOBLES CAPITOULS DE TOULOUSE

I. Plaisant asile, Toulouse très courtoise, — je veux comparer ton beau gouvernement : — chaque seigneur Capitoul, par noblesse, — je veux démontrer (figurer) par une vertu gente. — Si mon pauvpe entendement est trop faible — à bien décrire ta noble seigneurie, — je te supplie fort qu'il ne te soit déplaisant : — souvent l'erreur prend et lie la jeunesse.

II Per Honestat, qu'es vertut sobeyrana,
Signar hom pot lo Capitol premier;
Quar vieure deu tota person' humana
Honestamen, sia duc o cavalier,
E deu fugir que no sia messongier,
E cauza far ny dir que no sia genta,
Mas sia gentil e ben honest parlier :
Honestat es a Dieu y a mon plasenta.

III Pueys, enapres, la valen Diligensa
Prenc, demostran lo segon Capitol;
Quar ela fay e mena de plasensa
Totz nobles fatz, quant despauzar y vol.
Diligen deu esser, en gauch e dol,
Tot bon senhor, quant se dorm o quant velha,
Vers la cieutat dont el lo govern col :
Totas vertutz diligensa revelha.

II. Par l'Honnêteté, qui est vertu souveraine, — on peut désigner le premier Capitoul ; — car tout être humain doit vivre — honnêtement, qu'il soit duc ou chevalier, — et il doit éviter d'être mensonger, — de faire ou dire chose qui ne soit belle, — mais qu'il soit noble et bien honnête parleur : — l'Honnêteté est à Dieu et au monde plaisante.

III. Puis ensuite la précieuse Diligence — je prends, désignant le second Capitoul ; — car elle fait et mène de plaisir — tous nobles faits, quand elle y veut disposer. — Diligent doit être, en joie et deuil, — tout bon seigneur, quand il dort ou veille, — envers la cité dont il a le gouvernement : — toutes les vertus la Diligence les éveille.

IV Lo ters, quez es apres en ordenansa,
Mostrara Fe, miralh de lialtat :
Quar mantener deu cascun sens otransa
So qu'a promes, et tener lialtat :
Lo Regulus, senhor de nobl'estat,
Morir volguec per gardar la promessa,
Don tota gen lo n'a planch e lauzat :
Nobles senhors, prenetz Fe per mestressa.

V A doss' Amor, on tota gen s'applica,
Lo senhor quart jeu voli comparar,
Quar amar fort deu la cauza publica
Tot hom qu'es mes az ela governar;
Per amistat neyt et jorn trebalhar
E secorrir al plus gran ez al mendre,
. . . .
Amor fes Dieu en aquest mon descendre.

39 *Le v.* 37 *est ici répété à tort.*

IV. Le troisième (Capitoul), qui est ensuite dans l'ordre, — sera montré par (la bonne) Foi, miroir de loyauté, — car chacun doit maintenir sans excès — ce qu'il a promis, et tenir loyauté : — Régulus, seigneur de noble condition, — voulut mourir pour garder sa promesse, — de quoi toute gent l'a plaint et loué : — nobles Seigneurs, prenez (la bonne) Foi pour maîtresse.

V. A doux Amour, où toute gent s'applique, — je veux comparer le quatrième seigneur, — car la chose publique doit fort aimer — tout homme qui est commis à la gouverner; — par amitié nuit et jour (il doit) travailler — et secourir le plus grand et le moindre, — . . . . : — c'est Amour qui fit descendre Dieu en ce monde.

VI Lo senhor quint Cortesia joyosa
Sera nomnat, quar a totz ela platz.
Tot nobles homs en deu far s'amorosa,
Quar plasens fay totz sos ehamoratz.
S'esser voletz un de sos ben amatz,
E per amic voletz qu'ela vos tenha,
Gracios, humil, plasen cove que siatz :
Heuros es l'om on cortesia renha.

VII Sieyze senhor, Noblessa de bon ayre,
Presentara vostre bel nom cortes.
Noble, valen e de plasen repayre
Deu tot princep esser e ben apres.
No sia pas fier, vila, ny descortes,
Qui vieure vol d'aquest mon a la guisa,
Mas plasen, gay e nobl' en totas res :
De tot hom pros es noblessa devisa.

41 *Corr.* [de] C. (?).

VI. Le cinquième seigneur de (?) Courtoisie joyeuse — sera nommé, car elle plaît à tous. — Tout homme noble en doit faire son amoureuse, — car elle rend charmants tous ceux qui l'aiment. — Si vous voulez être un de ses bien-aimés, — et (si) pour ami vous voulez qu'elle vous tienne, — gracieux, modeste, agréable il convient que vous soyez : — heureux est l'homme où la Courtoisie règne.

VII. Sixième seigneur, la Noblesse débonnaire, — représentera votre beau nom courtois. — Noble, méritant et de gracieux accueil, — doit être tout prince et bien appris. — Qu'il ne soit pas fier, vilain, ni discourtois, — (celui) qui veut vivre à la guise de ce monde, — mais gracieux, gai et noble en toutes choses : — de tout homme preux Noblesse est la devise.

VIII Senhor sete, nomnat seretz Justecia,
Que donar sol als oppremits secors;
De totas parts ela tey la pollecia,
Ez es la tor on totz avem recors.
Sens ela trop auriam greuas dolors,
Quar perilh es que lo mal trop habunde.
Justs e prudens siatz, totz governadors :
Durar no pot sens Justecia lo munde.

IX Signat sera per Tempransa la bela,
L'uyte senhor, darrieramen assis.
Sage, discret, e de pensa fizela,
Deu esser l'om que lo poble regis;
En totz sos faytz deu metre gran advis
E sajamen far lo cors de sa vida;
Un savis homs be son obra complis :
Tempransa fay la persona complida.

VIII. Seigneur septième, vous serez nommé Justice, — qui donne aux opprimés secours; — de toutes parts elle tient la police, — et elle est la tour où tous nous avons recours. — Sans elle nous aurions trop grièves douleurs, — car il y a péril que le mal trop abonde. — Justes et prudents soyez, tous gouvernants : — sans la Justice le monde ne peut durer.

IX. Désigné sera par Modération la belle — le huitième seigneur, dernièrement établi. — Sage, entendu, et de pensée fidèle, — doit être l'homme qui régit le peuple; — en tous ses faits il doit mettre grande prudence — et sagement régler le cours de sa vie; — un homme sage accomplit bien son œuvre : — Modération fait la personne accomplie.

TORNADA

X Tres dossa flor, on trastot be floris,
Garda tot jorn Tholosa ben florida
E los Senhors dont ela se regis :
76 Fortunad' es la vila ben regida !

B. de Hospitali, *m.*

TORNADE

X. Très douce fleur, où tout bien fleurit, — garde toujours Toulouse bien fleurie — et les Seigneurs par qui elle se régit : — fortunée est la ville bien régie !

XXXVI

Canso d'amors.

I Roza, que·m faytz neyt e jorn sospirar
Per vostr'amor, sens alcun recomfort,
Qu'en vos no puesc a mon desir trobar,
4 Per tant semblan, bel joc, ni tant deport
Com vos ay fait d'aissi'ntras; mas al fort
Jeu vos suplic, Flors de totz bes ornada,
Datz me secors, y adonc, fins a la mort,
8 *Tant quant vieuré, serets de my lausada.*

II E ssi perfieyt voler n'avetz en my,
Al mens un pauc my faretz de semblant,
He vulhatz far que·us ame de cor fy,
12 Car autrament no puesc venir avant.

Chanson d'amour.

I. Rose, qui me faites nuit et jour soupirer — pour votre amour, sans aucun réconfort, — car en vous je ne puis à mon désir (rien) trouver, — malgré tant de belles façons, de beaux jeux et d'amusements — que je vous ai faits jusqu'ici; mais au total — je vous supplie, Fleur de tous biens ornée, — donnez-moi secours, et alors, jusqu'à la mort, — tant que vivrai, vous serez de moi louée.

II. Et si parfait vouloir vous n'avez envers moi, — au moins un peu vous m'en ferez l'apparence, — et veuillez faire que je vous aime de cœur sincère, — car autrement je ne puis durer davantage. —

Dol enguoyssos no·m demore davant,
Departa s'en, al mens una vegada;
Si·m demostratz vostre pretz que resplant,
Tant quant vieuré seretz de my lausada.

III Mays qui's aquels que poyria dins son cor
Ymaginar lo mal ni·l pensament
Qu'yeu ay per vos? No cresi qu'a nulh for
Ho puesqua far suptil entendement;
Donquas, si·us play, donatz m'aleugament;
No·m gardetz plus am cara corrossada,
E jeu·s promet que devant tota gent,
Tant quant vieuré, seretz de my lausada.

IV En vos no pot tombar mal ni rigors,
Ni lunh erguelh jamayz no mantenetz;

26 lunhs.

Que deuil angoisseux ne me demeure pas devant, — qu'il s'éloigne de moi, au moins une fois; — si vous me montrez votre mérite qui resplandit, — tant que je vivrai vous serez de moi louée.

III. Mais quel est celui qui pourrait dans son cœur — imaginer le mal ni le souci — que j'ai pour vous? Je ne crois pas qu'en aucune façon — cela puisse faire subtil entendement; — donc, s'il vous plaît, donnez-moi allègement; — ne me regardez plus avec visage courroucé, — et je vous promets que devant toute gent, — tant que je vivrai, vous serez de moi louée.

IV. En vous ne peut tomber mal ni rigueur, — ni nul orgueil vous ne maintenez jamais; —

Le servidors no den morir d'amors,
D'un tal voler quant guarir lo podetz,
E majorment quant res vos non perdetz
De·l secorrer hun pauc, esta jornada.
Sy alcunament yssauzir lo voletz,
Tant quant vieuré seretz de my lausada.

V Per grant razo, reffuz no·m devetz dar,
Consideran que soy franx e lials,
E cresi be, qui no·m vol acusar,
No son jamay estat malvatz ny fals.
E las! per Dieu, no sufferte plus mals.
Ajatz pietat del qui·us ha tant aymada :
Si·m garissetz de mas febres mortals,
Tant quant vieuré seretz de my lausada.

31 lo *ajouté au-dessus de la ligne.*

---

le serviteur ne doit point mourir d'amour, — puisque d'un tel vouloir vous pouvez le guérir, — et principalement quand vous ne perdez rien — en le secourant un peu, cette journée. — Si quelque peu vous voulez l'exaucer, — tant que je vivrai vous serez de moi louée.

V. Par grande raison, vous ne me devez donner refus, — considérant que je suis franc et loyal, — et je crois bien, si on ne veut m'accuser (à tort), — je n'ai jamais été méchant ni perfide. — Hélas! mon Dieu, que je ne souffre plus de maux. — Ayez pitié de celui qui vous a tant aimée : — si vous me guérissez de mes fièvres mortelles, — tant que je vivrai vous serez de moi louée.

TORNADA

VI Aigla sens par, a vos qu'etz principals,
Que la my' amor tenetz enquadenada,
Prometi vos, car soy vostres vassals,
44 *Tant quant vieuré, seretz de my lausada.*

Bertrandus de Roaxio obtinuit per hanc, anno M.CCCC.LXI, *florem anglentine.*

Les v. 41-4 sont écrits au bas de la seconde colonne, restée blanche.

TORNADE

VI. Aigle sans pareil, à vous qui êtes la principale, — qui mon amour tenez enchaîné, — je vous le promets, car je suis votre vassal, — tant que je vivrai, vous serez de moi louée.

Bertrand de Roaix obtint par cette (chanson) la fleur de l'églantine, l'an 1461.

XXXVII

Vers figurat, per coblas sparssas, per loqal Johan de Recaut gassanyhec la'nglentina, l'an M.CCCC.LXII.

I De tots los homs al plus noble del mon
Ay vist, n'a trop, d'un' arpa far l'acort,
Car la trobec de sas votz en discort :
Tenors, dessus, e l'autra non respon;
Ez, am sas claus, regiran las cavillas,
Trincar hay vist motas cordas al rencg,
Mudar, tirar, he qoant la fi s'avencg,
Membrar me vay l'an de las meravillas.

II Dis ho per tant, hun incident pausan,
Car hé legit ez auzit dir soven

8 *ms.* meravellas.

Vers figuré, par couplets épars, par lequel Jean de Recaut gagna l'églantine, l'an 1462.

I. De tous les hommes le plus noble du monde — j'ai vu, naguère, d'une harpe faire l'accord, — car il la trouva de ses tons en désaccord : — ni ténor, ni dessus, ni l'autre (la basse) ne se répondent; — et, avec ses clefs, tournant les chevilles, — je (lui) ai vu rompre maintes cordes à la file, — déplacer, tirer, et quand la fin advint, — il me souvint de l'année des merveilles.

II. Je dis ceci parce que, posant une incidente (par parenthèse), — j'ai lu et ouï dire souvent —

A tropas gens complidas de bon sen,
Ez als antix : « Grans mervilhas seran,
Tot cert, l'an miel quatre cens e sayxanta
He hun, al mon. » De qu'es venguts le jorns.
Fortuna fay e desfa los sieus torns;
Al mal vestit veg portar l'antiu manta.

III Per l'arpa, dicg, qu'é pres en mon prepaus,
Entendre vulh lo realme Frances;
Que, plus ny mays, lo tencg, per son endres
Aytal garnit de cordas e de claus :
Las tenors son li senhor de justicia,
Qu'an lo poder, com son de parlament,
E senescal, officier e tal gent,
Que, per bon dreyt, han govern de policia.

IV Contra-dessus e totas autras vots,
Acomparar se poden als [e]stats

23 senescals.

à nombreuses gens accomplies de bon sens, — et aux anciens : « Grandes merveilles seront, — tout certainement, l'an mil quatre cent et soixante — et un, au monde. » De quoi le jour est venu. — Fortune fait et défait ses tours; — au mal-vêtu je vois porter l'antique manteau.

III. Par la harpe que j'ai prise en mon propos, je dis — que je veux entendre le royaume Français; — vu que, ni plus ni moins, je le tiens, pour sa (bonne) direction — ainsi garni de cordes et de clefs : — les ténors sont les seigneurs de justice, — qui ont le pouvoir, puisqu'ils sont du parlement, — et sénéchaux, officiers et telle gent, — qui, par bon droit, ont gouvernement de police.

IV. Le contre-dessus (haute-contre) et tous les autres tons, — peuvent se comparer aux conditions, —

Consideran d'aquels las dignitats,
Qui·n dreyts acorts esser deurian de tots,
Tant que li pauc als grans deurian respondre
Y amor e pats conservar entre lor;
Mays no y veyrets sino mal e tristor :
Le miyansiers vol destruir lo mendre.

V Per qu'es venguts aquel senhor tres autz,
Nobbl'e poysans, Loys, le nostre reys,
Que sus trastotz veg qu'en nobleza creys,
Per acordar de l'arpa los deffautz.
Am las sieus claus, cordas [e]strey e muda,
Per lasquoals preneg lo sieu doble poder,
Del qual dessen l'us de permes dever
E l'autre qu'es potestatz absoluda.

28 qui'n] *ms.* quins; deurian] deuria; *de même au v.* 29. *Entre* 31 *et* 32 *les v.* 39-40 *ont été intercalés à tort.*

37 estrey]. *Noulet corrige* estrem; *il devait donc traduire* : éloigne *et non* resserre.

---

considérant de celles-ci les dignités, — qui, en justes accords, devraient être entre elles, — si bien que les petits aux grands devraient répondre — et amour et paix conserver entre eux; — mais vous n'y verrez sinon mal et tristesse : — le moyen veut détruire le moindre.

V. C'est pourquoi est venu ce seigneur très haut, — noble et puissant, Louis, notre roi, — que sur tous je vois croître en noblesse, — pour accorder de la harpe les défauts. — Avec ses clefs il resserre et change les cordes, — par lesquelles je prends son double pouvoir, — duquel l'un descend de devoir permis — et l'autre qui est (vient de) puissance absolue.

VI Vezer podetz cum n'y ha de transmutat :
Ly qu'eran naud de presen son al bas ;
Pueys qu'el o vol, el qual passar lo pas;
So que luy play es coma leys gardat.
A sos volers el pot usar del mestre,
E pot donar e dostar quant se vol.
Qui contraditz, jeu le teny per fol :
Le sieus poders es tant quant ne pot estre.

TORNADA

VII Mos Bels Conforts, quez etz dit lo bras destre
De Crestiantat, metets me, vos, per sol
Aquels mals Turcx, y auré complit mon dol,
E sus los reys seretz ditz may adestre.

VI. Vous pouvez voir combien il y en a de déplacés : — ceux qui étaient hauts à présent sont en bas; — dès qu'il le veut, il faut passer le pas; — ce qui lui plaît est observé comme loi. — Selon ses vouloirs il peut user en maître, — et il peut donner et ôter tout ce qu'il veut. — Celui qui s'y oppose, je le tiens pour fou : — son pouvoir est aussi grand qu'il en peut être.

TORNADE

VII. Mon Beau Confort, qui êtes dit le bras droit — de la Chrétienté, mettez-moi, vous, par terre — ces méchants Turcs, et j'aurai fini mon deuil, — et par-dessus les rois vous serez dit le plus habile.

XXXVIII

Sirventes, quasi per coblas unisonans, del gran foc de Tholosa, lamentatiu he confortatiu, fayt l'an M.CCCC.L.XIIII, pel qual foc jutjada la'nglentina a me Helias de[1] Solier, bachelier en leys [e en medecina] (*alio dictamine*[2] *infra scripto*)[3].

I Per greu dolor, ses trobar nulha pausa,
Vezen l'engoys del gran foc de Tholosa,
Recitar vuelh la gesta pietadoza
4 D'aquel mal foc, qu'a perit tans de bes.
Ho! Rey del cel, mot es oribla causa!
Lo sol regart dol he sospirs dispausa,
7 Hen contemplan semblant foc tant engres.

Sirventés, presque par couplets unisonants, du grand feu de Toulouse, lamentable et confortatif, fait l'an 1464, pour lequel l'églantine fut adjugée à maître Hélie de Solier, bachelier en lois [et en médecine], (dont une autre version est écrite plus bas).

I. Par poignante douleur, sans prendre aucun repos, — voyant l'angoisse du grand feu de Toulouse, — je veux réciter l'histoire pitoyable — de ce méchant feu, qui a détruit tant de biens. — Oh! Roi du ciel, c'est très horrible chose! — La seule vue peine et soupirs produit, — en contemplant semblable feu si cruel.

---

1. *De* a été barré.
2. *Ms.* dictante(?).
3. Ces mots ont été ajoutés. Les derniers renvoient à une autre version de la même pièce, qu'on trouvera à la suite de celle-ci.

II Don poc salhir aquela gran destressa,
Que tans de gens aga desprovesida?
Autra plus fort jamay non foc ausida.
11 No sé degus que reparar pogues
Dedins cent ans, la sieu granda rudessa,
Per gran poder, ni rebastir sabessa
14 Lo crusel dan, qu'en dos jorns foc comes.

III A totz donec, la vetz, mala vesprada,
Le malvat foc, he mot crusel desayre :
Vens descausitz le portavan per l'aire;
18 Cloquiès, hostals, ni les grans murs [e]spes
N'an resistit de far per tot passada :
Aygua ni vy, engenh, ni may trinquada
21 No y ajudec en causa que valgues.

IV Pensar podetz la tres granda cridesta
Qu'era, la vetz, pe'ls estrems de la vila,

II. D'où put sortir cette grande détresse, — qui tant de gens a dépourvus? — Autre plus dure jamais ne fut ouïe. — Je ne sais personne qui pût réparer — en cent ans, sa grande rigueur — par grand pouvoir, ni sût pourvoir — au cruel dommage qui, en deux jours, fut commis.

III. A tous il donna alors mauvaise soirée, — le méchant feu, et très cruel désastre : — des vents discourtois le portaient par l'air; — clochers, maisons, ni les grands murs épais — ne l'ont empêché de faire partout passage : — ni eau, ni vin, ni engin, ni même tranchée — n'y aida en chose qui valût.

IV. Vous pouvez penser le très grand vacarme — qui était, alors, dans tous les coins de la ville, —

De plantz e critz, tocacens e d'esquila,
25 Femnas, enfans, cascus d'engoyssa ples.
Del [e]squandol e malvada tempesta
Le sol augir es causa desonesta
28 He d'espavent lo dapnatge que y es.

V El es tan gran qu'estimar no·s poyria;
Plus no foc vist estre foc tan salvatge,
Tant arapan, volan, fasen dapnatge;
32 Car, tot al cop, com fiers he descortes,
Tres cens ostals, enquara plus, ardia
Les albres vertz. Cascus a front perdia
35 De totz sos bes de las sinc partz las tres.

VI Les helemens, ho qualque malvat signe,
Apres lo foc han portat corruptio
A gens he frutz, qu'a durat tot l'estio
39 D'enfeciment, qu'es [e]stat fort [e]spes

---

de plaintes et de cris, de tocsins et de cloches, — de femmes, d'enfants, chacun d'angoisse plein. — De cet esclandre et mauvaise tempête — le seul ouïr est chose déshonnête — et chose épouvantable est (entendre raconter) le dommage qui s'y produit.

V. Il est si grand, qu'estimer il ne se pourrait; — jamais feu ne fut vu être si sauvage, — si tenace, volant, faisant dommage; — car, tout à la fois, comme cruel et discourtois, — trois cents maisons il brûlait, et de plus — les arbres verts. Chacun perdait, à sa vue, — de tous ses biens trois parts sur cinq.

VI. Les éléments, ou quelque mauvaise étoile, — après le feu ont porté la corruption — à gens et fruits, qui tout l'été a duré, — d'une infection, qui a été fort épaisse —

A totz endreytz, y a tropas gens maligne;
Dieus sio content he plus no s'en indigne,
42 Aga de nos per sa bontat merses.

VII Passat miech may, fec sa nobla venguda
Lo rey Loys, nostre senhor novel,
Volen veser l'accident mot crusel
46 D'aquel gran foc, vengut a sed del mes;
Guardan per tot, vic la ciutat perguda;
De las tres partz la trobec abatuda,
49 He qui es dedins a greu conoys hon s'es.

VIII Per so, le rey da, la vetz, he l'entima
Afranquiment a totz les habitans
De totz enpostz e talhas per cent ans,
53 He d'aquel an la talha los remes,
Continuan aquela dreyta sima,
Qu'es la data l'an de la millessima
56 E quatre cens, al tot, saysanta e tres.

---

en tous endroits, et à beaucoup de gens funeste; — que Dieu soit content et que plus il ne s'en indigne, — qu'il ait de nous, par sa bonté, merci.

VII. Passée la mi-mai, fit sa noble venue — le roi Louis, notre seigneur nouveau, — voulant voir l'accident très cruel — de ce grand feu, venu au sept du mois; — regardant partout, il vit la cité perdue; — des trois parties (sur quatre) (ou de trois côtés) il la trouva abattue, — et qui est dedans à peine reconnaît où il est.

VIII. Pour ce, le roi donne, alors, et intime — affranchissement à tous les habitants — de tous impôts et tailles pour cent ans, — et de cette année la taille leur remet, — continuant cette juste cime (point de départ), — qui est la date de l'an du millésime — et quatre cents, en tout, soixante et trois.

IX Sa gracia dec per que ·l poble bastissa
En la ciutat, qu'era pel foc deserta;
La consolan, d'aquo le fec ufferta
60 Per que dones de bastir bon endres.
Gran malvestat d'alcus enix l'afissa
A lor poder que·s rompes e perissa;
63 Mas ni per tant le rey no y cossent ges.

X Aga quascus de si reconoysensa,
Mire sos faytz he sos peccatz regarde,
Delayse mal, he far be no retarde,
67 Oste de si prestament aquel pes,
Si vol que Dieus reforme la sentensa
De sa furor, en pietat he clemensa,
70 Si com trobam que de Job [e]scriut es.

60 *est ajouté d'une autre main dans l'interligne.*

IX. Sa grâce il donna pour que le peuple bâtit — en la cité, qui était par le feu ravagée; — la consolant, de cela il lui fit offrande — pour qu'elle donnât de bâtir bon encouragement. — Grande méchanceté de quelques pervers le pousse — de tout son pouvoir de façon qu'elle se détruise et périsse, — mais néanmoins le roi n'y consent point.

X. Que chacun rentre en soi-même, — qu'il contemple ses actions et regarde ses péchés, — qu'il délaisse le mal et ne tarde pas à faire le bien, — qu'il ôte de lui prestement ce poids, — s'il veut que Dieu réforme (transforme) la sentence — de sa fureur, en pitié et clémence, — comme nous trouvons que de Job il est écrit.

TORNADA

XI [E]stela d'aur, trastotz vos fam merces,
Hez al pros rey que no vol la valensa
D'un sol denier, ans es nostra deffensa,
74 Que mals tirans no·ns tendran plus sosmes.

Au bas de la col. 1 : Gualhaco... compillavit.

TORNADE

XI. Etoile d'or, tous nous vous crions merci, — et au preu rai qui ne veut la valeur — d'un seul denier, mais qui est notre défense, — de sorte que mauvais tyrans ne nous tiendront plus subjugués.

XXXIX

Canso de plangh del gran foc de Tholosa[1].

I Am dolor, ses trobar pausa,
Vezen l'enguoys de Tholoza,
Velh cantar am votz ploroza
4 Del peryment de tans bes.
Ho las! qui guardar la guausa,
En greus sospirs se repausa,
7 Contemplan lo foc engres.

II Qui vic jamay tal destressa
Ni causa tant desquausida?
Jamay plus no foc ausida,
11 Qu'en senla[nt] fayso vengues.
No 's possible que·s reffessa,
De cent ans, la gran rudessa
14 Que·l foc en dos jorns comes.

III Aquela mala vesprada
Nos portec a totz desayre :
Le foc volava per ayre;
18 No y avia mur que tengues,
El fasia per tot passada :
Ayga, ni vi, ni trinquada
21 No y poc contrastar en res.

---

1. L'écriture de cette pièce est par endroits presque effacée. Comme elle n'est qu'une autre version, plus concise, de la précédente, je crois inutile d'en donner la traduction.

IV Pensar podetz la cridesta
Que·s menava per la vila
De toquacen e d'esquila;
Totz eran d'enguoysa ples.
De tal oribla tempesta
Mot es causa desonesta
Le gran dapnatge que y es.

V Estimar no ce poyria
Aquel mal, crusel dapnatge,
Car le foc d'engual pasatge,
Coma fier e descortes,
Quatre cens ostals ardia;
Cascus de sos [bes] perdia
De sinc partidas las tres.

VI Per maior tribulacio,
Requirens nostres pecatz,
Em [e]statz dapnificatz
De gran poble que mort es,
He de frutz la perdicio,
Qu'es venguda, sus l'estio,
Dun em a pauretat mes.

VII Mot foc bona la venguda
Del rey de Fransa novel,
Car vic l'acsident crusel
Per totas partz, si cum es.
De la sciutat abatuda
La vertat foc conoguda
Per lo rey e sos comes.

33 bes *manque.*

VIII

Per so le rey se declina
Donar grasia, per cent ans,
De talhas als abitans,
E totz autres carx remes,
Comensans he prenens sima
En l'an de la millezima
Quatre cens saysanta tres.

IX

Demostra nos la scriptura
Que per los crims detestables
Qu'eran al mon continuables,
Dieus n'ac a degus merces,
Ans peric tota natura :
Nohe, am sa noyritura,
Sol demorec que visques.

D. Gualhaco me composuit.

XL

Sirventes sobre aquels que no usan de caritat, per loqual foc jutgada l'englentina a Me Thomas Loys, bachelier en leys, l'an M.CCCC.LX sinc.

I Dels mals que vey en aquest mon comprendre
D'un sirventes bastir soy desirans,
E de bon cor volgra cascuns aymans
De Jhesu Crist hi volgues ben attendre,
Car es perils que la virtut divina,
En breu de temps, se venge d'alqus fort,
Quar il non an de luy alqun recort,
Mas en mal far troban tot jorn aysina.

II Am gran engenh, que de rodar no fina,
Le greus peccatz d'avareza cruzels

Sirventés sur ceux qui n'usent point de charité, pour lequel l'églantine fut adjugée à Maître Thomas Louis, bachelier en lois, l'an 1465.

I. Sur les maux que je vois s'étendre en ce monde — je suis désireux de bâtir un sirventés, — et de bon cœur je voudrais que chaque amant — de Jésus-Christ s'y voulût bien appliquer, — car il y a danger que la vertu divine, — en peu de temps, se venge fort d'aucuns, — car ils n'ont de lui aucun souvenir, — mais à mal faire ils trouvent toujours commodité.

II. Avec grand engin, qui ne cesse de manœuvrer, — le grief péché de cruelle avarice —

Regna tot jorñ am fort malvatz simbels,
En tropas gens, don lor voler s'enclina
En amassar d'aquest mon la riqueza,
E lor prepaus hy meton de bon cor,
No reguardan si caritatz se mor :
Dieu no vol pas que vers tal gen sia mesa.

III Caritat vey a servitut sosmeza
E morta chays, dont ly malvat avar,
La neyt e ·l jorn, no finan de somyar
En aur y argen, per lor gran avareza.
Mays vos promet que pas trop no s'avansa
Lor fals volers a bastir hospitals,
Gleyzas, convens, ny autres obratges tals :
D'umplir lo sac han sol lor [e]speransa.

11 jorns... malvat.

---

règne toujours, avec fort méchants appeaux, — en nombreuses gens dont le vouloir s'incline — à amasser de ce monde la richesse, — et leur application ils y mettent de bon cœur, — ne regardant pas si charité se meurt : — Dieu ne veut point qu'envers telle gent elle soit mise.

III. Je vois charité soumise à servitude — et presque morte, par quoi les méchants avares, — la nuit et le jour, ne cessent de rêver — à or et (à) argent, par leur grande avarice. — Mais je vous assure que pas trop ne s'avance (ne songe) — leur faux vouloir à bâtir hôpitaux, — églises, couvents, ou autres ouvrages tels : — à emplir le sac ils mettent seulement leur espérance.

IV Si le rics homs es casutz de poyssansa,
Qu'es devengutz paubres en aquest mon
E vergonhans a demandar, co ffon,
Quar may ly play sostenir gran oltransa,
Ez en aquels el fay humilz demanda
Per sostenir son cors ben passient,
Lo fals malvat respon cubertament
Qu'en autras partz el ha coyta mot granda.

V Donc be son fol qui so que Dieu comanda
Volen passar e perdre paradis,
E caritat meten bas en abis,
Tant le digz crims en lur testa s'abranda,
Quar l'oms perfieytz pot guazanhar victoria
Contra·l Sathan, quant los sieus bes partis
Als paubres nutz; e Dieus aquels noyris
E los avars gittara de memoria.

36 sabrandra. — 39 noiritz.

IV. Si l'homme riche est tombé de puissance, — et devenu pauvre en ce monde — et honteux à mendier, comme font (certains), — car plus il lui plaît endurer grande détresse, — et qu'à ceux-ci il fasse humble demande — pour soutenir son corps bien souffrant, — le perfide méchant répond hypocritement — que d'autres parts il a presse très grande.

V. Donc, bien sont fous (ceux) qui ce que Dieu commande — veulent négliger et perdre paradis, — et charité mettent bas, dans l'abîme, — tant le dit crime en leur tête s'allume, — car l'homme parfait peut gagner victoire — contre le Satan, quand ses biens il partage — aux pauvres dépourvus ; et Dieu nourrit ceux-là — et il rejettera les avares de (sa) mémoire.

TORNADA

VI Palays d'onor, tostemps visca per gloria
Le noble rey, al present dit Loys,
Tant que de patz cresca la Flor de Lis,
Qu'a totz endreytz hom reconte l'istoria.

TORNADE

VI. Palais d'honneur, que toujours vive avec gloire — le noble roi, maintenant appelé Louis, — si bien qu'en paix croisse la Fleur de Lis, — qu'à tous endroits on (en) raconte l'histoire.

XLI

Vers figurat, per coblas [e]sparssas.

I D'obrias gran cop ay vist dins una vinha
Plantar molt gent et fotyar per emsems,
Ez en apres sieguen la dreyta linha,
Culhir los frutz, quant es vengut lo temps,
Trepir aquelz e trulhar per mesura.
Quatre senhor an mes en detz tonelz
Molt dolsamen la liquor tresque pura,
Y ab cura grant conservan los vayssels.

II Quatre mays son de tresque belas filhas
Que·l meten bas, en ung chay, per gardar;
Quatre companh, say et lay, per las vilas
N'an pres ung tros a vendr' e carregar;

Vers figuré, par couplets épars.

I. Beaucoup d'ouvriers j'ai vus dans une vigne — planter très gentiment et bêcher tous ensemble, — et ensuite, suivant la droite ligne, — cueillir les fruits, quand est venu le temps, — fouler ceux-ci et (les) presser par mesure. — Quatre seigneurs ont mis dans dix tonneaux — fort doucement la liqueur très pure, — et, avec grand soin, ils conservent les vaisseaux.

II. De plus, il y a quatre belles filles — qui la mettent bas, en un cellier, pour (la) conserver; — quatre compagnons, ça et là, par les villes — en ont pris une portion à vendre et charroyer; —

Lo demorant, per quatre personatges,
Distribuis le senhors del ostal
A trastot hom que·l vol far homenatges;
De voler franc se mostra liberal.

III La vinha, dic qu'es la Trinidat sancta,
Que·ns ha dat ley per que siam salvat,
E·ns don' al cors benedictio tanta,
Gaug, alegrier he tota sanitat;
El fotyador son li appostol mot noble,
Quyz an trebalhs visquen per sostenir
La nostra fe en conservan lo poble;
En tal prepaus volguen vieure e morir.

IV D'aqui salhic le nobles frutz de vida,
Dieus Jhesus Christ, lequal suffertec mort
E volc, per nos, ab dolor infinida,

14 le], *ms.* les.
22 an], *on pourrait aussi lire, comme avait fait Noulet,* als.

---

le demeurant, par quatre personnages, — le seigneur de l'hôtel le distribue — à tout homme qui lui veut faire hommage; — de franc vouloir il se montre libéral.

III. La vigne, je dis qu'elle est la Trinité sainte, — qui nous a donné loi pour que nous soyons sauvés, — et nous donne au corps bénédiction si grande, — joie, allégresse et toute santé; — les bêcheurs sont les apôtres très nobles, — qui dans la peine vécurent pour soutenir — notre foi en conservant le peuple; — en tel propos ils voulurent vivre et mourir.

IV. De là sortit le noble fruit de vie, — Dieu Jésus-Christ, lequel souffrit mort — et voulut, pour nous, avec douleur infinie, —

Esser trulhatz pelz Jusieus que·l fen tort;
Mays empero a purgar nostra fauta
El es contens aver tantz malz suffertz;
Per lo conselh de la voluntat nauta,
Lo paradis la vetz nos foc ubertz.

V Salhens del truelh las holas molt sagradas,
Ab affection, ly grand entendement
Dels santz d'onor an noblament pausadas
En belz vaysselhz, que son detz mandament,
Los declaran, de que la fe crestiana
Pren fondament y al jorn d'uey se maynte;
Per lor meya, en la natura humana,
Poble crestia dolsament se entrete.

VI Quatre virtut cardinal an l'offici
De ben rhayar dins lo cors, an plaser,

38 maynte] maynatghe.

être pressé par les Juifs qui lui firent tort; — mais cependant pour purger notre faute — il est content d'avoir souffert tant de maux; — par le conseil de la volonté haute, — le paradis alors nous fut ouvert.

V. Sortant (sorties) du pressoir, les ondes très sacrées, — avec respect, les grands entendements — des saints d'honneur les ont noblement placées — en de beaux vaisseaux, qui sont (les) dix commandements, — les expliquant, de quoi la foi chrétienne — prend fondement et jusqu'aujourd'hui se maintient; — par leur moyen, en la nature humaine, — peuple chrétien doucement s'entretient.

VI. Quatre vertus cardinales ont l'office — de bien jaillir dans le cœur, avec plaisir, —

Am so que sia sens peccat et sens vici.
L'oms que ·l pendra autrament n'a poder.
E be, sant Marcx et Johans l'evangelista,
Ab autres dos, c'om ditz Luc et Mathieu,
Y ant carreyat los faytz del grant artista
E n'estruren los santz autres de Dieu.

VII Per conclusir tota nostra sentencia,
Quatre son may : primier confessions,
Dolor de cor e perfieyta consencia
De creyre ferm et pueys satisfactions
Distribuen a la persona digna,
En aquest mon, l'angel molt dos e franc,
So 's Jhesus Christ, qui gloria nos assigna
Am lo sieus cors, ensemps lo noble sanc.

50 confessors; *c'est ce mot qui doit être corrigé, et non, comme le pense Noulet, le mot-rime du v.* 52, *où il propose* satisfactors. 54 aquestz.

---

pourvu qu'il soit sans péché et sans vice. — L'homme qui le prendra (commettra le péché) autrement n'a ce pouvoir. — Et de plus, saint Marc et Jean l'Evangéliste, — avec deux autres, qu'on dit Luc et Mathieu, — y ont charrié les faits du grand artisan — et en instruisirent les autres saints de Dieu.

VII. Pour conclure toute notre sentence, — quatre (choses) sont encore : d'abord confession, — douleur de cœur et parfaite résolution — de croire fermement et puis satisfaction, — qui distribuent à la personne digne, — en ce monde, l'ange très doux et franc, — à savoir Jésus-Christ, qui gloire nous assigne — avec son corps et son noble sang.

TORNADA

VIII Albres floritz et persona benigna,
Vos, me donats aquel vestiment blanc
De caritat, que la persona endigna
De l'enemic no·m do sus lo mieu flanc.

L'an M.CCCC.LXVI, *Mestre Bertrand Brossa, bachelier en leys, per aquest gasanhet la 'nglentina.*

TORNADE

VIII. Arbre fleuri et personne bénigne, — vous, donnez-moi ce blanc vêtement — de charité, afin que la personne indigne — de l'ennemi (du démon) ne me donne sur le flanc.

L'an 1466, Maître Bernard Brossa, bachelier en lois, par ce (vers) gagna l'églantine.

XLII

Sirventés.

I Car paubra gen n'a guaire que despendre,
A·ls destruir alcuna gen se funda;
Venden, prestan, en usùras abunda;
En erba cal los vis et totz frutz vendre,
Car autrament auran de sirvens guerra,
Les que n'an paour de l'infernal guezarma,
Qu'apres la mort les turmentara l'arma,
Pel fals gasanh qu'auran fait sus la terra.

II Eclesiastics totz volon benefici;
No son contens mens de tres ho de quatre,

2 *D'abord* destruir; *un correcteur a voulu corriger en* destrusir, *mais il a tracé l's sur l'*u, *ce qui donne* destrsir, *comme a lu Noulet.* — 6 les] *ms.* ces.

Sirventes.

I. Parce que la pauvre gent n'a guère de quoi dépenser, — à la ruiner certaine gent s'applique, — vendant, prêtant, en usures elle abonde; — il leur faut (aux pauvres gens) vendre en herbe vins et tous fruits, — car autrement ils auront des sergents persécution, — gens qui n'ont pas peur de l'infernale guisarme, — qui après la mort leur tourmentera l'âme, — pour l'inique gain qu'ils auront fait sur la terre.

II. Les ecclésiastiques veulent tous bénéfices; — ils ne sont contents à moins de trois ou quatre, —

Ho plus avant, si·n poden mays abatre,
Ses grant voler de far a Dieu servici.
Per gran esfors procuran de corrumpre
Trops playdegans, tant que sera possible,
La gen de cort, an presen no visible,
Que bon prepaus fay al just soven rompre.

III Malvatz tostemps a'n tropas de personas,
Quar pel regart resemblan estre bonas,
Mas d'equitat non an pas una rasa,
Per gran ardor que le cor lurs abrasa.
Contra vertat regna tala malicia,
En tal faysso que l'a quasi vencuda,
E fara tan, pueys que arma no li ajuda,
Que·m dopte fort s'en perda la policia.

17-20 *Ces quatre vers ne sont pas dans l'ordre requis par les rimes.* — 17 *Au lieu de* malvatz, *on attendrait un substantif abstrait.* — 19 *ms.* equitat.

---

ou plus encore s'ils en peuvent davantage abattre, — sans grand vouloir de faire à Dieu service. — Par grands efforts, ils tâchent de corrompre, — les nombreux plaideurs, tant qu'il sera possible, — la gent de cour, avec présent non visible, — qui bonne intention fait au juste souvent rompre.

III. Malice se trouve toujours en de nombreuses personnes, — car à l'extérieur elles paraissent bonnes, — mais d'équité elles n'ont pas une rase, — par grande passion qui leur embrase le cœur. — Contre la vérité règne telle malice, — en telle façon qu'elle l'a quasi vaincue, — et elle (la malice) fera tant, puisque nul ne lui porte secours (à la vérité), — que je crains fort que notre police (ordre social) ne s'en perde.

IV Renegamens e pro gent hotratjosa
Creyssen tot jour, ples de tota malesa,
E grans estatz an petita riquesa,
Contrafasent la gen qu'es poderosa;
No trobaretz d'estamens differensa :
Arlotz, truans, portan l'estat del noble,
Qu'es gran defaut dels governans lo poble,
Car en apres venen a decasensa.

V Deffalh vertut a semblant tolleransa,
Don es perilhs que Dieu nos done pena,
Car vicis tals portan longa cadena.
Luxuria gran, ses nulla moderansa,
A totz endreytz se troba manifesta.
Le be public, an la cosciensa larga,

25 *Corr.* renegadors (?). — 29 *Ajouté en marge.*

IV. Blasphémateurs (?) et beaucoup de gens livrés aux excès — croissent toujours, pleins de toute malice, — et mènent grand train avec petite richesse, — contrefaisant la gent qui est puissante; — vous ne trouverez entre les conditions nulle différence : — ribauds, truands portent l'état de noble (vivent comme lui), — (ce) qui est grande faute de ceux qui gouvernent le peuple, — car bientôt après ils viennent en décadence.

V. Vertu succombe à semblable tolérance, — d'où il y a danger que Dieu nous donne peine, — car de tels vices portent longue chaîne. — Luxure grande (luxe effréné), sans nulle modération, — à tous endroits se trouve manifeste. — Le bien public, avec la conscience large, —

Vezen cassar, et cascu se·n descarga,
Don suffertam soven cruzel tempesta.

TORNADA

VI Flors de las Flors, del mon la plus honesta,
Deffendetz nos de la dapnada marga
Del enemic, a causa de la carga
De nostres crims, que nos dan sus la testa.

L'an M.CCCC.LXVI, *Johan Gumbaut, marchant de Tholosa, gasanech l'englentina.*

De Gualhaco factor.

39 se·n] *ms.* sens.
43 de la napnada *écrit au-dessus de deux mots presque effacés.*

---

nous voyons abolir, et chacun s'en décharge, — d'où nous souffrons souvent cruelle tempête.

TORNADE

VI. Fleur des Fleurs, du monde la plus honnête, — défendez-nous de la damnée manche — de l'ennemi, à cause de la charge — de nos crimes, qui nous donnent sur la tête.

L'an 1466, Jean Gombaut, marchand de Toulouse, gagna l'églantine.

XLIII

Vers sobre Patz e Guerra.

I Entre la Patz e Guerra s'es moguda
Questio molt gran, davan l'auta Justecia,
Car entre lor es guerra conceubuda
E de la patz perduda la notecia.
Per so Patz ditz que d'aquel' injustecia
E greug'e mal ela s'es appelada
A Dieu del cel, loqual li a donada,
Per decidir, Justecia dreyturiera.

II Se complanhen, ditz Patz tota premiera
Qu'en aquel temps que Dieu formec Natura,
Avia del mon possessio vertadiera
Per governar l'umanal creatura;

7 laqual.

Vers sur la paix et la guerre.

I. Entre Paix et Guerre s'est agitée — question fort grande, devant la haute Justice, — car entre elles une guerre est conçue — et de la paix la connaissance perdue. — Pour cela Paix dit que de cette injustice, — de ce grief et tort elle en a appelé — au Dieu du ciel, lequel lui a donné, — pour décider, droite Justice.

II. Se complaignant, Paix dit la première — qu'en ce temps que Dieu forma Nature, — elle avait du monde la possession vraie — pour gouverner l'humaine créature; —

Petitz e grans eran dejos sa cura,
Am granda patz usavan totz lor vida,
En tal partit qu'era per tot complida,
Ez en oblitz estendart e may lansa.

III « En otra, ditz, cum avem remembransa,
Al temps antic tota la gen humana
Fec la gran tor, per molt bel' ordenansa,
E jasiaysso que fossan gen pagana;
Doncas, apar esser cauza certana
Que per la vetz avia la Patz victoria,
E sus lo mon regnava per tal gloria
Qu'en nulla part Guerra no fasia quista.

IV « E quant volguec Dieus la Natura, trista
Per lo pecat, resemer de destressa,
Era, de cert, la general Patz vista
Per tot lo mon sobirana mestressa,

14 *D'abord* usavam.

---

petits et grands étaient sous sa protection, — en grande paix ils passaient tous leur vie, — en telle sorte qu'elle était partout observée, — et en oubli (étaient) étendards et aussi lances.

III. « En outre, dit-elle, comme nous en avons le souvenir, — au temps antique toute la race humaine — fit la grande tour, par fort belle ordonnance, — et quoiqu'ils fussent gent païenne; — donc, il paraît être chose certaine — que pour lors la Paix avait la victoire, — et que sur le monde elle régnait par telle gloire — que, en nul lieu, la Guerre ne faisait quête.

IV. « Et quand Dieu voulut la Nature, triste — par suite du péché, racheter de détresse, — certainement la Paix générale était vue — par tout le monde souveraine maîtresse, —

Laqual a nos layssec coma princessa.
Doncas, apar que nul dreit ha la Guerra
De perseguir la Patz desus la terra. »
Per que requier tornar en sa saysina.

V Adonc respon a cela dissayzina
Guerra, disen que, per dreit rasonable,
Al cel prenguec de voluntat divina
De batalhar fondamen perdurable;
Quar Lucifer, a totz espaventable,
Am d'autres may, sanct Miquel fec descendre
Del cel en bas, a pena tot jorn pendre,
Per so qu'a Dieus, ab erguelh, fes otratge.

VI Ditz may qu'al mon ha pres gran avantatge
E comensec al premier nostre payre,
Quant per lo frut venc en est mon salvatge,
E perdre·ns fec lo durable repayre.

---

laquelle il nous laissa comme princesse. — Donc, il apparaît que nul droit n'a la Guerre — de poursuivre la Paix sur la terre. » — C'est pourquoi elle requiert qu'on la remette en possession (de ses biens).

V. Alors répond à cette (requête en) dépossession — Guerre, disant que, par droit raisonnable, — au ciel elle prit, de volonté divine, — fondement perdurable de batailler; — car Lucifer, à tous épouvantable, — avec d'autres encore, saint Michel le fit descendre — du ciel en bas, pour toujours souffrir peine, — parce qu'à Dieu, avec orgueil, il fit outrage.

VI. Elle dit encore qu'au monde elle a pris grand avantage — et qu'elle commença à notre premier père, — quand par le fruit elle vint en ce monde sauvage, — et nous fit perdre le durable séjour. —

David, le rey quez en patz n'estec gayre,
E Josue, que lonc temps fec conquesta,
Les Machabieus, gens en armar ben presta,
Mostran lo dreit ques ha Guerra sens falha.

VII En otra may, des Troyans la batalha,
Qu'Ector ha fait per sa vigor tres forta,
E dels Romas, quez al mon crusel talha
Feren lonc temps, don tanta gent es morta;
E, de novel, podem aver per sorta
Los faytz tres bels e dels Angles la plaga
Que·l rey des Francs ha fait ab mortal daga :
Donc Guerra ditz qu'al mon n'es pas estranha.

VIII La vetz, ditz Patz q'una sola castanha
No presa pas de Guerra la deffensa,
Quar en dreyt es : la cauza no gasanha

David, le roi qui en paix ne resta guère, — et Josué, qui longtemps fit conquête, — les Machabées, gent en armes bien experte, — montrent le droit qu'a Guerre sans faute.

VII. En outre plus, des Troyens la bataille, — qu'Hector a faite par sa vigueur très forte, — et (celle) des Romains, qui au monde cruelle taille — firent longtemps, d'où tant de gens sont morts ; — et, de nouveau, nous pouvons avoir par bonheur (?) — les actions très belles (du roi des Francs) et des Anglais la plaie, — qu'il leur a faite avec mortelle dague : — donc, Guerre dit qu'au monde elle n'est pas étrangère.

VIII. Alors, Paix dit qu'une seule châtaigne — elle ne prise point la défense de Guerre, — car en droit il est (dit) que celui-là ne gagne pas sa cause —

Qui bes d'alcu vol aver ab offensa;
Mal al prepaus, ab forsa de temensa
D'aver gran mal pres ha Guerra sa pauza
En aquest mon, quar resistir no li auza
Alcun de nos, per que res no li abasta.

IX Guerra, la vetz, ditz que Patz no li gasta
Lo sieu bon dreit, ny sa possessio granda
Que Dieus ly dec; donc, per puncta d'un' hasta
La deffendra, car pren de la sieu banda
Prescriptio gran, laqual ela demanda,
Cum possedit aja dels ans cinq mila,
Aysso pot dir, del mon cascuna vila,
Quant avia sus de guerra cop de massa.

X Justicia donc lor contraditz amassa,
E com ayssel que bos fayts gasardona,

63 resistir] *ms.* assistir.
70 aja] *d'abord* aia.

---

qui bien d'autrui veut avoir par violence; — mal à propos, par la crainte violente (que l'on éprouve) — d'avoir grand mal, la Guerre a élu domicile — en ce monde, car résister ne lui ose — aucun de nous, parce que rien ne lui suffit.

IX. Guerre, alors, dit que Paix ne lui gâte — son bon droit, ni sa possession grande — que Dieu lui donna; donc, à la pointe d'une lance — elle la défendra, car elle prend de son côté — prescription grande, laquelle elle demande, — (disant) qu'elle a possédé cinq mille ans, — elle peut le dire, chaque ville du monde, — qui avait (souffrait) de guerre un énorme fardeau.

X. Justice donc rassemble leurs débats, — et comme celui qui beaux faits rémunère, —

Va cogitar cum Guerra lo mon cassa,
He lo gran mal que, lonc temps ha, nos dona;
Donc, lor volen donar sentencia bona,
Fec comparer la Patz a la part destra,
E Guerra venc devers la part senestra,
Y adonc baylec diffinitieu sentencia,

XI Dizen aytal : « Jeu ay en ma presencia
Auzit lo playt de la Patz doloyrosa
E so que ditz Guerra per molt gran sencia,
Tant quez ieu tenc esta causa doptosa;
Mas be vos dic que plus es graciosa
Patz envers Dieus, y a tot lo mon plasenta;
Perque deffen a Guerra son ententa,
E quez al mon jamays plus no y habite.

75 cuz.
85 *En marge de ce vers :* sentencia.

---

réfléchit comment Guerre brise le monde, — et le grand mal que depuis longtemps elle nous donne; — donc, leur voulant donner bonne sentence, — elle fit comparaître la Paix au côté droit, — et Guerre vint devers le côté gauche, — et alors elle donna définitive sentence,

XI. Disant ainsi : « Moi j'ai, en ma présence, — ouï le plaid de la Paix douloureuse (affligée) — et ce que dit Guerre, par très grande science, — si bien que je tiens cette cause pour douteuse; — mais je vous dis que plus est gracieuse — Paix envers Dieu, et à tout le monde agréable; — c'est pourquoi j'interdis à Guerre son dessein, — et qu'au monde jamais plus elle n'habite.

TORNADA

XII Resplandens lums, el cel tant gloriosa,
Datz nos la Patz, coma vertut plus genta,
Quar es a nos a vieure condescenta,
E que jamays Guerra plus nos vesite.

L'an mil quatre cens LXVIII, *Mestre Peyre de Ruppe, bachelier en leys, gasanhet l'englantina, am lo sobredit dictat.*

TORNADE

XII. Resplendissante lumière, au Ciel tant glorieuse, — donnez-nous la Paix, comme la plus gente des vertus, — car elle est condescendante à vivre avec nous, — et que jamais plus Guerre ne nous visite.

L'an 1468, Maître Pierre de la Roque, bachelier ès lois, gagna l'églantine avec la susdite composition.

XLIV

Sirventes per loqual Frances de Morlas, bachelier, gasanhet l'englantina, l'an M.CCCC.LXXI.

I De presen vech ques un voler me frappa
Lajus el cor, am gran desir arden;
Soptanamen, de cop en cop, m'arrapa,
Dont cascus homs y deu metre lo sen,
Que totz ensemps preguem lo Redemptor,
Am gran voler, aver tot jorn memoria,
Disen : « Helas! prec te, nostre Senhor,
Que·l rey des Francs aja sus totz victoria. »

6 aver tot jorn, *écrit sur grattage.*

Sirventés par lequel François de Morlas, bachelier, gagna l'églantine, l'an 1471.

I. Présentement je vois qu'un vouloir me frappe — en bas, au cœur, avec grand désir ardent; — soudainement, de coup en coup, il me saisit, — par quoi chaque homme doit appliquer son sens (à ceci), — que tous ensemble nous priions le Rédempteur, — avec grand vouloir (volonté), d'avoir toujours mémoire (de cela), — disant : « Hélas! je te prie, notre Seigneur, — que le roi des Francs ait sur tous victoire. »

Senhoria gran des dotze pars de Fransa,
Leva te sus, o nobleza real :
Reys, contes, ducx fasen un' aliansa,
Ubretz los uels trastotz per un engal;
Junhets las mas, rendetz a Dieu lauzor,
Lassus, els cels, envers l'eternal gloria,
Disen : « *Helas! prec te, nostre Senhor,*
Que·l rey des Francs aja sus totz victoria ».

III Helas! ont yes, de Roma, tu, sanct Payre?
Dona te gauch dins lo coratge tieu,
Cum sia un bras de sancta gleysa mayre,
Lo noble rey, per lo voler de Dieu;
Contempla donc, pregan lo Creator
Que·ns a formatz sus tota bel'ystoria,
Disen : « *Helas! prec te, nostre Senhor,*
Que·l rey des Francs aja sus totz victoria. »

19 sia] *ms.* sias.

II. Puissance grande des douze pairs de France, — lève-toi sus, (et toi aussi) ô noblesse royale : — rois, comtes, ducs faisant une alliance, — ouvrez les yeux tous pareillement; — joignez les mains, rendez à Dieu louange, — là-haut, au Ciel, vers l'éternelle gloire, — disant : « Hélas! je te prie, notre Seigneur, — que le roi des Francs ait sur tous victoire. »

III. Hélas! où es-tu, de Rome, toi, saint Père? — Donne-toi joie dans ton cœur, — puisqu'il est un bras de la sainte Eglise (notre) mère, — le noble roi, par le vouloir de Dieu; — contemplé (?) donc, priant le Créateur — qui nous a formés supérieurs à toute la création (?), — (et) disant : « Hélas! je te prie, notre Seigneur, — que le roi des Francs ait sur tous victoire. »

IV Enapres vech, per tresgran excellensa,
Jhesus, lums clars, la nobla Flor del lir
E l'auriflan luy donec per deffensa
Envers totz homs, que l'ajan obesir
Per tostemps mays, portan luy gran honor,
Com se pertanh, ez es causa notoria,
Disen : « Helas! prec te, nostre Senhor,
Que·l rey des Francs aja sus totz victoria ».

V Gracias e laus de tot bes atribuida
Sus totz los reys de sancta Crestiandat,
E cascun jorn miracles en sa vida
Fa, mejansan de Dieu la voluntat;
Ez en apres es dit emperador
De totas gens per obra meritoria,
Disen : « Helas! prec te, nostre Senhor,
Que·l rey des Francs aja sus totz victoria. »

28 ajam.

IV. Après je vois, par très grande excellence, — que Jésus, lumière claire, la noble Fleur de lis — et l'oriflamme lui donna pour défense — contre tous hommes, afin qu'ils aient à lui obéir — à tout jamais, lui portant grand honneur, — comme il est juste, et c'est chose notoire, — disant : « Hélas! je te prie, notre Seigneur, — que le roi des Francs ait sur tous victoire. »

V. Que grâces et louange de tout bien (lui soient) attribuées — par dessus tous les rois de la sainte Chrétienté, — car chaque jour en sa vie miracles — il fait, moyennant la volonté de Dieu; — et ensuite il est dit empereur — de toute gent par œuvre méritoire, — disant : « Hélas! je te prie, notre Seigneur, — que le roi des Francs ait sur tous victoire. »

TORNADA

VI Odors de flors, plena de resplandor,
Acapta nos de paradis la gloria,
Disen : « Helas! prec te, nostre Senhor,
44 *Que·l rey des Francs aja sus totz victoria.* »

TORNADE

VI. Odeur de fleur, pleine de splendeur, — acquiers nous du paradis la gloire, — disant : « Hélas ! je te prie, notre Seigneur, — que le roi des Francs ait sur tous victoire. »

XLV

Sirventes fait en forma de vers mortal, per biocx he resfranh, am loqual Anthoni Racaud, marchant de Tholoza, l'an M.CCCC.LXXI, guasanhec l'englantina.

I Per consolar la gent qu'es tribulada
De paubretatz, que tot jorn la requelh,
Aysy, com par tot claramens a l'uelh,
Son esmogut de far esta veguada
Un sirventes,
Que trametes
Vers trop malenconix,
Car an [e]stat
Dins la cieutat
De Tholoza molt rix,
E son tornatz quaysh en greu malautia;
Quant lor sove que lor bes, per greu sort,
An quaysh perdutz, pieitz lor es que la mort.

Sirventés fait en forme de vers mortel (relatif à la mort), par vers brisés et refrain, avec lequel Antoine Racaud, marchand de Toulouse, gagna l'églantine, l'an 1471.

I. Pour consoler la gent qui est tourmentée — de pauvreté, qui toujours s'empare d'elle, — ici, comme il apparaît tout clairement à l'œil, — j'ai entrepris de faire cette fois — un sirventés, — que je transmisse — vers les (gens) fort tristes; — car ils ont été — dans la cité de Toulouse très riches, — et ils sont tombés quasi en grave maladie; — quand il leur souvient que leurs biens, par sort cruel, — ils ont quasi perdus, pis leur est que la mort.

II Mas no per tant cascus aia memoria
Ez en tal cas naut prengua son avis,
A totz los Sans que son dins paradis,
Que sus totz mals an aguda victoria.
Car, per argent,
A salvament
No crey puscham venir,
Mas per ben far
E non cessar
A Jhezu Crist servir,
Si com a[n] fait cels qu'an agut repayre
Al seu castel, on estan an deport,
Quant an suffert lo greu pas de la mort.

III Doptar deu hom grandament lo Salvayre,
Car fara dreyt al qu'y sera degut,
E lo benfait a tost reconegut,
Se demostran coma just emperayre;

18 *Ms.* par gent.
29 tost] *ms.* totz.

II. Mais néanmoins que chacun réfléchisse — et, en telle occurrence, prenne haut son avis, — auprès de tous les Saints qui sont dans le paradis, — qui sur tous les maux ont eu victoire. — Car, par argent, — au salut — je ne crois pas que nous puissions venir, — mais par bien faire — et ne cesser — de servir Jésus-Christ, — comme ont fait ceux qui ont eu asile — en son château, où ils sont en joie, — quand ils ont souffert le rude pas de la mort.

III. On doit redouter grandement le Sauveur, — car il fera droit à celui à qui il sera dû, — et il a vite reconnu les bonnes actions, — se démontrant comme juste empereur; —

E no luy play
Qu'am son vol cay,
Al loc ple de pudor,
34 Com es le potz
Que fay a totz
Sousfrir molt greu dolor
Qu'an recussat de gardar sa doctrina,
Com son aycels qui lunh temps n'an recort,
39 Que totz vendrem, sans falhir, a la mort.

IV Mesquis es doncx quy, dementre qu'ysina,
Met en oblit la salut eternal,
Per complazer al desir mundanal.
43 Mas aras vey que totz hom fort s'enclina
E met lo sen,
Velhan, dormen,
A las vanetatz grans,
47 Com si tot jorn
Vyur' en sojorn

---

et il ne lui plaît pas — qu'avec son vouloir il (celui qui a fait le bien) tombe — au lieu plein de puanteur, — comme est le puits — qui fait à tous — souffrir très rude douleur, — (à tous) ceux qui ont refusé de garder sa doctrine, — comme sont ceux qui jamais ne réfléchissent — que tous nous viendrons, sans manquer, à la mort.

IV. Misérable est donc celui qui, tandis qu'il (en) a la facilité, — met en oubli le salut éternel, — pour complaire au désir mondain. — Mais maintenant je vois que tout homme fortement s'incline — et met le sens, — veillant, dormant, — aux vanités grandes, — comme si toujours — vivre en délices —

Devya per los guasanhs;
Car, ont jra l'arma nengus albira,
Quant arribat sera lay, dins lo port,
Ont plus fugir no poyra de la mort.

V Joves ny vielhs al jorn d'uey no cossira
Que salhir cal una vetz d'aquest mon
Fals e cruzel, que sos aymans coffon,
Quar a far mals e baratz totz nos t[ira],
Dont ly suffren,
De say tormen
De la tot cert auran
Naut ung loc bel,
Dedins lo cel,
Ont per tostemps seran
Am cants ioyos, que no voldrian descendre
Per obtenir riqueza, ny may sort;
Ny lor er greu aver sufferta mort.

49 per los *ajouté dans l'interligne.*
56 tira] *les dernières lettres sont engagées dans la reliure.* — 65 er] *ms.* es.

---

il devait par les gains; — car, où ira l'âme, nul ne peut le savoir, — quand il sera arrivé là, dans le port, — où il ne pourra plus échapper à la mort.

V. Ni jeune ni vieux aujourd'hui ne pense — qu'il faut sortir une fois de ce monde — trompeur et cruel, qui ruine ses amis, — car à faire mal et tromperie il nous attire tous; — c'est pourquoi ceux qui souffrent — et sont tourmentés ici-bas — certainement auront — là-haut un lieu beau, — dans le ciel, — où pour toujours ils seront — avec chants joyeux, si bien qu'ils ne voudraient plus en descendre — pour obtenir richesse, ni même fortune; — ni ils ne regretteront d'avoir souffert la mort.

VI Perilh es gran que totz no puescan rendre
Compte lyal de tot so qu'auran fayt
En aquest mon; car tant lor fay bon guayt
69 L'enemic fals que no·s sçabran rescondre
De nengun crim,
Ho gran ho prim,
Qu'adonc most[r]' en ubert
73 Et sera vist
Per Jhezu Crist
Tot peccat descubert;
Per so quascus vulh' aver sovenensa,
Quant ha salut, plazer et mays deport,
78 Que venir cal una vetz a la mort.

VII Don quy aver poc de sos mals paciensa,
Sera metutz, sens aver cop ny tustz,
Al loc de gaug, ont van trastotz les jutz
82 Penre dels bes, ont n'a grant influensa,

66 es] as.

VI. Il y a grand péril que tous ne puissent rendre — compte loyal de tout ce qu'ils auront fait — en ce monde; car si bien les guette — l'ennemi perfide qu'ils ne sauront se cacher — d'aucun crime, — ou grand ou menu, — qui alors se montrera clairement — et tout péché par Jésus-Christ — sera vu à découvert; — que chacun donc veuille avoir souvenance, — quand il a santé, plaisir et divertissements, — qu'il faut venir une fois à la mort.

VII. Donc l'homme qui a pu supporter ses maux — sera mis, sans avoir coups ni heurt, — au lieu de joie où tous les justes vont — jouir des biens, où il y en a grande affluence, —

Car greus dolors
Ac le Senhors
De l'exellent palays,
Quant el, d'amon,
Venc en est mon;
Que plus crusel jamays
Lunh hom no vic, car de son cors benigne
[E]scampet sanc per nos donar confort,
Nos deliuran de perdurabla mort.

TORNADA

VIII Les que de plors
He greus languors,
Nobla sens par, le fays
Molt dur coffon,
Prec que la don
Partis l'exellen rays

---

car grièves douleurs — eut le Seigneur — de l'excellent palais, — lorsque lui, d'en haut, — vint en ce monde; — vu que plus cruelle jamais — aucun homme n'en vit, puisque de son corps bénigne — il versa le sang pour nous donner réconfort, — nous délivrant de l'éternelle mort.

TORNADE

VIII. Ceux que de pleurs — et de fâcheuses langueurs, — Noble sans pareille, le faix — très dur confond, — je prie que là, d'où — partit l'excellent rayon, —

Puescam venir, e cascus estre digne,
De vos lauzar et servir d'un acort,
Quant d'aquest mon salhiran per la mort.

De Gualhaco me compilavit.

---

nous puissions venir, et que chacun soit digne — de vous louer et servir d'un accord, — quand de ce monde ils sortiront par la mort.

XLVI

Sirventes capcoat per loqual guasanhec l'englantina Johan Cathel, marchant de Tholosa, l'an M.CCCC.LXX.IIII.

I L'an quatre cens mil e setante quatre,
Le premier jorn del mes de may presen,
Per so que vey complanher mainta gen,
Un sirventes a far me vuelh esbatre,
En protestan que no pensi debatre
Contra·l voler alcunamen de Dieu,
Mays explicar un pauc lo devis mieu,
Per corregir dels que falhen la vida.

II L'un ditz de say e l'autre de la crida :
« Morem de cet e fam, sens que merce

Sirventés rimant par tête et queue, par lequel Jean Cathel, marchand de Toulouse, gagna l'églantine, l'an 1474.

I. L'an quatre cent mil et septante-quatre, — le premier jour du mois de mai présent, — parce que je vois se plaindre mainte gent, — je veux m'ébattre à faire un sirventés, — en protestant que je ne pense débattre — aucunement contre le vouloir de Dieu, — mais (je veux seulement) expliquer un peu mon discours, — pour corriger la vie (conduite) de ceux qui sont coupables.

II. L'un dit de çà et l'autre de là crie : — « Nous mourons de soif et (de) faim, sans que merci —

Ny caritat d'home que·ns fassa be
A greu trobam en denguna partida.
En los hostals la maynada languida
Avem, e nos, qu'em frevols e caytius;
Gran dolor es, car em plus mortz que vius :
Jamay no foc vista miseria tanta!

III El ha dels ans, crezi, tot dreit quaranta,
Que setz' escutz valia de blat quarto,
Tot empero era lo temps plus bo,
Quar pietat regnava, Dieu sap quanta!
Enoltra plus, la gent era poysanta,
D'aur e d'argent molt abastans e ricx :
Mais, al jorn d'uey em paubres e mendicx
E bon' amor sembla tota perduda.

12 trobam] *corr.* trobem.

---

ni charité d'homme qui nous fasse du bien, — avec peine, nous trouvions en aucun lieu. — Dans les maisons la famille alanguie — nous avons, et nous, qui sommes faibles et défaits; — c'est grande douleur, car nous sommes plus morts que vifs : — jamais ne fut vue misère si grande!

III. Il y a des années, je crois, tout droit quarante, — que le quarton de blé valait seize écus, — et cependant le temps était meilleur, — car la piété régnait, Dieu sait combien; — en outre, la gent était plus fortunée, — d'or et d'argent très approvisionnée et riche : — mais, aujourd'hui nous sommes pauvres et mendiants, — et bon amour semble entièrement perdu.

IV O Dieu del Cel! tramet nos bon 'aiuda :
Totz em dezertz, quar vesem, d'autra part,
La crusel mort que nos fier de son dart
D'autres greus carx : moneda qu'om remuda,
Guerra tot jorn que troba la gen nuda,
He totz le frutz an desja cays vendutz;
Les paubres son al jorn d'ey coffondutz :
A trops caldra portar sac e botelha.

V Per que, vos dic, auzida la querelha,
Que si la gen, coma lo temps passat,
Tengues sa fe, trobera pro de blat,
Buous e rosis, e l'arayre e la relha;

29 *Les trois premiers mots sont écrits sur grattage.*
36 *Le premier* e *manque.*

IV. O Dieu du Ciel! envoie-nous bonne aide : — totalement nous sommes anéantis, car nous voyons, d'autre part, — la cruelle mort qui nous frappe de son dard — (par) d'autres lourdes charges : monnaie que l'on altère, — la guerre toujours qui trouve la gent dépouillée, — et toute la récolte on a déjà presque vendue; — les pauvres sont aujourd'hui misérables : — à beaucoup il faudra porter sac et bouteille.

V. C'est pourquoi, je vous dis, ouïe la plainte, — que si les gens, comme au temps passé, — pratiquaient la loyauté, ils trouveraient assez de blé, — bœuf et chevaux, et l'araire et le soc; —

Mais, cum engratz, fan totz sorda l'aurelha;
Si lor prestatz, cum fals e deslyals,
Cessios de bes, respieytz e quinquinals;
Per vos pagar vos daran sus la cara.

VI Tenir autru es cauza fort amara!
Dieu los grans mals per los peccatz tramet :
Bossas mortals, pleurezis nos permet,
Sans que degun no·s corregis encara.
Per so, vos dic si cascus no repara
Sos greus defautz, [e]scandols trop cruzels
Les survendran; siam doncx bos e fizels
A Dieu sus tot, y aurem longa durada.

39 *Corr.* cessios faran (?).
41 *On peut lire aussi, comme a fait Noulet*, antiu. — 45 no] *d'abord* nos. — 47 *ms.* sian.

---

mais, comme ingrats, ils font tous la sourde oreille; — si vous leur prêtez, comme faux et déloyaux, — (ils font) cession de biens, répits et quinquennaux; — au lieu de vous payer, ils vous donneront sur le visage.

VI. Tenir d'autrui est chose fort amère! — Dieu envoie les grands maux pour les péchés : — tumeurs mortelles, pleurésies il permet que nous ayons, — sans qu'aucun se corrige encore. — Pour cela, je vous dis que si chacun ne répare — ses rudes torts, avanies fort cruelles — leur surviendront; soyons donc bons et fidèles – à Dieu par-dessus tout, et nous aurons longue durée.

TORNADA

VII Le mieu Coffort, los bos pagan la tara,
Tropas de vetz, per los auls enfizels,
E·l lop soven manja'ls paubres anelhs
52 Totz innocens de crim e de peccada.

50 los *ajouté au-dessus. — Le bas de ce feuillet est resté blanc.*

TORNADE

VII. Mon Réconfort, les bons payent la tare, — trop souvent, pour les méchants infidèles, — et le loup mange souvent les pauvres agneaux, — tous innocents de crime et de faute.

TROISIÈME PARTIE

SOBRE LO GAUG

XLVII

Dansa d'amors de Nostra Dona[1].

La neyt e·l jorn velh cantar,
Fazen dansa ben partida,
Bela, de vos, senes par,
Que per amors ay causida.

1 Jeu vech manyta domaysela
Say e lay, en tanta part,
Mas a mon grat no tant bela
Cum vos etz, ny am tal regart.

Danse d'amour de Notre-Dame.

La nuit et le jour je veux chanter, — faisant danse bien partie, — belle, de vous, sans pareille, — que par amour j'ai choisie.

I. Je vois mainte demoiselle — ça et là, en tant de lieux, — mais à mon gré non si belle — comme vous êtes, ni avec tel regard (?) —

---

1. A droite et à gauche des rubriques, une couronne ducale.

De vertutz, sens comparar,
Sus totas etz may fornida,
Que, sol del ymaginar,
La mieus pensa n'es raubida.

II Jeu vos ayme tant que mori;
Aymatz my doncx, si vos platz,
He languen tot jorn damori.
Vostre secors, vos, le·m datz,
No le·m vulhats denegar;
Ayatz ma request' auzida,
Mos precx vulgatz acceptar
En tot, pregui·us, ho'm partida.

III L'amor que vos ay portada
Mantendray sens deffalhir,
Car vos etz tant ben formada,
Qu'om del mon no y saubria dir,

19 mos] *ms.* mous.
23 etz *ajouté au-dessus.*

De vertus, sans comparer, — sur toutes vous êtes mieux fournie, — si bien que, seulement de l'imaginer, — ma pensée en est ravie.

II. Je vous aime tant que je meurs; — aimez-moi donc, s'il vous plaît, — et languissant toujours je demeure. — Votre secours, vous, donnez-le moi, — ne me le veuillez dénier; — entendez ma requête, — mes prières veuillez accepter — en tout, je vous prie, ou en partie.

III. L'amour que je vous ai porté — je maintiendrai sans défaillir, — car vous êtes si bien formée, — qu'homme du monde ne saurait y trouver à redire, —

E per so·us dezir d'aymar,
Cresatz, trastota ma vida,
Ny·us voli jamay layssar,
Entro del tot sia fenida.

TORNADA

IV Reconfortz, molt supplicar
Vuelh qu'en la vostra gandida
M'arma vulhatz recaptar,
Quant del cors sera salhida.

BONETI.

---

et pour cela je désire vous aimer, — croyez-le, toute ma vie, — ni ne veux jamais vous laisser, — jusqu'à ce que entièrement elle soit finie.

TORNADE

IV. Réconfort, ardemment supplier — je (vous) veux que sous votre protection — vous veuilliez recevoir mon âme, — quand du corps elle sera sortie. BONET.

XLVIII

Roza, sus tot valerosa[1],
Que non vic hom ha vos par
Autra, que fos vertuosa
Pe·l Filh de Diu albergar.

I Car vos etz Flors coronada
En l'altisme enperial,
Sus tot 'autra·us ha dotada,
En lo segle mondanal;
Car foretz tant poderosa
De Dieu servir ez amar
Dignament e gloriosa,
Qu'autra no s'en poch trobar,

Rose, qui vaut par dessus tout, — si bien qu'homme ne vit à vous pareille — autre, qui fût (assez) méritante — pour héberger le Fils de Dieu.

I. Parce que vous êtes Fleur couronnée — en le très haut empire, — sur toute autre il vous a dotée, — dans le siècle mondain; — car vous fûtes si puissante — à servir Dieu et à l'aimer — dignement et glorieusement, — qu'autre ne s'en put trouver,

---

1. Cette pièce est en face de la précédente; le titre, unique, semble devoir s'appliquer aux deux.

II Que dins son ventre portes
Filh he payre ...amens,
Ny que talment s'encarnes
Sens humanals tocamens,
Cum dins vos, fons habondoza,
Hon s'es volgutz encarnar
Santament, he gracioza,
Sens virginitat naffrar.

III Asinc, com fa la clartatz
Del solhelh per lo cristalh,
Dins vos intret Deytatz,
He'n salhic sens dar tribalh;
Per so, Verges precioza,
Vos, al jorn d'ey, velh lausar,
Car de la val tenebrosa
Vostre Filhs nos volc gitar.

14 *Une surcharge rend illisibles les trois premières lettres du dernier mot : peut-être* eyssamens; *Noulet lit* puramens.
23 *Ms.* intretz.

II. Qui dans son ventre portât — le fils et le père ....., — ni telle que de cette sorte il s'y incarnât — sans attouchement humain, — comme dans vous, fontaine abondante, — où il s'est voulu incarner — saintement et gracieusement, — sans blesser la virginité.

III. Ainsi, comme fait la clarté — du soleil à travers le cristal, — la Déité entra dans vous, — et en sortit sans (vous) causer de douleur; — pour cela, Vierge précieuse, — je veux aujourd'hui vous louer, — car de la vallée ténébreuse — votre Fils nous voulut tirer.

TORNADA

IV Solhelhs plazens, fructuosa,
Prec te velhas consolar
La paubra gent de Tholoza;
Qu'am gaug puesca demorar.

Mossen Guilhem de Galhac.

TORNADE

IV. Soleil plaisant, fructueuse, — je te prie de vouloir consoler — la pauvre gent de Toulouse; — de sorte qu'en joie elle puisse demeurer.

Messire Guillaume de Galhac.

XLIX

Flors humils, am confisansa
De vostra amor optenir,
Velh una Dansa bastir
De la vostra grant poysansa.

I Flors, vos etz sur tot nompnada,
La plus exellent del mon,
Sobre totas quez huey son
Dejos los cels mays presada;
Car vos etz Flors d'amistansa,
Humors pe·ls frutz adosir,
Dossors per far tost florir;
Y etz le gaugh de segurtansa.

5 tot] *d'abord* tots.

Fleur bienveillante, avec confiance — d'obtenir votre amour, — je veux composer une Danse — de votre grande puissance.

I. Fleur, vous êtes par dessus tout nommée, — la plus excellente du monde, — et au-dessus de toutes celles qui sont aujourd'hui — dessous les cieux la plus prisée; — car, vous êtes Fleur d'amitié, — rosée pour les fruits adoucir, — douceur pour faire tôt fleurir; — vous êtes la joie de la sûreté.

II Flors, vos etz una dotz viva,
He de vos un rayz dessen,
Plus clar trop que fin argen,
Que nueyt he jorn sus nos riva;
Per que, Verges d'esperansa,
Placi'a vos de nos hubrir
La porta, don, sens falhir,
Puesquam intrar sens doptansa.

III Flors plazens, mot amorosa,
Vostre Filh per nos preguatz,
Que·l placia trametre patz
A la ciutat de Tholosa,
Que·s met en vostr' anparanssa,
He·us vol de bon cor servir,
Per que·us velha sovenir
De lyeys he de ssa liansa.

19 sens] senes. — 20 sens] *ms.* he.
21 *Avant* mot, he *a été gratté.*

II. Fleur, vous êtes une source vive, — et de vous un rayon descend, — beaucoup plus clair que le pur argent, — qui nuit et jour sur nous coule; — c'est pourquoi, Vierge d'espérance, — il vous plaise de nous ouvrir — la porte, par où, sans faute, — nous puissions entrer sans crainte.

III. Fleur plaisante, très aimable, — votre Fils priez pour nous, — qu'il lui plaise envoyer la paix — à la cité de Toulouse, — qui se met en votre protection, — et veut vous servir de bon cœur, — afin qu'il vous veuille souvenir — d'elle et de son hommage lige.

TORNADA

IV Rosa d'amors, per fisansa
Qu'ieu hay de vos huey culhir,
Le cors me fatz engausir
He viure en grand' alegransa.

Me P. Malarderii.

TORNADE

IV. Rose d'amour, par la confiance — que j'ai de vous cueillir aujourd'hui, — vous me faites réjouir le cœur — et vivre en grande allégresse.

Maître P. Malarder.

L

Dansa de Nostra Dona fayta sobre la Conceptio.

Car etz sus totas ondrada,
Vostres laus, Verges Maria,
Velh contar esta vegada,
Dictan humielment he pia.

I Vos etz de tant grand mondeza
E plena d'umilitat,
Que Dieus, per sa gran nobleza,
Prenc de vos humanitat,
Laqual vos foc denunciada
Quant venc a vos, dreyta via,
L'Angel he·us hac saludada,
Hen dizen : *Ave Maria!*

Danse de Notre-Dame faite au sujet de la Conception.

Parce que vous êtes sur toutes honorée, — vos louanges, Vierge Marie, — je veux conter en cette occasion, — composant humblement et pieusement.

I. Vous êtes de si grande pureté — et pleine d'humilité, — que Dieu, par sa grande noblesse, — prit de vous humanité, — laquelle vous fut annoncée — quand vint à vous, par droit chemin, — l'Ange et vous eut saluée, — en vous disant : *Ave Maria!*

II Al cal, vos, com ben apreza,
Respondetz per gran bontat,
Que voliatz estre sosmeza
A la sancta Deytat,
Monstran vos apparelhada
A luy servir neyt et dia,
Quant discetz, test'enclinada :
« Com tu m'as dit, aytal sia! »

III E per so, vos es trameza,
Per la sancta Trinitat,
Gracia del Cel e savieza,
Am perfieyta puritat,
De laqual eratz dotada,
Quant prezec de vos paria;
He Verges per la vegada,
Foguetz y a la dareyria.

II. Auquel, vous, comme bien élevée, — répondîtes par grande bonté, — que vous vouliez être soumise — à la sainte Déité, — vous montrant prête — à la servir nuit et jour, — quand vous dites, tête inclinée : — « Comme tu m'as dit, ainsi soit-il! »

III. Et pour cela, vous est envoyée, — par la sainte Trinité, — grâce du Ciel et sagesse, — avec parfaite pureté, — de laquelle vous étiez dotée, — quand il s'unit à vous, — et Vierge par le présent, — vous (le) fûtes et en définitive.

TORNADA

IV Mos Francx Volers, avocada
Siatz a l'auta senyhoria
Per tal que nos sia donada
Dels salvatz la companyhia.

Dominus Antonius de Jaunaco, rector sancti Saturnini Tholose.

30 a l'auta] *d'abord* a la sancta. — 31 que nos] *d'abord* quens.

TORNADE

IV. Mon Franc Vouloir, avocate — soyez auprès de la haute seigneurie (puissance) — de sorte que nous soit donnée — la compagnie des sauvés.

Messire Antoine de Jaunac, recteur de Saint-Saturnin de Toulouse.

LI

Dansa de Nostra Dona.

Yeu·z vuelh tostemps mayz servir,
Dompna de vertutz garnida,
Sens jamays de vos partir;
Ans vos prenc d'amors per guida.

I Dreytz pes etz vos e balansa,
Sens jamays desvariar,
E de totz bes abondansa
Als qui penssan en be far;
Per que re plus no dezir,
Mas, totz los jorns de ma vyda,
Com yeu puesqua far e dir
Cauza que·m sya ben grasyda.

Danse de Notre-Dame.

Je veux toujours vous servir, — Dame de vertu fournie, — sans jamais de vous me séparer; — au contraire je vous prends pour guide d'amour.

I. Vous êtes droit poids et balance, — sans jamais varier, — et de tous biens abondance — à ceux qui pensent à bien agir; — c'est pourquoi rien de plus je ne désire, — sinon, tous les jours de ma vie, — de m'efforcer à faire et dire — chose qui me soit bien tenue en gré.

II Vos etz la plus mervilhoza
Dona que jamayz nasques,
E dels errans pietadoza,
Per la bontat qu'en vos es,
Que lunh non layshatz falhir
Qui te ferm vostra partida;
Ez aquela mantenir,
Ly fatz dar joy' enfenida.

III Prec vos donc, per cortezia,
Qu'en vulhatz auzir mos prex
E que dels elegitz sya,
Per intrar dins los francx dex
Del gaug que no pot fenir,
Ans y a gran joya complida,
Hon puesca tostemps grazir
Vos, Dona, de bes fornida.

19 *Corr.* e s'aquela vol t. (?).

II. Vous êtes la plus merveilleuse — Dame, qui jamais naquît, — et de ceux qui errent compatissante, — par la bonté qui est en vous, — car aucun vous ne laissez faillir — qui s'attache fermement à votre parti ; — et s'il veut s'y tenir, vous lui donnez joie infinie.

III. Je vous prie donc, par courtoisie, — que vous veuilliez ouïr mes prières — et que je sois des élus, — pour entrer dans les nobles bornes — de la joie qui ne peut finir, — mais où il y a grande joie complète, — où je puisse toujours honorer — vous, Dame, de biens fournie.

TORNADA

IV Fons, yeus prec, vulhatz auzir
Ma votz, que tostemps vos crida
Que·m fassatz al port venir,
Hon vos etz palma florida.

Johan de Calmo, filh de Me Peyre de Calmo, jutge de crims, gazanhec per la precedent dansa lo gaugz l'an M.CCCC.LI.

TORNADE

IV. Fontaine, je vous prie, veuillez ouïr — ma voix, qui toujours vous crie — que vous me fassiez venir au port, — où vous êtes palmier fleuri.

Jean de Calmo, fils de Maître Pierre de Calmo, juge criminel, gagna par la précédente danse le souci, l'an 1451.

LII

Dansa de Nostra Dona.

Verges, vos quez etz complida
Entieyrament de totz bes,
Vueilh, yeu, com vostre sosmes,
Obezir tota ma vida.

I Vos etz de valor mot fina
E de pretz tant exellent,
Que fetz de nos uniment
Am la maiestat divina,
Per quez a vos elegida
Us Dieulx en personas tres,
Per que, Dona, vos plagues
Estre de nostra partida.

Danse de Notre-Dame.

Vierge, vous qui êtes accomplie — entièrement de tous biens, — je veux, moi, comme votre sujet, — vous obéir toute ma vie.

I. Vous êtes de valeur très pure — et de prix tant excellent, — que vous fîtes de nous l'union — avec la majesté divine; — c'est pourquoi vous a choisie — un Dieu en trois personnes, — pour que, Dame, il vous plût — être de notre parti.

II Verges humils e benigna,
Vulhatz estre souvenens
Que per nostres falhimens
Foretz de tant de be digna.
Vos etz nostra fizels guida,
En totz plasers escompres,
Tant, Dona, que de vos es
Nostra 'speransa garnida.

III Vos, genta flor de nobleza,
Mayres e filha sens par,
Vulhatz tout jorn excusar
Nostr'umanal frevoleza,
Et denhetz, Verges grazida,
Pregar voustre Filh cortes
Qu'al jorn darrier siam tug mes
Sus al sel en establida.

18 *Sens peu satisfaisant; corr.* on t. p. es c. (?).

II. Vierge humble et bénigne, — veuillez vous souvenir — que pour nos fautes — vous fûtes de tant de biens digne. — Vous êtes notre fidèle guide, — en toutes joies embrasées (?) — tant, Dame, que de vous est — notre espérance remplie.

III. Vous, gente fleur de noblesse, — mère et fille sans pareille, — veuillez toujours excuser — notre humaine faiblesse, — et daignez, Vierge agréable, — prier votre Fils courtois — qu'au jour dernier nous soyons tous mis — là-haut, au Ciel, en demeure.

TORNADA

IV Dezirs, pus qu'avetz auzida
La Dansa que·us ay promes,
En abriel, lo jolieu mes,
No·m sia la Flors escondida.

De Brolio.

TORNADE

IV. Désir, puisque vous avez entendu — la Danse que je vous ai promise, — en avril, le joli mois, — ne me soit la fleur cachée.

Du Bruelh.

LIII

Dansa de Nostra Dona.

De vos servir e lauzar
Mos bos dezirs tot jorn crida,
Humiel Vergis, qu'etz sens par :
Ave, de totz bes complida.

I Vos etz la plus excellenta
Vergis, qu'om no poyra dir,
Quar la Verginals emprempta
Mays en vos no poc falhir;
Ans, quant Dieus volc s'encarnar
En vos, e·us ac elegida,
Vergis, l'anetz enfantar,
Ez en res no fotz lèzida.

Danse de Notre-Dame.

De vous servir et louer — mon bon désir toujours crie, — bienveillante Vierge, qui êtes sans pareille : — je vous salue (vous) de tout bien accomplie.

I. Vous êtes la plus excellente — Vierge, qu'on puisse dire, — car la virginale empreinte — jamais en vous ne faillit; — mais, quand Dieu voulut s'incarner — en vous, et qu'il vous eut choisie, — Vierge, vous l'enfantâtes — et en rien vous ne fûtes lésée.

II De vos, com lo solelhs passa
Sens lezir pe·l veyrial,
Dieus, qui totz poders abrassa,
Salhic am cors humanal;
Loqual pueys volc expausar
A pendre mort descauzida,
Nos volen totz deliurar
De mort e tornar en vida.

III Donc, al monde, qual mestressa
Yeu podia trobar milhor?
Prec vos, de lassus princessa,
Tenetz me per servidor,
Com, si vos platz, podetz far,
Quar etz de vertutz fornida :
Mos prex dignetz [e]scotar
En tot, pregui·us o'n partida.

28 o'n] *ms.* en.

II. De vous, comme le soleil passe, — sans (le) léser, à travers le vitrail, — Dieu, qui tout pouvoir embrasse, — sortit avec corps humain; — lequel ensuite il voulut exposer — à prendre mort infamante, — nous voulant tous délivrer — de mort et remettre en vie.

III. Donc, au monde, quelle maîtresse — pouvais-je trouver meilleure? — Je vous prie, princesse de là-haut, — tenez-moi pour serviteur, — comme, si cela vous plaît, vous pouvez le faire, — car vous êtes de vertus fournie : — daignez écouter mes prières — en tout, je vous en prie, ou en partie.

TORNADA

IV Flors, quant se vendr'al jutjar
La Flor de Gaug expandida,
Yeu·s supplic, vulhatz la·m dar,
Si per dreyt yeu l'ay merida.

Johan Gombaut, marchant de Tholosa, per aquesta gazanhec lo gaugz, l'an M.CCCC.LVI.

TORNADE

IV. Fleur, quand on viendra au jugement, — la Fleur de Souci épanouie, — je vous supplie, veuillez me la donner, — si justement je l'ai méritée,

Jean Gombaut, marchand de Toulouse, par celle-ci (*danse*) *gagna le souci, l'an 1456.*

LIV

Dansa d'amos de Nostra Dona am laqual gassanyhec le gaug Peyre de Blays, studiant, l'an M.CCCC.LXII.

A la gentil Flor mot pura,
De fin prets, bela, sens par,
Hon tot laus creys e millura,
Vuel ieu servir hez ondrar.

1 Dona, le servidor vostre
Vullats, si·us platz, ysauzir,
Per tal qu'a tots homs se mostre;
No·l vulhatz doncas falhir,
Car a tota creatura,
Que·us vol gracia demandar,
Vostra bontatz l'asegura
De franquament perdonar.

3 millora.

Danse d'amour de Notre-Dame, avec laquelle gagna le souci Pierre de Blays, étudiant, l'an 1462.

A la gentille Fleur très pure, — de haut prix, belle, sans pareille, — en laquelle toute louange croît et s'améliore, — je veux être soumis et rendre hommage.

I. Dame, votre serviteur — veuillez, s'il vous plaît, exaucer, — de façon que la chose apparaisse à tous; — ne lui veuillez donc faire défaut, — car toute créature, — qui veut vous demander grâce — votre bonté l'assure — d'un libéral pardon.

II Si per mal dit hoz auleza,
Vos fu jamay desplasens,
Bastans es vostra nobleza
D'esmendar mos falhimens;
Car vostra exellens natura
Res plus no quier desirar,
Sol que l'aymans haga cura,
De bon cor, en vos pensar.

III Pus francx volers amonesta
Mi d'estre vostre sotmes,
Mantendray, en tota festa,
Qu'en vos tota valor es,
Hon totz aymans, per dreytura,
Deu, ses temor, [e]sperar
Salut e gaug sens mesura,
Qu'als vostres vo·us platz donar.

II. Si par mal dire ou par méchanceté, — je vous fus jamais déplaisant, — votre noblesse est suffisante — pour amender mes fautes; — car votre excellente nature — rien plus ne cherche et désire, — si ce n'est que l'amant ait souci, — de bon cœur, de penser à vous.

III. Puisque franc vouloir m'avertit — d'être votre serviteur, — je maintiendrai, dans toute fête, — qu'en vous est toute valeur, — en laquelle tout amant, par raison, — doit, sans crainte, espérer — salut et joie sans mesure, — qu'aux vôtres il vous plaît de donner.

TORNADA

IV Mos gays deport he figura
En laqual vulh contemplar,
Guidatz nos en la cla[u]sura,
32 Lassus, am vostre Fil car.

TORNADE

IV. Mon joyeux délassement et figure — que je veux contempler, — guidez-nous en l'enceinte, — là-haut, avec votre Fils cher.

LV

Sirventes am refranh.

I En l'an fenit, mial quatre cens seyxanta
He tres, al tot de que passec le jorns
A sept de may, fortuna dec greus torns
A mantas gens que, despey, an fayt planta
Del foc crusel que·ls a mes en destressa
De paubretat et de granda meror.
Mays, crey per cert, vista la grant dolor,
La Flor del lir les dara bon' endressa.

II Dic ho per tant car aspramen ferida
Tholosa vech, que no·s pot reverdir,
Car tant de mals l'a convengut suffrir
Quez al jorn d'ey par a tots destruzida.

Sirventés avec refrain.

I. En l'an passé mil quatre cent soixante — et trois, alors qu'arriva (?) le jour — du sept mai, la fortune donna mauvais tour — à maintes gens qui, depuis, ont fait plainte — du feu cruel qui les a mis en détresse — de pauvreté et de grande tristesse. — Mais, je crois pour certain (que), vue la grande douleur, — la Fleur de lis leur donnera bonne direction.

II. Je dis ceci parce que âprement frappée — je vois Toulouse, qui ne peut reverdir, — car tant de maux il lui a fallu endurer — qu'aujourd'hui elle paraît à tous détruite. —

A paubra gent an demostrat rudessa
Trops habitans, per lor granda rigor.
Mays, crey per cert, vista la grant dolor,
La Flor de[l] Lir les dara bon' endressa.

III Degus no sap estimar ne comprendre
Gleysas, convens he·l nombre dels hostals
Que son ardutz, ajudan us vens mals,
He dins tres jorns son retornatz en cendre.
N'es homs el mon qu'en si no s'en dolguessa,
He no l'en pres en son cor grant tristor.
May, crey per cert, vista la grant dolor,
La Flor del Lir les dara bon' endressa.

IV Peys qu'al trez aut princeps, le rey de Fransa,
Foc denunciat tal cas endevengut,

22 *Le mot* cor *est remplacé par une figure en forme de cœur.*

Aux pauvres gens ont témoigné rudesse — beaucoup d'habitants, par leur grande dureté. — Mais je crois pour certain (que), vue la grande douleur, — la Fleur de lis leur donnera bonne direction.

III. Personne ne sait estimer ni dénombrer — les églises, les couvents et le nombre des maisons — qui furent brûlés, un mauvais vent aidant, — et qui, en trois jours, furent réduits en cendres. — Il n'est homme au monde qui en soi ne s'en plaignît, — et ne lui prît en son cœur grande tristesse. — Mais je crois pour certain (que), vue la grande douleur, — la Fleur de lis leur donnera bonne direction.

IV. Après qu'au très haut prince, le roi de France, — fut dénoncé tel cas survenu, —

Venguec su·l loc per hy donar condut,
He plus d'un mes hy fec sa demoransa;
A totz costatz la perda vic espessa,
He d'aquel foc sa tres granda furor,
He per so, donc, *vista la gran dolor,*
La Flor de[l] Lir y donec bon' endressa.

V He comaugut d'un estinc de natura,
Consideran le gran destruzimen
De la cieutat, que ses deffalhimen
Ly a, per tostemps, obezit am dreytura,
Totz carcx, impostz, per tal que se refessa,
Les a abolits per cent ans, com senhor :
Donc, aras vey, *vista la gran dolor,*
La Flor de[l] Lir les a dat bon' endressa.

38 *Le mot* senhor *est engagé dans la reliure. — Le bas de la seconde colonne est resté blanc.*

---

il vint sur le lieu pour y mettre ordre, — et plus d'un mois il y fit sa résidence; — de toutes parts il vit la perte énorme, — et de ce feu la très grande fureur, — et pour cela, donc, vue la grande douleur, — la Fleur de lis y donna bonne direction.

V. Et ému d'un instinct de nature, — considérant la grande destruction — de la cité, qui, sans faute, — lui a, en tout temps, obéi avec droiture, — toutes charges, impositions, afin qu'elle se refasse, — il a abolies pour cent ans, comme seigneur : — donc, maintenant je vois (que), vue la grande douleur, — la Fleur de lis leur a donné bonne direction.

TORNADA

VI Resplandens lums, qu'etz de vertutz princessa,
Al rey dels Francx, qu'es lo tieu servidor,
Que·nz a'franquits, *vista la gran dolor,*
Prec te, si·t platz, *ly dones bon' endressa.*

Anno Domini millesimo quadringentesimo sexagesimo quarto, magister Petrus de Ruppe, civis Tholosanus, baccalarius in legibus lucratus fuit gaudium in consistorio Domus communis Tholose, cum precedenti dictamine.

TORNADE

VI. Resplandissante lumière, qui est de vertu princesse, — au roi des Francs, qui est ton serviteur, — qui nous a affranchis, vue la grande douleur, — je te prie, s'il te plaît, que tu lui donnes bonne direction.

L'an du Seigneur 1464, maître Pierre de la Roque, citoyen de Toulouse, bachelier en lois, gagna le souci, dans le consistoire de la Maison commune de Toulouse, avec la précédente composition.

LVI

Dansa d'amors am reffranh, per laqual foc jutgat lo gauch a Me Peyre de Vilamur, bachelier en leys, l'an M.CCCC.LXV.

Neyt et jorn, dins en la pessa
No·m puesc tenir d'alegrar,
Quant my sove la noblessa
De la Flor que·m fay pensar.

I En mon joven me comensa
Amors de far mortalz jocs;
Tant m'art he 'mflama sos focs,
Que·n passi greu penedensa,
Dolor mortal et destressa,
E no puesc alz cossirar,
Sino que la gentilessa
De la Flor que·m fay pensar.

Danse d'amour avec refrain, pour laquelle le souci fut adjugé à maître Pierre de Villemur, bachelier en lois. l'an 1465.

Nuit et jour, dans le fond de la pensée — je ne me puis tenir de me réjouir, — quand je songe à la noblesse — de la Fleur qui me fait penser.

I. En ma jeunesse commence — Amour à me faire mortels jeux; — tant me brûle et m'enflamme son feu, — que j'en souffre grièvc pénitence, — douleur mortelle et détresse, — et je ne peux penser à autre chose, — sinon à la noblesse — de la Fleur qui me fait penser.

II He las! no·m puesc ben deffendre
Que no senta la dolor
Que passi per fin' amor,
Don cuda le mieu cor fendre,
Dolens et plens de tristessa,
Qui no cessa de plorar,
Per tal sos volers aguessa
De la Flor que·m fay pensar.

III Prec humilment, test' enclina,
Eysausisqua mon desir,
Car no y a plus medecina
Per me far tost engausir;
No's creatura que sabessa
Autra milhor cogitar,
Que surmontes la puressa
De la Flor que·m fay pensar.

27 *Le* p *initial étant surmonté (à tort) d'un signe abréviatif, Noulet a pu lire* princessa, *qui ne donne pas de sens.*

II. Hélas! je ne puis me bien défendre — que je ne sente la douleur — que j'endure par pur amour, — dont mon cœur est près de se fendre, — dolent et plein de tristesse, — qui ne ne cesse de pleurer, — afin qu'il obtienne ses volontés — de la Fleur qui me fait penser.

III. Je (la) prie humblement, tête inclinée, — qu'elle exauce mon désir, — car il n'y a pas d'autre remède — pour me faire tôt réjouir; — il n'est créature qui sût — autre meilleure s'imaginer, — qui surpassât la pureté — de la Fleur qui me fait penser.

TORNADA

IV Ma blancha Flors et mestressa,
Sus trastot quan es ses par,
Datz me·l secors e l'endressa
32 *De la Flors que·m fay pensar.*

Petrus de Vilamuro.

TORNADE

IV. Ma blanche Fleur et maîtresse, — sans pareille au-dessus de tout ce qui est, — donnez-moi le secours et la direction — de la Fleur qui me fait penser.

LVII

Danssa de Nostra Dona.

Palais de grant excellensa,
Benigna Flors, humilment
A tu deg far hobediensa,
A tant cum pueys de present.

I De tous bes fons habundosa,
Tas lauzors volria nomnar
Al jorn d'hui, Flor graciosa,
Mas que no y puesc abastar;
Empero dins en la pensa,
De tot mon entendement,
Hondrarey, an reverensa,
Ta persona resplanden.

3 deg] *d'abord* vuelh.

Danse de Notre-Dame.

Palais de grande excellence, — bénigne Fleur, humblement — à toi je dois rendre obéissance, — autant que je le puis en ce moment.

I. De tous biens fontaine abondante, — je voudrais tes louanges énumérer — aujourd'hui, Fleur gracieuse, — sinon que je ne puis y suffire; — néanmoins dans ma pensée, — de tout mon entendement, — j'honorerai, avec révérence, — ta personne resplandissante.

II O graciousa Verges pura,
Clar miralh de caritat,
Supplic te, metas en cura
D'umplir la mia voluntat,
D'una pura benvolensa,
Que de cor, benignament,
Aya tostems sovenensa
Del tieu filh, bel et plasen.

III Tu, qu·es mayor de noblesa,
Cristals en tota valor,
Vers tu lo mieu cors s'adressa,
Te pregan, per fin' amor,
En lo castel de plasensa,
On regnas tant noblament,
Pres del grant rey de clemensa,
Sia mon arma dignament.

23 *ms.* s'adreyssa.

II. O gracieuse Vierge pure, — clair miroir de charité, — je te supplie, aie en souci — d'accomplir ma volonté, — d'une pure bienveillance, — afin que de cœur, bénignement, — j'aie toujours souvenance, — de ton Fils, beau et plaisant.

III. Toi, qui es la plus grande en noblesse, — cristal avec toute valeur, — vers toi mon cœur s'adresse, — te priant (que), par pur amour, — en le château de plaisance — où tu règnes si noblement, — près du grand roi de clémence, — soit mon âme dignement.

TORNADA

IV Odors de Flors e deffensa,
Medecina mot valen,
Ayas nos gardat d'offensa,
En lo jorn del jutjament.

Cum premissa habuit gaudium Franciscus de Morlanis, anno Domini M.CCCC.LXVI.

TORNADE

IV. Odeur de Fleur et défense, — remède très-puissant, — garde-nous de dommage, — au jour du jugement.

Avec la précédente (danse), François de Morlas eut le souci, l'an du Seigneur 1466.

LVIII

Vers de lauzors de Tholosa per loqual forec jutgat lo gauch a Belenguié de l'Ospital, estudian, l'an M.CCCC.LXVII.

I Antic palays, *tu, cieutat de Tholosa,*
De Roma sor, cum se troba legen,
Temple pauzat en terra fructuosa,
On trastotz bes prenon lur nayssemen,
Secors e gauch de tota paubra gen,
Que los esclaus relevas de destressa,
E, los senhors qu'an ton governamen
Anoblisses per ta granda noblesa.

II Noblessa, donc, *tu, cieutat de Tholosa,*
En ton repaus ha lo sieu fundamen :
Dont sanct Loïs, de vida glorioza,
Lo bon princep, aman te caramen,

Vers à la louange de Toulouse, pour lequel le souci fut adjugé à Bérenger de l'Hôpital, étudiant, l'an 1467.

I. Antique palais, toi, cité de Toulouse, — sœur de Rome, comme on le trouve lisant, — temple posé en terre fructueuse, — où tous les biens prennent leur naissance, — secours et joie de toute pauvre gent, — qui relèves les esclaves de détresse, — et les seigneurs qui ont ton gouvernement — anoblis par ta grande noblesse.

II. Noblesse, donc, toi, cité de Toulouse, — en ton sein a son fondement : — voilà pourquoi saint Louis, de vie glorieuse, — le bon prince, qui t'aima chèrement, —

En tu fundec un noble Parlamen,
En loqual mes homes de gran sapiensa,
Quez a totz fan justecia lialmen,
Am conselh just, per molt gran excellensa.

III Excellens clercs, *tu, cieutat de Tholosa*,
As de totz ars, en ton estudi bel,
El qual floris de clercia la rosa,
En nos mostran la nostra ley fizel,
Canos e leys, qu'es notable joyel,
A totz estranhs ensenhan lur savieza;
Quar a cascun te vos mostrar humiel,
Vila plazen e tres bona franceza.

IV Franca, lial, *tu, cieutat de Tholosa*,
Yes a trastotz ez humanal molt fort,

24 e *est écrit sur un mot gratté.*

---

en toi fonda un noble Parlement, — en lequel il mit hommes de grande sagesse, — qui à tous font justice loyalement, — avec conseil juste, par très grande excellence.

III. D'excellents clercs, toi, cité de Toulouse, — tu as en tous arts, en ta belle Université, — en laquelle fleurit de clergie (savoir) la rose, — en nous montrant notre loi fidèle, — canons et lois, (ce) qui est notable joyau, — à tous étrangers enseignant leur sagesse; — car à chacun tu veux te montrer bienveillante, — ville agréable et très-bonne française.

IV. Franche, loyale, toi, cité de Toulouse, — tu es à tous et humaine très-fort, —

Dont le bon rey, de forsa vertuoza,
Karles Maynes, valen de gran recort,
Sept Apostols, qu'an soffrida la mort
Per Jhesu Crist, lo nostre bon salvayre,
En tu portec, quan ac mes en acort
La Crestiandat a servir Dieu lo Payre.

V Payr', Esprit, Filh, *tu, cieutat de Tholosa,*
Qu'es Trenitat, un solet Dieu veray
Denotas hey. . . . .
Donan tres flors, en aquest mes de may,
Als miels dictans, en ton bel parlar gay,
Graduan los en la sciensa gaujoza,
Laqual tostemps estudiar a me play,
Quar entrerump tristessa doloyroza.

35 en la sciensa gaujoza (*dernier hémistiche de 38*).

---

de quoi le bon roi, de force efficace, — Charlemagne, vaillant, de grande renommée — (les reliques de) sept Apôtres, qui ont souffert la mort — pour Jésus-Christ, notre bon Sauveur, — en toi porta, quand il eut déterminé — la Chrétienté à servir Dieu le Père.

V. Le Père, l'Esprit, le Fils, toi, cité de Toulouse, — qui est Trinité, un seul Dieu véritable — tu représentes aujourd'hui. . . . . . . — donnant trois fleurs, en ce mois de mai, — aux mieux composant, en ton beau parler gai, — les graduant en la science joyeuse, — laquelle toujours il me plaît d'étudier, — car elle interrompt tristesse douloureuse.

TORNADA

VI Tres dossa Flor, on mon coffort estay,
Tu, qu'es de Dieu cauzida per espoza,
Vulhas pregar que lo tieu Filh, tres gay,
Garde totjorn la cieutat de Tholosa.

ENDRESSA

VII Nobles senhors de l'Auditori Gay,
En lo cosselh on joya s'es noyrida,
Escuzaretz mos dictatz, se vos play,
Quar a tart es la persona complida.

BERENGUIER DEL HOSPITAL[1].

TORNADE

VI. Très-douce Fleur, où mon réconfort est placé, — toi, qui es choisie par Dieu pour épouse, — veuilles prier ton Fils, très gai, — qu'il garde toujours la cité de Toulouse.

ADRESSE

VII. Nobles seigneurs de l'Auditoire Gai, — en le conseil où joie s'est nourrie, — vous excuserez mes compositions, s'il vous plaît, — car difficilement l'on est accompli.

1. Ces mots sont écrits sur une banderole.

LIX

Dansa de Nostra Dona.

Al jorn d'uy, Flor verginal,
Sus en los tros collocada,
    Sanctifficada
    E coronada,
Cofortatz vostre vassal,
Quy·us a trops ans reclamada.

I Vos etz l'estela de mar,
Que los pecadors coforta;
Dieus se volc humiliar
En vos, per ubrir la porta
Qu'en paradis terrenal
Adam nos avia tancada,

6 reclada.

Danse de Notre-Dame.

Aujourd'hui, Fleur virginale, — placée là-haut aux cieux, — sanctifiée — et couronnée, — réconfortez votre vassal, — qui vous a de longues années implorée.

I. Vous êtes l'étoile de mer, — qui les pécheurs réconforte; — Dieu se voulut humilier — en vous, pour ouvrir la porte — qu'en le paradis terrestre — Adam nous avait fermée, —

Car, tranpassada
He mespresada
Avia la votz divinal,
Rumpen la regla donada.

II Mays la vostra humilitat,
Per la voluntat divina,
Quant Dieus pres humanitat,
Al greu mal det medecina
El pecat original
Abolic a la vegada,
Verges sagrada,
La mays ondrada
En lo Cel emperial,
Maire de Jhesus nonnada.

III Per aquel precieux frut
A natura necessari,
Avetz sola merescut
Esser de Dieus le sacrari,

25 cel], cre.

---

car trangressée — et méprisée — il avait la voix divine, — rompant la règle donnée.

II. Mais votre indulgence, — par la volonté divine, — quand Dieu prit humanité, — au rude mal donna remède — et le péché originel — abolit alors, — Vierge sacrée, — la plus honorée — dans le Ciel impérial, — nommée mère de Jésus.

III. Par ce précieux fruit — à Nature nécessaire, — vous avez seule mérité — (d') être de Dieu le sanctuaire, —

E, natur' angelical
A vos servir ordenada,
Humiliada
E subjugada,
Per voler celestial,
Dels peccadors advocada.

TORNADA

IV Fons, las! en aquesta val,
Ma persona desolada,
Am dol pausada
He captivada,
Fatz deslieurar de tot mal,
Suplic vos, testa enclinada.

Anno Domini M.CCCC.LXVIII, *magister Ramondus Stairem [in legibus baccallarius] habuit gaudium.*

41 tot] *d'abord* grans.

---

et la nature angélique — à vous servir (fut) ordonnée, — humiliée — et subjuguée, — par vouloir céleste, — ô des pécheurs avocate.

TORNADE

IV. Fontaine, las! en ce val, — ma personne désolée, — avec douleur placée — et captive, — délivrez (la) de tout mal, — je vous en supplie, tête inclinée.

L'an du Seigneur 1468, maître Raymond Estairem, bachelier en lois, eut le souci.

LX

Dansa de Nostra Dona per laquala magistro R. Benedicti, in legibus baccallario, adjudicatus est flos gaudii, anno M.CCCC.LXXI.

Verges, Flor d'aut' excellensa,
Aquest jorn premier de may,
Sens pauzar, no cessaray
Vos far tostemps reverensa.

I Vos etz de tanta noblesa
E de lauzor la plus digna,
Qu'enfenit gauch nos assigna,
Ont a de totz bes larguesa,
No se troba desffalhensa;
Pauzat, donc, mon voler ay
De no despartir jamay
De vostra magnificensa.

Danse de Notre-Dame, pour laquelle la fleur du souci fut adjugée à maître R. Benoît, bachelier en lois, l'an 1471.

Vierge, Fleur de haute excellence, — ce premier jour de mai, — sans tarder, je ne cesserai — de vous faire toujours révérence.

I. Vous êtes de si grande noblesse — et de louange la plus digne, — qui nous procure infini plaisir, — là où est abondance de tous biens — (et) ne s'en trouve manque; — j'ai donc placé mon vouloir — à ne me séparer jamais — de votre magnificence.

II Pregui vos, per cortesia,
Cum del mon la may certana,
On tot pretz floritz e grana,
Mostratz vostra senhoria
E menatz a penedensa
Malvada gen que decay
En divers locs, say e lay,
Paubra gen per lur offensa.

III Lo poble trist vos appela,
Per que siatz lor medecina,
Cum sobirana regina,
Aquesta saso novela,
Que siam fora de temensa,
Quar vos etz un liri gay,
Que·ns pot ostar, se luy play,
Tota mala pestilensa.

II. Je vous prie, par courtoisie, — comme du monde la plus secourable (?), — où tout prix fleurit et graine, — montrez votre puissance — et menez à pénitence — la méchante gent qui opprime — en divers lieux, çà et là, — (la) gent misérable par sa dureté.

III. Le peuple triste vous appelle, — pour que vous soyez son remède, — comme souveraine reine, — en cette saison nouvelle, — afin que nous soyons hors de crainte, — car vous êtes un lis gai, — qui peut nous ôter, s'il lui plaît, — toute mauvaise pestilence.

TORNADA

IV Confort del mon e clemensa,
Pregatz vostre Filh veray
Que·ns gart de l'infernal glay,
E sia de totz la deffensa.

TORNADE

IV. Réconfort du monde et clémence, — priez votre Fils vrai — qu'il nous garde de l'infernal tourment, — et qu'il soit de tous la défense.

LXI

Dansa per refranh.

Thesaur de grant exellensa
E solelh molt resplanden,
Datz me, si·us platz, audiensa
En aquest' hora presen.

I O font de tota doctrina,
En vos ay tot mon desir;
Le mieu paubre cor no fina
De vos cascun jorn servir;
Aiatz de me sovenensa,
Doncas, vos prec humielmen,
E faytz me d'aymar parvensa,
En aquest' hora presen.

Danse par refrain.

Trésor de grande excellence — et soleil très-resplandissant, — donnez-moi, s'il vous plaît, audience — en cette heure présente.

I. O fontaine de toute doctrine, — en vous j'ai tout mon désir; — mon pauvre cœur ne cesse — de vous servir chaque jour; — ayez de moi souvenance, — donc, je vous (en) prie humblement, — et faites mine de m'aimer, — en cette heure présente.

II Si com le cervi dezira
A trobar la clara fon,
Aytal mon cor se retira
Envers vos, coffort del mon,
E metre ma diligensa
De vos servir lialmen,
Portan vos gran reverensa,
En aquest' hora presen.

III O flor de bon' aventura,
Vulhatz me gazardonar;
Eysausissetz ma rancura,
No me layssetz enblaymar.
Set ans ha qu'en esta sciensa
Ay metut l'entendemen :
Vos etz tota ma plazensa
En aquest' hora presen.

II. Comme le cerf désire — trouver la claire fontaine, — ainsi mon cœur aspire — vers vous, consolation du monde, — et je mettrai ma diligence — à vous servir loyalement, — vous portant grand honneur, — en cette heure présente.

III. O fleur de bonne aventure, — veuillez me récompenser ; — exaucez ma plainte, — ne me laissez point défaillir. — Sept ans il y a qu'en cette science — j'ai mis l'entendement : — vous êtes tous mes délices — en cette heure présente.

TORNADA

IV Digna d'honor, ma defensa,
Sus totas may excellen,
A vos es tota ma pensa,
En aquest' hora presen.

L'an M.CCCC.LXXIIII *guasanhetz le gauch mestre Johan Bemonys, collegiatus sancti Ramundi, Tholose.*

TORNADE

IV. Digne d'honneur, ma défense, — sur toutes plus excellente, — à vous est toute ma pensée, — en cette heure présente.

L'an 1474, gagna le souci maître Jean Bemonys, collégial de saint Raymond de Toulouse.

APPENDICE

CITATIONS, PRIX EXTRAORDINAIRES, PIÈCES DIVERSES

LXII

Citatio donada per Me Matieu d'Artigualoba, elegit del avesquat de Pamias, als dictados, l'an M.CCCC.LXVIII, en ahost.

DE MANDAMENT DE MESSENHOS CHANCELIER HE MANTENIDOS.

I A totz [e]spertz en l'art de Rettorica
He vulguarment apelat Saber Guay,
Que's sol legir le prumier jorn de may
A la present sciutat, hon se pratica
Nobleza gran, donan tres belas Flos,
Nos, Chanselier he set Mantenidos,
Fam a saber que, dimenge que ve,
Volem donar, ansi cum s'aperte
8 Hun branc d'argent am la Pera d'enguoys.

Citation donnée par Messire Mathieu d'Artigueloube, élu de l'Evêché de Pamiers, aux compositeurs, l'an 1468, en août.

DE MANDEMENT DE MESSEIGNEURS LE CHANCELIER ET LES MAINTENEURS.

I. A tous experts en l'art de rhétorique — et vulgairement appelé Gai Savoir, — qui a coutume d'être lu le premier jour de mai, — en la présente cité, où se pratique — noblesse grande, donnant trois belles Fleurs, — nous, Chancelier et les sept Mainteneurs, — faisons savoir que, dimanche prochain, — nous voulons donner, comme il convient, — une branche d'argent avec la Poire d'angoisse.

II He per ansi, vulhat aver memoria
De far dictatz novels he ben partitz,
De tres coblas tant solament complitz,
Am nau bordos : que sia causa notoria
Vostre bon cen, entre los dictados,
Car per saber vendretz a grans honos;
He sobre tot no vos oblide pas
Que tal reffranh no defalha de bas :
Al cor me fier la Pera del enguoys.

II. Et par ainsi, veuillez avoir souci — de faire compositions nouvelles et bien divisées, — de trois couplets seulement formées, — avec neuf vers : que soit chose notoire — votre bon sens, parmi les compositeurs, — car par savoir vous viendrez à grand honneur; — et surtout n'oubliez pas — que tel refrain se trouve au bas : — *au cœur me frappe la Poire d'angoisse.*

LXIII

Justa la tenor de l'ajornamen, foc jutgada entre las autras, a la seguen cobla, que portec Frances de Morlas, la dita joya toquan.

I Plus que martir, jos los pes de tristessa
Son oppremut am dol abundamment;
Huelhs lermegans d'engoysa que me blessa,
Magre, caytiu, trop plus qu'autre dolent,
En planytz e plors [e]stant encessamment,
Fort esbayt, cum qui no si conoys,
Hen tal partit que tot lo cor me fent,
He que prest es de doblar mon turment,
Al cor me fier la Pera del enguoys.

II He si gran mal me ve d'una mestressa
A qui me son donat entierament,
Que no permet confort per sa rudessa

8 prest] pregh; *la correction est de Noulet.*

D'après la teneur de l'ajournement, (la Poire d'angoisse) fut adjugée, entre les autres, au suivant couplet, touchant la dite joie, que porta François de Morlas.

I. Plus que martyr, sous les pieds de tristesse — je suis opprimé avec deuil abondamment; — yeux larmoyans d'angoisse qui me blesse, — maigre, chétif, bien plus qu'autre dolent, — en plaintes et pleurs étant incessamment, — fort ébahi, comme qui est hors de lui, — en tel état que tout le cœur me fend, — et que mon tourment est près d'être doublé, — *au cœur me frappe la Poire d'angoisse.*

II. Et si grand mal me vient d'une maîtresse — à qui je me suis donné entièrement, — qui ne donne point confort, par sa rudesse, — à mon cœur, qui l'aime loyalement, —

Envers mon cor, que l'ama lialment,
Ans plus la prec, lors fa cum qui no'ntent,
Lo cap baysan, fingen que no·m conoys;
Or, jutgas donc, ieu vos prec humilment,
S'ieu falh en re quant dic en me planhent :
Al cor me fier la Pera del enguoys.

III He pueys hieu vegh hela ges no s'adressa
Per mitiguar mon mal alcunament,
Fugir tot loc hon se trobe liessa
Vuelh d'oravant, he m'en anar breument
En loc desert, foras de tota gent,
Tot sol dessus las monthanas de Foys,
Vestit de dol, e sus l'abilhament
Sera [e]scrit de fiel d'aur he d'argent :
Al cor me fier la Pera del enguoys.

---

mais plus je la prie, alors elle fait comme qui n'entend pas, — baissant la tête, feignant de ne pas me connaître; — or, jugez donc, je vous prie humblement, — si je pèche en rien quand je dis en me plaignant : — *au cœur me frappe la Poire d'angoisse.*

III. Et puis que je vois qu'elle ne prend pas le chemin — d'adoucir mon mal aucunement, — fuir tout lieu où se trouve liesse — je veux dorénavant, et m'en aller bientôt — en lieu désert, loin de toutes gens, — tout seul dessus les montagnes de Foix, — vêtu de deuil, et sur l'habillement — sera écrit de fil d'or et d'argent : — *au cœur me frappe la Poire d'angoisse.*

LXIV

Justa la forma de la citatio, l'an M.CCCC.LXXI e lo mars de Pantacosta, forec jutjada una dama d'argen a mestre P. de Janilhac, de Paris natieu, bachelier en decretz, estudian de Tholosa, n'ostan qu'el fos Frances, per so que dictec el lengatge de Tholosa.

LETRA D'AMORS

I Tres dossa Flor, cortes, plasen acuelh,
Nimpha plasen, del munde la plus bela,
Mantienh joyos, baselic frapan d'uelh,
Cors triumphan, ma dossa Domayzela,
Mon cor soffris dolor arden, crusela,
Per vostr' amor e languis neyt e jorn;
En loc que sia trobar no pot sojorn,
Tan fort vos tem e de bon' amor ama,
E se mante, plus que nul a son torn,
Humil, lial e secret a sa Dama.

D'après la forme de la citation, l'an 1471 et le mardi de la Pentecôte, une dame d'argent fut adjugée à maître P. de Janilhac, natif de Paris, bachelier en décrets, étudiant de Toulouse, parce qu'il dicta (composa) en langage de Toulouse, nonobstant qu'il fût Français.

LETTRE D'AMOUR.

I. Très douce Fleur, courtois, gracieux accueil, — nymphe charmante, du monde la plus belle, — maintien joyeux, basilic frappant de l'œil, — personne triomphante, ma douce Demoiselle, — mon cœur souffre douleur ardente, cruelle, — par votre amour et languit nuit et jour; — en quelque lieu qu'il soit il ne peut trouver repos — si fort il vous craint et de bon amour vous aime, — et se maintient, plus que nul autre autour de lui, — *honnête, loyal et discret envers sa Dame.*

---

1. En tête de cette rubrique : *Jhesus Maria.*

II Quant ieu regart vostras belas fayssos,
Lo gentil cors, vostra bona doctrina,
Lo bel parlar, lo regart amoros
E·l bon renom qu'en vos sus tot domina,
Adonc mon cor de vos amar no fina,
Ez en re plus trobar no pot repaus,
Tant es liat en vostr' amor e claus,
Don en totz locs, desir arden l'enflama,
E tot jorn es, ses mudar son prepaus,
Humil, lial e secret a sa Dama.

III Donc, rosier gay, suplic vos humilmen
Ajatz merce de ma jove simplessa;
No vulhatz pas mon dolen fenimen,
Res ieu no clam qu'amor e gentillessa :
Ieu vos crendray coma Dieu o Deessa,
En vos serven y aman de bon acort;
Vostre sera mon cors e vieu e mort,
Gardan per tot vostre bon nom e fama,
Retenetz lo, quar el es ferm e fort
Humil, lial e secret a sa Dama.

II. Quand je regarde vos belles manières, — le gracieux corps, votre bonne éducation, — le beau parler, le regard amoureux — et le bon renom qui surtout en vous domine, — alors, mon cœur ne cesse de vous aimer — et en rien d'autre ne peut trouver repos, — tant il est lié et enfermé en votre amour, — dont, en tout lieu, désir ardent l'enflamme, — et toujours il est, sans changer son propos, — *humble, loyal et discret envers sa Dame.*

III. Donc, rosier gai, je vous supplie humblement — ayez merci de ma jeune simplesse; — ne veuillez pas ma dolente fin, — rien je ne demande qu'amour et gentillesse : — je vous craindrai comme Dieu ou Déesse, — en vous servant et aimant de bon accord; — — vôtre sera ma personne, vivante et morte, — gardant partout votre bon renom et réputation, — retenez-la, car elle est ferme et forte, — *humble, loyale et discrète envers sa Dame.*

TORNADA

IV Prince tres haut, thesaur de tot deport,
Vuelhas donar a mon cor bon coffort,
En aleujan sa dolor e sa flama :
34 Son voler es d'esser entro la mort
Humil, lial e secret a sa Dama.

P. DE JANILHAC.

33 *On pourrait lire aussi* abreujan.

TORNADE

IV. Prince très haut, trésor de tout plaisir, — veuillez donner à mon cœur bon réconfort, — en allégeant sa douleur et sa flamme; — sa volonté est d'être jusqu'à la mort — *humble, loyal et discret envers sa Dame.*

LXV

Forma citationis de mandament de messenhors Cancellerier et Mantenedors.

I O dictatos, syatz novel, ho mestre
Del Gay Saber, per vos, le darrier dia
Del mes on qu'em, dedins la Rectoria
De Sant Serny, a totz vos plassia d'estre,
E que portetz dictatz am lor tornada,
Complets al mens de v coblas cascus,
Mas que vos prec que no·m laysses negus :
Per que vos am? Car etz tan delicada.

II Presuppausan que tuch sabes lo terme
De la questio d'aquelas tres donzelas,
Vulh que·m digatz la plus singular d'elas,
Am gran raso que vostre dich coferme,
Y al melz dictan que l'aura declarada,
Hun bel tescut garnit d'argen, d'aur may,
Ab que·l refranh hy meta, se ly play :
Per que vos am? Car etz tan delicada.

I. O poètes, que vous soyez novices, ou maîtres — du Gai Savoir, pour vous, le dernier jour — du mois où nous sommes, dans la Rectorie — de Saint-Sernin qu'il vous plaise à tous d'être, — et d'y apporter des compositions avec leur tornade, — formées au moins de cinq couplets chacune, — et je vous prie de ne pas oublier (de les terminer ainsi) : — *Pourquoi vous aimé-je? C'est parce que vous êtes si délicate.*

II. Présupposant que tous vous connaissez les termes — de la question de ces trois damoiselles, — je veux que vous me disiez quelle est d'elles la plus singulière, — avec fortes raisons, qui confirment votre composition, — et à celui qui, dans son ditié, aura le mieux exposé (le sujet) — (nous offrons) un beau tissu garni d'argent et aussi d'or, — à condition qu'il y mette, s'il lui plaît, le refrain : — *Pourquoi vous aimé-je? Parce que vous êtes si délicate.*

LXVI

Cobla am refranh declaratiu de la stela.

I Dins en la mar fazen peregrinage
Me son trobats e no sé'n quinha part;
Fortuna·m fay demorar ab regart
Dels enemicx, per peur d'aver dampnage;
La neyt me pren e perdi conoissensa,
Que, si no fos la stella clarejans,
Era perdutz o de gran influensa :
Vos etz endres al mon delz navegans.

II Pelegrinan, complen lo meu viage
Enta la mort que·m batra de son dart,
Soy en lo mon, on mays no se depart
L'enemicx [far] contra huma lynage
Trassios greus e contra Dieu offensa :
Adonc castus velh estre... lamans,
A la Verges dizen : « Flor d'exellensa,
Vos etz endres al mon delz navegans.

1 En *écrit au-dessus de la ligne.* — 3 *ms.* fortuna f.
12 far] *très peu lisible.* — 14 *ms.* edont; ... *trois lettres peu lisibles; peut-être* pros amans.

I. Sur la mer faisant pélerinage, — je me suis trouvé, et je ne sais en quelle région; — l'intempérie me fait demeurer en crainte — des ennemis, par peur d'avoir dommage; — la nuit me prend et je perds le sentiment, — et, sans l'étoile lumineuse, — j'étais perdu ou en grand péril : — *vous êtes, au monde, le guide des navigateurs.*

II. Faisant, en pélerin, mon voyage — vers la mort, qui me battra de son dard, — je suis dans le monde où jamais ne cesse — l'ennemi [de faire?] contre l'humaine lignée — trahisons rudes et contre Dieu offense; — donc je veux être chaste... — disant à la Vierge : « Fleur d'excellence » : — *vous êtes, au monde, le guide des navigateurs.*

LXVII

Aquesto canso fec Marti de Mons, marchant de Tholosa, per A B C l'an M.CCCC.XXX.III, que valia le carto del blat XVI [e]scutz d'aur.

A Am dolor, plen de tristessa,
Volh cantar per marimen,
Vezen la cruzel destressa
Que'l poble caytiu, dolen
Sufferta la neyt e dia,
Car no troban que manjar
Per la carestia que·ls lya,
Que totz les fa tremolar.

B Bech que mangan, cum salvatges,
Herbas d'amaras savors,
E cridan per los boscatges,
Com ples de totas dolors :
« Senher Dieu, misericordia !
Tramet nos breument l'estieu ;
Da ta patz e ta concordia
An aquest poble caytieu. »

Cette chanson par A B C fit Martin de Mons, marchand de Toulouse, l'an 1433, où le quarton de blé valait seize écus d'or.

A. Avec douleur, plein de tristesse, — je veux chanter par affliction, — voyant la cruelle détresse — que le peuple chétif, dolent, — endure la nuit et le jour, — car ils ne trouvent de quoi manger — par la disette qui les lie, — qui tous les fait trembler.

B. Je vois qu'ils mangent, comme des sauvages, — herbes d'amères saveurs, — et ils crient par les bocages, — comme pleins de toutes douleurs : — « Seigneur Dieu, miséricorde ! — Envoie-nous bientôt l'été ; — donne ta paix et ta concorde — à ce peuple chétif. »

C Cascu de bon cor deuria
Far almoyna volunties,
Si vol que redut le sia
Quant vendran sos jorns darriès.
Bonas gens, fatz lor almoyna,
E guasanhatz paradis;
Datz los pa o vi o broyna,
Que·s sostenguan los meschis.

D D'autres van, de porta en porta,
Las almoynas demandan,
Mas pauca gen les cofforta
Per la soffraita qu'es gran.
Mentre que n'avetz aysina,
Habundatz hi vostres bes;
Sostenetz la gent mesquina,
Que son cruzelmen sosmes.

E En aul temps, es meritoria
L'almoynna, quant hom la fa :
Qui de Dieu vol aver gloria,
Lavetz la pot conquista.

23 bona. — 24 meshis.
27 paucas gens.

C. Chacun de bon cœur devrait — faire l'aumône volontiers, — s'il veut que cela lui soit rendu, — quand viendront ses derniers jours. — Bonnes gens, faites-leur aumône — et gagnez le paradis; — donnez-leur pain ou vin ou broigne (vêtement), — afin que les malheureux se soutiennent.

D. D'autres vont, de porte en porte, — les aumônes demandant, — mais peu de gens les réconforte — à cause de la disette, qui est grande. — Tandis que vous en avez facilité, — abondez (consacrez) y vos biens; — soutenez les gens besogneux, — qui sont cruellement éprouvés.

E. En mauvais temps, est méritoire — l'aumône, quand on la fait : — qui veut de Dieu avoir la gloire, — alors il la peut conquérir. —

Senhors, prelatz d'estat noble,
Borges, merchans de valor,
Vulhatz sostenir lo poble
Que languis en greu dolor.

F Fam es cruzel, descausida,
E·n mena trops a la mort;
Senhors, tenetz los a vida
He vulhatz lor dar cofort;
Apres, trobaretz uberta
La porta del naut secret,
Si a la paubra gent deserta
Metetz vostre bon decret.

G Gens que vivetz de la brassa,
Pregas Dieu per los senhors,
Membre·us la gran fam que·ns lassa;
Ondratz les laboradors;
No parletz del mal lengatge
Qu'avetz usat lonc temps ha,
Quant per vostre gran otratge,
Cridavatz : sac sa, sac sa!

Seigneurs, prélats de noble condition, — bourgeois, marchands de valeur, — veuillez soutenir le peuple — qui languit en griève douleur.

F. La faim est cruelle, discourtoise, — et en conduit beaucoup à la mort; — Seigneurs, retenez-les à la vie — et veuillez leur donner confort; — après, vous trouverez ouverte — la porte du haut secret, — si à la pauvre gent dénuée — vous mettez votre bon dessein.

G. Gens qui vivez du travail des bras, — priez Dieu pour les seigneurs, — songez à la grande famine qui nous harasse; — honorez les laboureurs; — ne parlez plus le mauvais langage — dont vous avez usé il y a long-temps, — quand, dans vos grands excès, — vous criiez : *sac ça! sac ça!*

H Honguan, vech de tot deserta
Paubra gen, dont he gran dol,
Car els venden la cuberta,
La cossena e·l lensol;
Non an la quarta partida
De so que leyalmen val :
Quant la fam sera finida,
Redetz lor ho pe·l cabal.

Y Yeu no ssé lo mon cum visca,
Vesen la gran paubretat,
Senes que lo ric partisqua,
Ansi com Dieus ha mandat,
Am lo paubre, coma frayre :
Que·l tolgua la cruzel fam
Mandament tenc del Salvayre,
Quant crehet lo payre Adam.

K Caramen nos mostret via,
Dieus, lo payre omnipoten,
De far almoynnas tot dia,
E que partam frayralmen,

H. Cette année, je vois de tout dépourvue — la pauvre gent, de quoi j'ai grand deuil, — car ils vendent la couverture, — le lit de plume et le drap; — ils n'ont pas la quatrième partie — de ce que loyalement cela vaut : — quand la disette sera finie, — rendez-le leur pour leur argent.

Y. Je ne sais comment le monde peut vivre, — voyant la grande pauvreté, — à moins que le riche ne partage, — ainsi comme Dieu l'a commandé — avec le pauvre, comme frère : — qu'il lui enlève la cruelle faim — commandement il tient du Sauveur, — quand il créa le père Adam.

K. Chèrement nous montra la voie, — Dieu, le père Tout-Puissant, — de faire aumône chaque jour, — et que nous partagions fraternellement, —

Quant descendet del altisme,
S'encarnar per fina amor,
He nos traguech del abisme,
Prenent mort he desonor.

L La mort foc mot desonesta,
Mas a nos foc proffeyt gran;
Ajam donc l'almoyna presta
Per s'amor, en aquest an;
Ara 's almoyna florida,
Vezen lo temps molt crusel,
E sera nos reculhida
Pe·ls angiels, la sus el cel.

M Mantz ribautz s'arrigolavan,
Al temps qu'era bon mercat,
Que trebalhar non denhavan,
Ans mespresavan le blat;
No volian plegar l'esquina
Quant s'amassavan los bes :
Dieus les ne mostret doctrina,
L'an quatre cens trenta tres.

81' foc] fec.
96 *En renvoi, au bas de la colonne :* Quo anno valuit *in Tholosa* carto bladi XVI escuts.

---

quand il descendit du plus haut des cieux, — s'incarner par pur amour, — et qu'il nous retira de l'abîme, — prenant mort et déshonneur.

L. La mort fut fort déshonnête, — mais à nous ce fut grand profit; — ayons donc l'aumône prête — pour son amour, en cette année; — maintenant l'aumône est fleurie (sainte), — voyant le temps fort cruel, — et elle nous sera rendue — par les anges, là haut, au Ciel.

M. Maints ribauds faisaient bombance, — au temps où on avait bon marché, — si bien qu'ils ne daignaient travailler, — mais ils méprisaient le blé; — ils ne voulaient plier l'échine — quand s'amassaient les biens (les récoltes) : — Dieu leur en donna leçon — l'an (mil) quatre cent trente-trois.

N Nobles senhors, no·us sovenga
De lor granda malvestat;
Dieus perdonet de sa lengua
Sel que·l trauquet lo costat;
Si voletz gloria pleniera,
Ffatz lo mandament de Dieu,
Y assignara vos cadiera,
Quant vendretz al regne sieu.

O O las! qual dolor estranha
Lo pobre soffre languen!
Paradis aras gasanha,
Senhors, qui pietat ne pren;
D'autre gazanh no vos qualha,
Sino del celestial,
E venceretz la batalha
Contra·l peccat infernal.

P Paradis se tray a venda :
Dieus ne vol far bon mercat,
Trop compraretz nobla renda,
Senhos, fatz ho de bon grat;

115 trops.

N. Nobles seigneurs, qu'il ne vous souvienne — de leur grande méchanceté; — Dieu pardonna de sa langue — celui qui lui perça le côté; — si vous voulez gloire plénière, — faites le commandement de Dieu, — et il vous assignera un siège, — quand vous viendrez à son royaume.

O. Hélas! quelle douleur étrange — le pauvre souffre languissant! — Paradis maintenant gagne, — seigneurs, celui qui en prend pitié; — d'autre gain qu'il ne vous soucie — sinon du (gain) céleste, — et vous vaincrez la bataille — contre le péché infernal.

P. Paradis s'obtient à vente : — Dieu en veut faire bon marché, — vous achèterez très noble rente, — seigneurs, faites-le de bon gré; —

Per tostems sera durabla,
Si confortatz de bon cor
La paubra gen miserabla,
Que vezetz que de fam mor.

Q Qui vic james tal carestia!
Que no·s troba un denier
D'ostal, de camp, ni de bestia,
Ni saudada, ni loguier.
Dieus ha trames la sentensa,
Que vol esproar lo[s] ricx,
He per la desconoyssensa
Qu'an mostrada les mendicx.

R Razo es c'om reconogua
Dieus per Senhor dreyturier;
[E]stacatz em de la sogua
Del lyam de caytivier.
Preguem le, genols a terra,
Am les elhs al cel levatz,
Que d'aquesta mortal guerra
Nos velha dar bona patz.

118 bon] bron.
121 caristia.

---

pour tout temps elle sera durable, — si vous réconfortez de bon cœur — la pauvre gent misérable, — que vous voyez mourir de faim.

Q. Qui vit jamais telle disette! — vu qu'on ne trouve un denier — de maison, de champ, ni de bête, — ni gages, ni loyer. — Dieu a envoyé la sentence, — car il veut éprouver les riches, — et (il fait cela) à cause de la mauvaise conduite — qu'ont menée les mendiants.

R. Raison est qu'on reconnaisse — Dieu pour Seigneur droiturier; — nous sommes attachés par la corde — du lien de misère. — Prions-le, genoux à terre, — avec les yeux levés au ciel, — que de cette mortelle guerre — il nous veuille donner bonne paix.

S Senher Dieu, per ta noblesa,
Qu'en la crotz volgues morir,
[E]sten la tua gran franquesa,
No layses le mon perir,
Nonostan mesconoysensa
Qu'es en nos e gran pecat,
Per la tua granda clamensa,
Agas de nos pietat.

T Trops merchans son voluntaris
De prestar a paubra gen,
Mas que·ls agen reliquiaris
Ho autres guatges d'argen ;
En botan la merchandisa,
Per lo temps, otra razo,
Cascus ne fa a sa guisa,
Sens n'aver compassio.

U Humil Verges, coronada,
Maire de nostre Senhor,
Vos qu'etz tostemps avocada
Per lo poble peccador,

138 *Au lieu de* crotz, *un signe figurant une croix.*
147 *Ce vers est ajouté à la fin de la strophe ; sa place est marquée par un renvoi.*

S. Seigneur Dieu, par ta noblesse, — qui en la croix voulus mourir, — étends ta grande clémence, — ne laisse pas le monde périr, — nonobstant ingratitude — qui est en nous et grand péché, — par ta grande clémence, — aie de nous pitié.

T. Nombreux marchands sont disposés — à prêter à pauvre gent, — pourvu qu'ils aient reliquaires — ou autres gages d'argent ; — en mettant la marchandise, — par le temps (actuel), au-delà de la raison, — chacun en fait à sa guise, — sans en avoir compassion.

U. Humble Vierge, couronnée, — mère de notre Seigneur, — vous qui êtes toujours avocate — pour le peuple pécheur, —

Vulhatz tenir la procura
Davant lo vostre car Filh,
Qu'en aquesta gran fraitura
Gardatz siam de tot perilh.

X Xselen Verges Maria,
Rosa, sus totas las flos,
Fatz donar almoyna pia
Al pople fort doloyros;
Pergud'an tota la forssa,
No's poden plus sostenir,
Tant la crusel fam los forssa;
Vulhatz los far provesir.

Y Yvern, a gran malanansa,
A tot lo poble destrut,
Que no es en lor poyssansa
De cobrar nulla vertut;
Non sé com fassan las obras,
Tant son caytieus e languits :
Plassi' a vos, senhors e donas,
Que los paubres sian ausitz!

161 Pour *Exellen.*

---

veuillez tenir la procuration — devant votre cher fils, — qu'en cette grande disette, — nous soyons gardés de tout péril.

X. Excellente Vierge Marie (qui êtes), — rose sur toutes les fleurs, — faites donner aumône pie — au peuple plein de douleur; — ils ont perdu toute la force, — ils ne se peuvent plus soutenir, — tant la cruelle faim les force; — veuillez les faire approvisionner.

Y. L'hiver, avec grande détresse, — a tout le peuple détruit, — car il n'est en leur puissance — de recouvrer nulle vertu (force); — je ne sais comment ils peuvent ouvrer, — tant ils sont chétifs et languissants : — plaise à vous, seigneurs et dames, — que les pauvres soient entendus!

Z Za la Verges d'esperansa
Vuelh endresar mon dictat,
Que velha dar habondansa
Al poble fort tribolat;
Gran languimen los abrassa
Que non poden trebalhar,
Car semblan ferits de massa :
Gran dolor es de contar.

CON Contra sels que fan usura
Velh parlar am dezonor :
Dieus an gitat a non cura,
No fan re per la sua amor.
Preguem a Dieu que li plassia
D'amar lo poble marrit,
Que, meiansan la sua gracia
Ara 's l'A B C complit.

Z. A la Vierge d'espérance — je veux adresser ma composition, — qu'elle veuille donner abondance — au peuple fort malmené; — grande langueur les accable, — (si bien) qu'ils ne peuvent travailler, — car ils semblent frappés de massue : — grande douleur est de le conter.

CON. Contre ceux qui font usure — je veux parler avec déshonneur : — ils n'ont de Dieu nul souci, — ils ne font rien pour son amour. — Prions Dieu qu'il lui plaise — d'aimer le peuple marri, — car, moyennant sa grâce, — voici que l'A, B, C est terminé.

CHRONOGRAMMES

LXVIII

Si voles esser enformat
De l'an de la gran mortaudat,
Tu prendras lo cap d'un Moto,
D'un Ca, d'un Conilh, d'un Capo;
Tol doas cambas al Leo
Per conoysser le conte bo,
He trobaras ne la vertat
Dedins aquest petit dictat.

Si tu veux être informé — de l'an de la grande mortalité, — tu prendras la tête d'un mouton, — d'un chien, d'un lapin, d'un chapon; — enlève deux jambes au lion — pour connaître le compte bon, — et tu en trouveras la vérité — dans cette petite composition.

LXIX

Si voles trobar l'an tot dreyt
Que·l sant suzari benaseyt,
Hon Jhesus mort foc estropat,
A Tholosa foc apportat,
Myserere tu legiras,
Credo, *Confiteor* diras,

Si tu veux trouver l'an tout droit — que le saint suaire béni, — où Jésus mort fut enveloppé, — à Toulouse fut apporté, — *Miserere* tu liras, — *Credo*, *Confiteor* diras, —

Concede nos per oracio,
Letatus sum per dileccio,
Xriste cum lux per quatre vets,
DOAS faratz, si be te letz,
E, si as bon entendement,
L'an trobaras leugieyrament.

MARTI DE MONS.

Concede nos pour oraison, — *Lætatus sum* avec amour, — *Xriste cum lux* par quatre fois, — deux tu feras, si bien il t'est loisible, — et, si tu as bon entendement, — l'an tu trouveras facilement.

Martin DE MONS.

LXX

E si degus te demanda
L'an que l'aygua foc tan granda,
Laqual se nopna Garona,
Qu'en Tholosa foc gran dona,
Car sus teules dels molys
Del Castel, pres de Thonis,
Un guabarrot y laset,
E los dos pons deroquet,
Enaysi tu respondras :
Dins un vergier intraras ;
Cuelh una flor de Mellier,
Am QUATRE de Codonhier,

5 dels *est répété.*

Et si quelqu'un te demande — l'an que l'eau (rivière) fut si grande, — laquelle se nomme Garonne, — si bien que dans Toulouse elle fut grande dame, — car sur les toits des moulins — du Château, près de Tounis, — un batelet elle y laissa, — et les deux ponts renversa, — ainsi tu répondras : — dans un verger tu entreras ; — cueille une fleur d'amandier, — avec quatre de coignassier, —

Am QUINSE pars d'englentinas,
E trobaras las aysinas
De l'an que m'as demandat,
En lo ramel devisat.

MARTI DE MONS.

avec quinze parties d'églantines, — et tu trouveras les facilités — de l'an que tu m'as demandé, — dans le bouquet précité.

Martin DE MONS.

LXXI

Si voles saber quant moric
Lo conte bon catolic,
Johan de Foys, pros e valent,
Qu'era del rey loctenent :
Intra dedins un vergier
He pren un bel Milgranier,
Pueys QUATRE Codonhs pendras,
Ben arrengats d'un compas;
Tres dotzenas d'estornels,
Ja pus no y metras ausels;
Hun. A., TRES FLORS al costat,
Apres hun. D. separat,
Hun. M., hun. AY., podes pendre :
Lavetz ho poyras entendre.

MARTI DE MONS.

Si tu veux savoir quand mourut — le comte bon catholique, — Jean de Foix, preux et vaillant, — qui était lieutenant du roi : — entre dans un verger — et prends un beau grenadier, — puis quatre coings tu prendras, — bien arrangés par compas (mesure); — trois douzaines d'étourneaux, — et plus n'y mettras d'oiseaux; — un A, trois fleurs à côté, — après un D séparé, — un M, un AY tu peux prendre : — alors tu le pourras entendre.

Martin DE MONS.

LXXII

Cobla declarativa de l'an que lo rey Loys XII (*sic*) intrec a Tholoza.

Si vos ave remembransa
Quant Loys, lo rey de Fransa,
Qu'er' a la vetz rey novel,
Per la porta de Murel
Intret, per vezer Tholosa,
Qu'era mot fort doloyrosa,
Car las milhors tres partidas
Per gran foc eran peridas ;
Per so quitet als habitans
E carcx he talhas per cent ans,
Manja quatre colombats
Am de lart aparelhatz,
Ses plus, am tretze Lardos
Altra salsa no vuelh ly dos.

. . . .
. . . .

10 e *manque.* — 14 vuelh *manque.*
15-24 *Ce passage n'a pas été publié par Noulet. Les vers manquants ont été grattés, ce qui rend cette fin inintelligible.*

Couplet déclaratif de l'an où le roi Louis XI entra à Toulouse.

Si tu veux avoir souvenir — quand Louis, le roi de France, — qui était alors roi nouveau, — par la porte de Muret — entra, pour voir Toulouse, — qui était alors très douloureuse, — car les trois meilleures parties — avaient péri par grand feu, — et c'est pourquoi il quitta aux habitants — charges et tailles pour cent ans, — mange quatre pigeonneaux, — préparés avec du lard, — sans plus, avec treize lardons; — autre sauce je ne veux que tu leur donnes . . .

Lo manga sobre sa testa
Mes e nombre manifesta
. . . .
. . . .
De saber la millesima
E lo mes, segon la sima
Am cinq quinas et hun as
Le jorn del mes tu trobaras.

G. DE GALHAC ME COPULAVIT (*sic.*)

Mange-le sur sa tète (?) — Mois et nombre manifeste . . . De savoir le millésime, — et le mois, selon la cime (?), — avec cinq quines et un as, — le jour et le mois tu trouveras.

G. de Galhac m'a copié.

FIN.

NOTES[1]

I

Cette pièce a été plusieurs fois publiée, en dernier lieu dans *Deux manuscrits*, p. 74, et par M. de Gélis (*Hist. critique des Jeux Floraux*, p. 337), d'après l'éd. Noulet.

27. Chabaneau propose de corriger *dels cels* en *vayssels*, à cause de l'invocation des Litanies : *vas honorabile*.

69. *Uzesta*. « Il s'agit de la collégiale d'Uzeste (canton de Villandraut, arr. de Bazas, Gironde), fondée par Clément V, né dans cette localité vers 1264 et où ce pape († 1314) fut inhumé en 1359. L'auteur, dans son enfance, y avait sans doute été consacré à la Vierge. » (N.-Ch.) — Sur Raimon Vidal, le roman de *Guillaume de la Barre*, qu'il termina en 1318, nous a fourni quelques renseignements nouveaux : voyez l'édition de ce roman par M. P. Meyer (*Société des anciens textes*, 1895), p. IX ss.

II

« Plusieurs lieux de l'ancien Albigeois portent le nom d'Alayrac ou d'Alairac ; le plus considérable était dans le canton de Cordes. » (N.) Peut-être est-ce de celui-là que tirait son surnom l'auteur de notre pièce, sur lequel on ne sait rien (voy. *Deux manuscrits*, p. XXIII).

10. *Esserca*. Ce mot peut être aussi, comme l'indique Chabaneau, l'indic. pr. de *essercar* (pour *ensercar*) ; le sens serait (en conservant *dregz*) : « ce que le droit recherche, exige ».

1. Les quelques notes empruntées aux *Joyas del Gay Saber* et aux *Deux manuscrits* seront suivies des initiales N. ou N.-Ch. J'en dois quelques autres à l'obligeante érudition de M. F. Galabert, archiviste municipal de Toulouse (voy. sous XXIX et XXXV).

32. Je juge inutile de corriger *fortz*, comme le propose Chabaneau, la déclinaison étant dès lors fort altérée; on peut lire aussi *fort*, en dépit de la remarque des *Leys* (II, 206).

44. Selon Chabaneau, il faudrait écrire *Mos Castels* et voir dans ces mots un *senhal*, désignant ici la Vierge (cf. la note à VI); mais il faudrait un régime à *ufrisca*.

Le ms. de R. de Cornet nous a conservé la pièce, intitulée *Corona*, par laquelle cet auteur gagna la Violette en 1333. Je ne juge pas utile de réimprimer cette pièce, dont on trouvera le texte, très mutilé, dans les *Joyas* (p. 246) et *Deux manuscrits* (p. 39).

III

« Pons de Prinhac était capitoul en 1308; il fut réélu en 1349 et désigné, cette fois, par le titre de chevalier. » (N.) Ces renseignements sont empruntés à Du Mège (*Histoire des institutions de Toulouse*, t. II, pp. 9 et 60), où Pons de Prinhac figure sous la date de 1348 (les capitouls étaient en charge de décembre à décembre).

21-2. Je n'arrive pas à trouver à ces deux vers un sens satisfaisant.

25. *Qu'en fay* s'explique mal; faut-il entendre : « qui devient »?

38-39. Traduction très douteuse; le texte paraît altéré, comme celui de 42.

IV

Astorc de Galhac est nommé, cette même année 1355, dans la curieuse pièce où Guill. Molinier énumère les *nobles doctors*, les *senhors d'estat mot savis e discretz* auxquels il se propose de soumettre son œuvre (voy. Chabaneau, *Orig. et établ. des Jeux Floraux*, p. 14, dans *Hist. de Lang.*, X, 191). — « Le lieu de Villelongue est un bourg dans le dép. de l'Aude, arr. de Limoux. » (N.)

24. *De totz camps* m'est inintelligible; faut-il corriger *de totz temps*?

V

44. J'ai pris *us* au sens de *usat* et crois que j'ai eu tort, car je n'ai pas d'autre exemple. Il vaut mieux entendre « non dans une forme unique », puisque l'auteur combine la *canso* et la *dansa*.

25. L'auteur veut dire sans doute que ses parents l'avaient, dès le troisième jour de sa naissance, consacré à la Vierge.

42. *On* serait plus satisfaisant que *e*; la fin du vers se traduirait littéralement par « dont Valeur est arrosée », mais le sens est bien médiocre.

64. *Lot* signifie ordinairement lourd, lent; voy. Rayn., IV, 102. Il doit avoir ici un sens dérivé que je ne saisis pas bien.

VI

Ces 21 vers n'appartiennent pas à la pièce précédente, comme le prouve la forme. La première strophe est au reste altérée; il faudrait, à la place du v. 5, deux vers rimant en *urs*, et au v. 8 une rime en *ux*. Le *senhal : Mos Bels Castels* (18) incline à penser qu'ils sont de R. d'Alayrac (voy. note à II, 44).

VII

41-2. La même comparaison entre Jésus-Christ cloué à la croix et une pomme attachée à un arbre, se retrouve, à quelques détails près, dans le *Pèlerinage de l'âme* de Guillaume de Digulleville (cf. *Romania*, XXXVI, 362). Il doit y avoir une source commune. — Les deux vers suivants ne me sont pas clairs.

52. J'ai conservé la traduction de Noulet « pour nous », faute de mieux; mais *us* ne peut guère signifier cela, non plus que *ns*, que l'on pourrait y substituer.

65-8. Je suppose que le poète s'adresse, comme les anciens troubadours, à un jongleur (fictif); de là la correction proposée en note. — La pièce ne portant pas de date, il est impossible de dire à quel projet de croisade il est fait ici allusion.

VIII

Cette pièce a été publiée, d'après le ms. de Cornet (dont j'ai donné les variantes), par Noulet et Chabaneau (*Deux manuscrits*, p. 80) Elle y est attribuée à un P. Duran de Limoux, peignier, sur lequel nous ne savons rien (cf. *loc. cit.*, p. 23), non plus que sur Pierre de Monlasur. Elle n'y porte pas de date. Si celle que donne notre ma-

nuscrit (1373) est exacte, le comte Gaston nommé au v. 58 ne serait pas, comme le conjecturait Chabaneau (*Deux mss.*, p. XXIII), Gaston II (1315-43), dont une pièce fut couronnée par le Consistoire (*Annales du Midi*, II, 531), mais le célèbre Gaston Phébus (1343-91).

IX

Raimon Valade dut être greffier du Consistoire au moins de 1458 à 1464 (voy. les pièces, signées de son nom, publiées plus haut, p. VII); il ne s'ensuit pas, comme le suppose Noulet, que ce soit lui qui ait été le principal rédacteur de notre manuscrit. Il fut capitoul en 1475 (*Joyas*, p. 250). — Le 1er novembre 1450, Amanieu d'Albret, seigneur d'Orval, avait mis en déroute, au village de Haillan, les troupes anglaises et les milices de Bordeaux, commandées par Shorthose, maire de la ville. « Dix-huit cents restèrent sur le champ de bataille, douze cents furent faits prisonniers; Shorthose, abandonnant les siens, avait pris la fuite » (De Beaucourt, *Histoire de Charles VII*, t. V, p. 44).

5. Il ne faut pas prendre ces expressions au pied de la lettre. Henri VI était le seul fils de Henri V : quant à ses oncles, ce n'est pas précisément par les services rendus à leur neveu qu'ils sont restés célèbres.

X

Il semble bien que la rubrique finale s'applique à cette pièce et qu'elle soit, par conséquent, de G. de Galhac; il est alors bien étrange que la copie en soit si défectueuse (voy. 37, 44, 76 et les notes qui suivent). — Le mot *figurat* dans la rubrique ne désigne pas un artifice de versification, mais se réfère à une intention allégorique; cf. nos XXII, XXVIII, XXIX, XXXV, XLI.

44. Pas plus que M. Levy (*Suppl. Wœrt.*, II, 78) je ne comprends le mot *demensa*, dont il n'y a pas d'autre exemple. Les *Leys*, il est vrai, nous apprennent (II, 204) que l'on ne se gênait pas alors pour former des substantifs en *-ensa* sur des participes en *-ens*, mais on ne voit pas quel serait ici le mot-racine. Faut-il corriger *clemensa* et entendre que le démon veut nous éloigner de la clémence de Dieu?

57. Le sens général est, évidemment, que nul ne saurait trouver un prétexte honnête pour se dispenser d'apprendre le *Pater;* mais je ne sais que faire de *beleza* et ne vois pas de correction plausible.

XI

25-32. D'après sa place dans le ms., cette pièce doit être de 1454. — Sur les projets de croisade, conséquence de la prise de Constantinople, qui furent poursuivis plus ou moins sérieusement à la cour de France (et surtout à celle de Bourgogne) pendant les années 1453-6, voy. de Beaucourt, *Histoire de Charles VII*, t. V, p. 390 ss.

XII

Ce lauréat, dont le nom est écrit ailleurs *de Jaunaco*, remporta, à des dates indéterminées, le prix de l'Églantine et celui du Souci (voy. nos XXX et L).

Cette pièce est une de celles que Du Mège avait transcrites dans le ms. de Saint-Savin, sans doute à cause du mot *clamensa* (v. 6), où il espérait que l'on verrait une allusion à Clémence Isaure. Les fautes y sont nombreuses et plusieurs évidemment voulues, l'incorrection d'une copie lui paraissant sans doute une garantie d'authenticité ; le texte est reproduit, avec quelques fautes, dans les *Joyas*, p. 251 ; le ms. a d*e*ligensa (v. 8), que*s* (9), procezi*tz* (10), myeu*s* (16), *o* (non *a*, 22), ard*e*men (27), o*l*tratge (35), yssa*n*gir (38), gran*d* (42).

41-4. Sur cette allusion, voy. plus haut, note à XI, 25-32.

XIII

Bertrand de Roaix obtint l'Églantine en 1461 (no XXXVI) ; il était d'une famille très ancienne qui obtint soixante et une fois, selon Du Mège, « les insignes de la magistrature populaire. » (*loc. cit.*, II, p. VI). C'est sous son nom que le même Du Mège jugea bon de mettre une des deux compositions qu'il fabriqua, avec une rubrique où il était dit que B. de Roaix avait gagné, en 1498, *l'englantina novella que foc dada per Dona Clamenca* (*Joyas*, p. 181) ; dans la seconde de ces compositions, la fameuse chanson de la « dona de Vilanova », Clémence (*Reyna d'amor, poderosa Clamensa*) était nommée dans le texte même (*Joyas*, p. 278). Du Mège s'est appuyé sur ces deux pièces avec une insistance significative (voy. notamment *Histoire*

et Mémoires de l'Acad. des Sciences, t. I, 1822, 2e partie, p. 118; *Biographie toulousaine*, I, 318 et II, 320; *Histoire des institutions de la ville de Toulouse*, II, 130, 188, 204). M. F. de Gélis a donné récemment une édition de ces deux pièces (*Histoire critique des Jeux Floraux*, p. 175 ss.) d'après une nouvelle collation du manuscrit. Il y a lieu d'y corriger les fautes suivantes : I, 3 et 34, lire *tostems*; 7, *cranhetz*; 17, *valaros*; 18, *trobec*; 21, *suffrisen*; 22 *pus*; 23, *ayssy... Antechrist*; 27, *pregam*; 29, *fayts;* 34, *soplejo.* — II, 17, *ausir*. Cf. l'édition donnée par Du Mège lui-même, *Hist. des inst.*, II, 188. On sait que cet audacieux mystificateur ne s'est pas lassé de reproduire ses faux avec des variantes insignifiantes et toujours en les accompagnant d'éloges bien sentis.

XV

10. Corriger, dans la traduction, » que dire » en « que dirai-je ».

70. En 1459, le Languedoc avait cruellement souffert de la famine et de la peste : « le tiers de la population avait manqué de pain... Les ravages que la peste y avait causés avaient fait périr en dix ans le tiers des habitants. » (*Histoire de Languedoc*, éd. Privat, XI, 38.) Cf. note à XXXIII.

XVI

Thomas Louis obtint aussi l'Églantine en 1465 (voy. à XL). Le souvenir évoqué au v. 1 était déjà lointain; c'est le 13 juillet 1453 que fut livrée la bataille de Castillon, où Talbot trouva la mort.

XVII

Le nom de ce lauréat n'était probablement pas De Calmont, comme le dit Noulet (il y aurait *de calido* ou *calvo monte*), mais Lacalm, Lacam, ou quelque chose d'approchant (voy. Mistral, à *cam*). Il avait déjà obtenu le Souci en 1451 (nº LI); il fut capitoul en 1474.

22. (*e*)*nz*, sans doute pour *en*, lui-même explétif.

65. Aucun des sens connus de *devisa* ne convient ici. Peut-être l'auteur entend-il « audience, cour de justice » (voy. Godefroy, II,

702); en tout cas, le mot est pour lui synonyme de « divinité » ou « Trinité » (cf. 71).

73. Le port de Pise était le lieu de rassemblement ordinaire des flottes équipées en vue d'une croisade.

XVIII

Pierre de la Roque avait obtenu le Souci l'année précédente (nº LV) et devait obtenir l'Églantine en 1468 (nº XLIII). Il fut capitoul en 1470. — Les craintes inspirées par les conquêtes turques étaient à ce moment très vives dans tout l'Occident; par l'Antechrist il faut certainement entendre Mahomet II, car c'est une assimilation qui fut souvent faite à cette époque (voy. Pastor, *Histoire des papes depuis la fin du moyen âge*, II, 257). La pièce n'est guère qu'une paraphrase du ch. XIII de l'*Apocalypse*.

6. *Demonstran* doit se rapporter à un *ieu* sous-entendu, *per acort* être une formule vague (comme XXI, 36), signifiant ici à peu près « congrûment, comme il convient ».

XIX

3. *Despit* peut être le part. passé de *despire* ou un subst. (signifiant « malédiction »); mais je ne sais que faire de *rencamens* ou *reucamens*.

XX

D'après la rubrique de la pièce précédente, la Violette aurait été obtenue cette même année (1466) par Jean Salvet. Il faut corriger ici sans doute 66 en 67, la pièce suivante se rapportant à 1468. La rubrique qui attribue l'Églantine à Jean Gombaut en 1466 (nº XLII) est pareillement fautive (voy. la note à cette pièce). Noulet nous rappelle (p. 254) que Jean Gombaut fut capitoul en 1472 et qu'il possédait en 1478 deux maisons contiguës attenant à la porte de l'église de la Daurade.

XXI

François de Morlaas ou Morlas (comme j'aurais dû écrire p. 95) avait obtenu le Souci en 1466 (n° LVII); il obtint aussi une fleur extraordinaire au mois d'août de cette même année 1468 (n° LXII) et l'Églantine en 1471 (n° XLIV). Sa famille, dit Noulet (p. 254), « a fourni une longue suite de capitouls à Toulouse de 1309 à 1447 ».

XXII

La date donnée par la rubrique est erronée; c'est la pièce suivante qui est exactement datée, comme le prouvent les allusions historiques.

17-9. L'expression est maladroite; entendez que « l'excellence » de Jésus-Christ eut pour principe l'humilité de la Vierge, ce qui n'est pas d'une doctrine théologique très sûre.

XXIII

Béranger de l'Hôpital avait obtenu, étant encore étudiant, l'Églantine en 1459 et le Souci en 1467 (nos XXXV et LVIII); nous apprenons par le *Livre rouge* qu'il était, en 1513, docteur ès lois et mainteneur (Noulet, p. 255; cf. l'extrait dans Du Mège, *loc, cit.*, p. 204). La nouveauté qui charma les juges consistait sans doute à traiter sous forme allégorique un événement important; mais ce procédé avait été maintes fois employé par les poètes de langue d'oïl dès le quatorzième siècle, comme le montrent les « pastourelles » de Froissart.

33. La prise de Négrepont, qui causa une immense émotion dans toute la chrétienté, est du 12 juillet 1470.

45. Je n'ai trouvé dans aucune histoire de Turquie ou de Venise la mention de ce siège de Raguse. Ce devait être un faux bruit provoqué par les incursions des corsaires turcs sur les côtes de la Dalmatie. Cf. XXIV, 23.

60. On sait que Mahomet II avait réellement formé le dessein d'envahir l'Italie et de conquérir Rome après Constantinople.

XXIV

17-40. Le pape Paul II avait réussi à faire signer (22 décembre 1470) un traité par lequel les princes italiens renonçaient à leurs querelles et faisaient alliance contre le Turc. Florence n'y avait du reste adhéré qu'à contre-cœur, avec la ferme intention de ne rien faire (Pastor, *Hist. des papes*, IV, 166). Les vers 27 ss. semblent faire allusion à la cérémonie dans laquelle le pape (Sixte IV) bénit les étendards de la flotte chrétienne rassemblés sur le Tibre (Pastor, *op. cit.*, p. 208), mais l'événement étant du 28 mai 1472, il faudrait admettre, en dépit de la rubrique, que cette pièce est un peu postérieure à la précédente. — L'adhésion de la France à la ligue italienne était dès lors fort improbable. Louis XI était occupé de tout autres projets; ce que dit de lui notre auteur (v. 35-6) est au reste fort embarrassé. Ferdinand Ier, roi de Naples (v. 28), n'était guère plus disposé à assumer le rôle que lui destine Bérenger de l'Hospital.

XXV

Bernart Arnaut est évidemment identique à cet Arnaut Bernart qui obtint la Violette en 1484 (n° XXVII) et qui n'est pas celui qui a donné son nom à un quartier de Toulouse. — Je n'ai rien trouvé dans les annalistes de Toulouse sur la destitution de hauts fonctionnaires à laquelle l'auteur fait évidemment allusion. On sait que ces exécutions étaient, sous Louis XI, assez fréquentes.

XXVII

François-Phébus, comte de Foix et roi de Navarre, étant mort sans postérité en 1479, ses domaines, qui comprenaient aussi le Béarn, furent revendiqués par sa sœur Catherine (qui épousa Jean d'Albret en 1484) et son frère puîné, Jean, vicomte de Narbonne. La première était patronnée par Charles VIII et la cour de Rome, le second le fut par Louis d'Orléans (le futur Louis XII), dont il avait épousé la sœur. Jean de Narbonne avait levé un corps de soudoyers (*lacays*) qui se livrait dans le pays de Foix à toutes sortes de déprédations, sous le

commandement du condottière-évêque Mathieu d'Artigaloba, que nous retrouverons plus loin (cf. au n° LXII). Sur ces événements, voy. *Hist. de Languedoc,* XI, 71 et 134.

XXVIII

Martin de Mons avait composé trois ans plus tôt la pitoyable complainte qu'on trouvera plus loin (n° LXVII). Il était probablement, comme le troubadour At, originaire du village de Mons (Haute-Garonne, à 15 kil. environ à l'est de Toulouse). — L'auteur traite ici, d'une façon quelque peu tendancieuse, un sujet important : le Concile de Bâle avait bien inscrit à son programme le rétablissement de la paix entre la France et l'Angleterre, et envoyé des représentants aux conférences d'Arras (août 1435) ; mais il n'avait pas à se prononcer entre les deux rivaux. L'importance de la réconciliation entre le duc de Bourgogne et le roi de France est justement mise en relief et l'échec subi par la politique anglaise nettement aperçu.

30-32. Henri V († 1422), et ses frères, le duc de Bedfort, dont a mort récente avait levé un obstacle à la signature du traité d'Arras, et le duc de Glocester.

XXIX

4-5. Noulet (p. 274) ne s'exprime pas très bien en disant que le costume des capitouls consistait « en une sorte de simarre, moitié rouge et moitié noire, avec deux chaperons rayés d'or et d'hermine ». « Les robes des capitouls, m'écrit M. Galabert, étaient mi-parties de rouge et noir, avec un parement de trois rangs d'hermine à la naissance du bras. Voir les planches publiées au t. XVI (pp. 320 et 344) des *Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France*, représentant les capitouls de 1593 et 1635. Mais jusqu'au milieu du xve siècle, le noir est souvent remplacé par des couleurs sombres (*escura*), violet, vert foncé, bleu, marron, etc. » Par les *ailes* (v. 26), Galhac entend les manteaux (il nous le dit lui-même); l'argent et l'or désignent donc, dans sa pensée, l'hermine et la couleur rouge.

15. Par *cas d'equitat*, j'entends simplement le droit, la justice.

31-2. Du Mège (*loc. cit.*, p. 125) dit, à la date de 1425, que la charge de capitoul « assurait la noblesse et tous ses privilèges à celui qui en était revêtu », et il allègue un proverbe courant « à cette époque » : *De gran noblessa pren titol — Qui de Tolosa es Capitol.*

En fait, il en était bien ainsi, mais c'est seulement en 1547 qu'on trouve mentionné officiellement pour la première fois le privilège qui conférait la noblesse aux capitouls. Depuis le début du quatorzième siècle, ceux-ci luttaient pour l'obtenir. Lafaille, dans son *Traité de la noblesse des capitouls*, a été jusqu'à soutenir que cette noblesse remontait aux Romains. Cette curieuse histoire a été brièvement résumée par M. F. Galabert (avec renvois aux travaux antérieurs) dans son article sur *La mention « alias sic signata »*, etc. (*Bibl. de l'Ecole des Chartes*, 1912, p. 453-4).

XXX

55. D'après la légende, saint Front, évêque de Périgueux, serait ressuscité pour assister aux obsèques de sainte Marthe, avec les six autres évêques, compagnons de la sainte. Sur cette légende et son rattachement à celles de Marthe et de Madeleine, voy. L. Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, I, 327, et II, 131.

XXXI

Je ne sais rien ni sur l'auteur ni sur le destinataire de cette pièce, qui, d'après sa place dans le ms., dut être composée entre 1447-50; Jean Surmont ne figure pas dans les listes des capitouls de 1447-8 et les registres manquent pour 1449-52. (Du Mège, *op. cit.*, II, 153.)

XXXII

Cet hymne enthousiaste à la royauté française fut écrit au lendemain de la bataille de Formigny (15 avril 1450), qui clôturait deux brillantes campagnes et nous assurait la possession de la Normandie. Mais Charles VII ne songeait guère aux aventureuses conquêtes que lui augure notre auteur et la paix ne devait pas régner en France avant la « recouvrance » de la Guyenne (1451-53).

XXXIII

Selon Noulet (p. 274), l'auteur serait Jean de Gargas, qui fut capitoul en 1441 (1440 dans Du Mège). — Durant la deuxième moitié du

quinzième siècle, la peste désola maintes fois le Languedoc, notamment Toulouse, dont le Parlement dut, à diverses reprises, aller siéger dans une ville voisine. Le fléau y est signalé en 1449-50, 65, 72-3, 78, 80-81 (*Hist. de Lang.*, XI, 25, 58, 91, 101, 106; cf. plus haut, note à XV).

XXXV

« Le nombre des capitouls, m'écrit M. Galabert, a beaucoup varié : douze de 1175 à 1247, vingt-quatre de 1247 à 1283, douze de 1283 à 1389, quatre en 1389, six en 1390, huit de 1391 à 1401, douze de 1401 à 1438, enfin huit de 1438 à la fin de l'ancien régime. Par *darrieramen assis* (v. 66), l'auteur ne saurait donc entendre « dernièrement, récemment établi ». Il fait sans doute allusion à l'ordre de préséance, hypothèse que semble confirmer l'expression *ques es apres en hordenansa* (v. 25). Au milieu du xve siècle, cet ordre était le suivant : Daurade, Saint-Étienne, Pont-Vieux, Dalbade, Saint-Barthélemy, Saint-Pierre-Saint-Géraud, Saint-Pierre-des-Cuisines, Saint-Sernin. J'interprète donc cette expression assez ambiguë par « assis, placé le dernier ».

XXXVII

Il n'y a aucune vraisemblance que l'auteur de cette pièce soit identique au Jean de Recaut, drapier, qui fut capitoul en 1410. — Elle fait allusion au grand branle-bas qui renouvela une bonne partie du personnel administratif en 1461. Le nouveau roi prononça « autant de destitutions qu'il en fallait pour apaiser ses ressentiments et gorger d'offices et de sinécures ses compagnons et ses protégés. » (Petit-Dutailly, dans *Histoire de France* de Lavisse, IV, 2e p., p. 332.)

XXXVIII

Cet incendie, qui éclata le 7 mai 1463, dura, selon les annalistes de Toulouse, de douze à quinze jours, et dévora plus de 7000 maisons, c'est-à-dire les trois quarts de la ville; il fit de nombreuses victimes et fut suivi d'une épidémie de peste. Voy. Du Mège, *loc. cit.*, p. 158 et *Hist. de Lang.*, XI, 50 ss. Il est remarquable que l'évaluation des dégâts est ici (v. 33 et XXXIX, 33) beaucoup moins élevée.

Une autre pièce couronnée la même année (LV), avait aussi cette catastrophe pour sujet ; dans l'une et l'autre, les historiens peuvent glaner quelques détails nouveaux.

43-63. Louis XI, qui était déjà venu à Toulouse comme dauphin, (en 1443), y fit son entrée le 26 mai ; deux jours après, il accordait aux habitants une exemption de tailles pour cent ans ; il resta à Toulouse près de deux mois et présida aux mesures prises en vue de la reconstruction (Voy. *Hist. de Lang.*, XI, 50). On ne voit pas au juste à quelles manœuvres font allusion les derniers vers de la str. IX ; les v. 73-4 sont sans doute un dernier coup de patte aux ministres du défunt roi déjà remplacés.

XXXIX

Autre rédaction de la pièce précédente sur un rythme plus simple, ce qui permettait de la chanter sur un air populaire. — Du Mège l'a recopiée dans le trop fameux manuscrit « de Saint-Savin » (en y introduisant quelques b au lieu de v et diverses fautes). C'est sous cette forme qu'il l'a insérée dans les « Preuves » de son *Histoire des Institutions* (II, 470).

XLII

La date indiquée dans le ms. est 1466, mais c'est une erreur (tacitement et avec raison corrigée par Noulet) pour 1467, le titulaire de l'*Églantine* ayant été, en 1466, B. Brossa (nº XLI).

XLIV

A la fin de 1470, la reprise des hostilités entre la France et la Bourgogne paraissait imminente ; l'occupation de la Picardie avait commencé et la noblesse de Languedoc avait été convoquée (*Hist. de Lang.*, XI, 78). Le 4 avril 1471, les belligérants conclurent une trêve (qui devait être renouvelée), mais la nouvellle n'en était sans doute pas encore parvenue à Toulouse à la fin du mois (voy. H. Martin, *Hist. de France*, 4e édit., VII, 59).

XLVI

C'est sans doute l'auteur de cette pièce qui fut capitoul en 1498. — Ce fut non seulement la famine, mais la peste qui sévit cruellement en Languedoc au cours des années 1472-4; le Parlement de Toulouse, fuyant ses ravages, siégea successivement à Albi, Réalmont, Revel, Gaillac (*Hist. de Lang.*, XI, 91).

17. Sur la grande *carestia* de 1433, voy. la pièce LXVII et les notes.

XLIII

Ce débat a eu évidemment pour occasion de nouveaux bruits de guerre. En 1467, les ducs de Bretagne et de Bourgogne avaient sollicité l'appui de l'Angleterre et Louis XI avait pris des mesures contre une invasion : la noblesse et les milices du Languedoc, et l'arrière-ban lui-même avaient été convoqués; le sénéchal de Toulouse avait reçu l'ordre d'occuper Bayonne (*Hist. de Lang.*, XI, 68).

LI

29. « La *tornade*, dit Noulet (il veut dire le *senhal*), de J. de Calmon était *Fons de vertut*... (cf. n° XVII); mais dans une danse la mesure ne permettant pas l'emploi de la *tornade* tout entière, le poète n'en prenait que le premier mot. » (De même, au n° LIII, *Flors* au lieu de *Flors de las flors*.) Le *senhal* était donc une sorte de signature qu'on retrouve, sauf de légères variantes, dans les diverses œuvres du même auteur : ce *senhal* était, par exemple, pour Galhac, *Solelhs plazens;* pour A. de Jaunac, *Mos francs Volers* (*lials* n. XXX); pour Th. Loys, *Palays d'onor;* pour F. de Morlas, *Odor de flors;* pour B. de l'Hospital, *Tres dossa flors;* pour P. de la Roca, *Resplandens lums;* pour B. de Roaix, *Aigla sens par.* L'absence de ce *senhal* dans la pièce que Du Mège a fabriquée sous le nom de ce dernier (*Joyas*, p. 181) était donc à elle seule un sérieux argument contre l'authenticité : on ne s'avise jamais de tout.

LIII

29. Le *senhal* est abrégé; voy. la note à LI, 29.

LV

Cf. les notes à XXXVIII.

LVI

Pierre Durand de Villemur, licencié en droit civil, était premier capitoul en 1476. (N.)

LVIII

9-16. Ce Parlement, qui faisait l'orgueil des Toulousains, faillit leur être enlevé cette année même : il fut suspendu de ses fonctions, puis transféré à Montpellier (21 septembre 1467) et rétabli à Toulouse seulement à la fin de l'année suivante (*Hist. de Lang.*, XI, 64-77).

38. Il faut prendre ces mots à la lettre : le Consistoire conférait à ses lauréats des « grades », calqués sur ceux de l'Université et impliquant des droits et des devoirs déterminés. Voy. le début de la rédaction abrégée des *Leys* dans *Hist. de Lang.*, X, 135, et mon article sur « Une Académie six fois séculaire » dans la *Revue Bleue* du 4 octobre 1913, p. 424.

LXII

Mathieu d'Artigaloba, neveu de Barthélemy d'Artigaloba, évêque de Pamiers, avait été élu à sa place par le chapitre et confirmé par Bernart de Rosergue, archevêque de Toulouse; mais son siège lui fut disputé d'abord par Pascal du Four (qui mourut en 1487), puis par Pierre de Castelbajac. Excommunié par le pape, mais soutenu par le vicomte de Narbonne et le Parlement de Toulouse, il se mit à la tête d'une bande d'aventuriers, recrutés en Aragon et ailleurs (les *lacays*, les *malfactors* de notre pièce XXVII), leur fit tenir garnison

dans sa ville épiscopale, dont il emporta un jour le trésor. Rien ne put lui faire lâcher prise et il demeura « en possession » jusqu'à sa mort (voy. *Hist. de Lang.*, XI, 71, 82 et 134). Ce singulier personnage était, comme on le voit, un protecteur des lettres, ce qui ne l'empêcha pas d'être maudit par un autre lauréat dont je viens de rappeler la composition. Je ne suis pas disposé à admettre, avec Noulet, que le refrain qu'il avait donné aux concurrents puisse faire allusion à ses démêlés, à ses « angoisses » qui, en 1469, avaient à peine commencé. Ce refrain nous prouve du moins que la « poire d'angoisse » était, dès cette époque, un instrument de torture. — On voit que le Consistoire organisait parfois, avec l'aide de Mécènes d'occasion, des concours extraordinaires; les seuls sur lesquels nous ayons des documents sont celui-ci et ceux que nous font connaître les pièces LXIII et LXV. Ces faits ont été rappelés et ces deux « citations » imprimées assez incorrectement par M. de Gélis, dans son *Histoire critique des Jeux Floraux*, p. 344.

LXV

Galhac a négligé de nous faire connaître la date de ce concours et de transcrire la pièce couronnée. Nous ignorons également quelles sont les *tres donzelas* dont il est ici question (v. 10); peut-être les trois vertus théologales.

LXI

Nous ignorons à quelle occasion ont été composées ces deux coblas; l'écriture en est, par places, assez peu lisible et le texte fort altéré; c'est sans doute pour ces raisons que Noulet ne les a pas imprimées.

LXVII

Noulet n'a trouvé dans les annalistes de Toulouse aucune mention de cette disette de 1433, et je n'ai pas été plus heureux que lui. Le quarton de Toulouse représentait quatre setiers.

23. J'ai traduit *broyna* comme Noulet, faute de mieux; ce peut être un gallicisme, mais ce mot, qui désignait une armure, est peu satisfaisant.

56. Je comprends : « ici, le sac » (pour emporter les objets pré-

cieux) : ce serait une allusion à une émeute, suivie de pillage, dont nous n'avons pas conservé le souvenir; les v. 127-8 font peut-être allusion au même fait.

Cette façon énigmatique d'indiquer soit un nom, soit une date était fort en honneur dès le quatorzième siècle ; on trouvera plusieurs exemples de rébus analogues dans les circulaires versifiées qui se lisent au début de la rédaction abrégée des *Leys d'Amors* (*Hist. de Lang.*, X, 188 ss.).

LXVIII

Ce morceau et les quatre suivants, qui se lisent sur les feuillets de garde ou des espaces restés blancs, avaient été publiés et commentés une première fois par Noulet dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences... de Toulouse* (1847, pp. 324-32). En général, et sauf indications complémentaires, il suffit, pour déchiffrer le rébus, d'assembler les initiales des mots proposés et de les considérer comme lettres numérales. Selon Noulet, on obtiendrait, pour cette première pièce, 1350, mais l'auteur enjoignant de prendre « deux jambes » au lion, il faut ajouter un chiffre à L (en lisant *lio*, on aurait précisément un I, mais il semble que l'E désigne aussi l'unité); on obtiendrait donc 1351. Nous n'avons pas d'autre renseignement sur cette « mortalité ».

LXIX

C'est le 28 octobre 1392 que les moines de Cadouin en Périgord, fuyant l'invasion anglaise, se refugièrent à Toulouse, apportant l'une de leurs plus précieuses reliques; elle fut déposée à l'église du Taur, dans une armoire pratiquée dans la muraille ; en 1394, les capitouls s'en firent adjuger la propriété perpétuelle par le pape (d'Avignon) et l'abbé de Cîteaux. Les moines de Cadouin, pour ravoir leur trésor, furent obligés de le faire voler, ce qui arriva une belle nuit de 1455. Tel est, abrégé, le récit de Noulet, qui abrège lui-même Lafaille.

LXX

Date : 1415. Comme plus haut (LXVIII, 5) et plus bas (LXXI, 9) l'E désigne ici l'unité. — Encore une calamité dont les historiens n'ont

pas conservé le souvenir; la seule « crue » qu'ils mentionnent (en 1414) est celle de la taille, portée de 600.000 à 900.000 livres (Du Mège, *op. cit.*, II, 132). Tous les Toulousains connaissent le Moulin du Château, d'abord dépendance du Château Narbonnais, résidence des comtes.

LXXI

Date : 1436, *a tres d[e] may;* pour la signification de l'*E* dans *estornels* au v. 9, cf. à LXX. — Jean, comte de Foix, vicomte de Béarn, l'un des hommes de guerre les plus réputés de son temps, gouverneur du Languedoc depuis plus de vingt ans, mourut à Mazères à la date indiquée et fut inhumé à l'abbaye de Boulbonne (voy. sur ce personnage, L. Flourac, *Jean Ier, comte de Foix*, Paris, 1884).

LXXII

Date : 26 [mai] 1463; ici les unités sont exprimées par un L; les quatre vers marquants (grattés) indiquaient le mois; les six derniers n'avaient pas été publiés par Noulet.

GLOSSAIRE [1]

Abastar XIII, 26, suffire.
abilhament LXIII, 25, vêtement.
abrandar (se) XXX, 41; XLI, 36, s'enflammer.
abtamens II, 7, adroitement.
acort (per) XVIII, 6; XXI, 36, convenablement (?).
adjutori II, 6; XXXI, 32, aide.
afissar XXXVIII, 61, exalter.
agla XXV, 45, aigle.
altisme XV, 22, ciel.
aluquar XXXIV, 39, allumer.
amicicia XXXI, 48, amitié.
andos V, 65, abondant.
anfantiza XVII, 69, enfance.
aparvensa XVIII, 12, apparence.
apteza XX, 18, aptitude.
arcana XXXIII, 63, mystère.
arramir II, 43; VIII, 28, provoquer, attaquer.
arrapar II, 31; XXXVIII, 21, étreindre, saisir.
arrigolar (se) LXVII, 87, faire bombance.
artista XLI, 47, artisan.
asagar (se) V, 42, arroser.
asquantir XXII, 23, éteindre.
auriflan XLIV, 27, oriflamme.
autans IX, 27, aussi nombreux.
avocayritz, adv- XIII, 40; XXI, 15, avocate.
aybre VII, 25; XXII, 5; XVII, 21, arbre.
azermar XXXIII, 3, ravager.
azunir (se) IX, 57, s'unir.

Bannir XXIV, 3, bannir.
biais VII, 27, détour.
bioc XX, *rub.*; XLV, *rub.*, vers court.
blessar LXIII, 3, blesser.
bon (de) XXXIII, 57, facile.
bossa XLVI, 43, tumeur.
brogir XXIII, 43, bruire.
brusca II, 25, bruyère.
brut XV, 80, sale, vilain.

Calici XIX, 58, supplice (*métaph.*); *cf.* cyricy.
camp IV, 24 (?).
canusar XIX, 33, blanchir.
canyas XI, 32, chien (*péjor.*).
cautz XX, 6, tige.
chay XLI, 10, chai, cellier.
cirp XVIII, 21, race.
clauza XVII, 52, phrase.
colombat LXXII, 11, pigeonneau.
companh (jogar le fals) III, 38 (?).
compellir XVIII, 32, pousser.
condescent XLIII, 91, condescendant.
cordial XIX, 42, cordial.
corremen XIX, 35, ruissellement.
cossena LXV, 58, couette.
crendre LXIV, 25, craindre.
cridesta XXXII, 42; XXXVIII,

1. Ce glossaire n'est pas complet. Je n'y ai relevé que les mots présentant quelque intérêt : latinismes, gallicismes, formes rares, dialectales ou attestant l'altération de la langue.

22; XXXIX, 22, cris, vacarme.
cyricy XIX, 63, cilice.

Danger XXII, 39, danger.
deessa LXIV, 25, déesse.
deffeci II, 23, malaise, défaillance.
defont VII, 53, défunt.
demensa X, 44 (?).
dengun IX, 58, aucun.
desayre XXI, 27-8, désastre.
desfarda IX, 23, dépouille.
desferra XXVIII, 29; XXXII, 20, dépouille.
depremir XIII, 44, opprimer.
desfis XXX, 15; XXXIV, 20, défiance.
desja XLVI, 30, déjà.
devis V, 5, arrangé.
deviza XVII, 65; XXXV, 56, devise (?).
dezanar X, 4, disparaître.
dessayzina XLIII, 33, dépossession.
dispost V, 20, disposé.
dostar XXXVII, 46, ôter.
dotar V, 45; XLVIII, 7; L, 25, doter, douer.
dugat IX, 33-4, duché.

Emprempta LIII, 7, empreinte.
enbaïr (se) IX, 55, s'ébahir.
enblaimar LXI, 24, s'évanouir.
encastrar I, 58; encastar II, 21, enchâsser.
endarrier (a l') IX, 6, en fin de compte.
endres XI, 26; XIII, 33; XXXVII, 19, direction, facilité.
endressa XXVI, 44, guide, envoi, terme de versification.
endura V, 36, jeûne; *cf.* endurar I, 13.
enfecimen XXXVIII, 39, infection.
engrat XLVI, 37, ingrat.
enpacha V, 38, empêchement.
enpaus XI, 38, impôts.
ententa XII, 24, intention.
entima XXXVIII, 50, ordre.
esclau LVIII, 6, esclave.
escurar I, 5, purifier.
espasme XXXIII, 60, pâmoison.
espenta XVII, 65, choc.
estatge XXVII, 41 (?).
esterle IV, 24, non marié.
estinc LV, 37, instinct.
estiuc XX, 1; estug IV, 19, étui.
estric VI, 21, empêchement.
expausar XIII, 11, employer.

Fauta XVII, 6, faute.
flec XI, 1, fléchi.
fonsar V, 60, fonder.
fortaleza XX, 42, force.
fortitut XV, 59, force.
fotyar XLI, 2, bêcher.
frapar XXIII, 52; XLIV, 1, frapper.
frayralmen LXVII, 74, fraternellement.
frucha XX, 33, fruits.

Gaug XLVII *rub. et suiv.*, souci.
gausar XVIII, 48; XXXIX, 6, oser.
gazarma II, 28; guezarma XLVI, 2, guisarme.
gest XV, 34, attitude.
glay LX, 21, tourment.
gresle (foc) XXIII, 47, feu grégeois.
grifol XXIX, 19, jet d'eau, fontaine.
guabarrot LXX, 7, petite gabare.
guayt X, 43, guet.

Hap (*pour* aip) V, 56, qualité.
heuros XXXV, 48, heureux.
hola XLI, 33 (*ex. unique*), flot (*cf. esp.* ola).

Incident XXXVII, 9, incidente.
infinit XV, 5; XVIII, 23; enfenit, XX, 17; XXII, 24; XXX, 38, infini.
inhumanal XXIV, 51, inhumain.
insigne XV, 76, insigne.

Jolieu LII, 31, gai.
joyne XXIII, 39; XXIV, 31, jeune.

Lacay XXVII, 3, brigand.
lans VIII, 49, moment.
lardo LXXII, 13, lardon.
lementatiu XXXVIII, *rub.*, plaintif.
lerma XXXIII, 2, larme.
lezir LIII, 12, 14, léser.
lim III, 26; XXX, 26, limon.
lir XLIV, 26; LV, 8, lis.
lot V, 64, lourd (?).
luxuria XLII, 36, luxe.
lya XVII, 76, ligue.

Maioressa XII, 37, souveraine.
malaut, *fém.* malauza, VII, 30, malade.
malesa XLII, 26; malecia, XXIV, 22, perversité.
mantienh LXIV, 3, maintien, aspect.
marchant XXVIII, *rub.;* merchan LXVII, 38, 143, marchand.
maysansa XXVIII. 38, malheur.
mellier LXX, 11, amandier.
merauda IV, 8, émeraude.
merca XI, 12, limite.
meror LV, 6, douleur.
metgessa XXVI, 40, guérisseuse.
millesima XXXVIII, 55; XXXIX, 55; LXXII, 21, date.
missatgeria XV, 28, message.
miyansier XXXVII, 32, de condition moyenne.
moderansa XLII, 36, modération.
mortal XLV, *rub.*, relatif à la mort.
motyu XVII, 48, motif.
moysha II, 6 (*ex. un.*), émouchet (*traduit ainsi d'après le diminutif* moyseta, « petit auzel de rapina » [*Elucid. dans* Rayn. IV, 244.]).

Naut IV, 25; VII, 45; XII, 13; XVIII. 68, haut.
nequicia XVIII, 36, iniquité.
neyt IX, 41; XV, 61; XXIII, 46; XXVI, 32, nuit.
nimpha LXIV, 2, nymphe.
notori IV, 25; XXII, 31; XXXI 33; *fém.* notoria XVII, 33, notoire.

Obria XLI, 1, ouvrier.
ondransa I, 27, honneur,
oppremir XXXV, 58, opprimer.
ordenansa (per) XVIII, 17, dans l'ordre.
ordenat VII, 21, qui a reçu les ordres.
orpha, *fém.*, XIX, 52, orpheline.
ostar XXXVIII, 67, ôter.
otransa XXVII, 22; XXXV, 27, excès.

Part XVIII, 10, léopard.
partit XX, 24, décision,
parvensa XXXI, 1, ressemblance.
passar XIX, 44, supporter.
pauruc VI, 22, peureux.
pauta XVIII, 62; XXXIII, 19, patte.
pauza XVII, 49; XXXIII, 29, délai, moment; XLIII, 62, demeure.
pensa, XV, 46, pensée.
perimen XXV, 22; XXXIX, 4, déperdition.
pertraytura XXXI, 8, portrait.
peur LXVI, 4, peur.
pia, *pour* piamen (*après un autre adverbe en* -men), L, 4, pieusement. Cf. *Deux manuscrits*, p. 171, § 23.
pic XVI, 20, heurt.
pietados XXXVIII, 3; LI, 15, miséricordieux.
pleurezi XLVI, 43, pleurésie.
pratiqua XXVII, 16, pratique; cf. praticar LXII, 4.
precieux LIX, 27, précieux
pren IV, 38 (?).
prim XXVIII, 42, bientôt.
puncela XV, 39, une pucelle.

Quarto XLVI, 18; LXVII, *rub.*, mesure de capacité.

quinquinal XLVI, 39, emprunt à échéance de cinq ans (?).

Randa XIII, 41, limite.
rasa XLII, 19, mesure de capacité.
raubatori XXVII, 29, brigandage; raubir XLVII. 12, piller.
regidor XV, 71, gouverneur.
regirar IX, 1; XXXVII, 5, retourner.
reguerg XI, 45, renfrogné.
remort XIX, 10, remords.
rencamen XIX, 3, râle (?).
report IX, 14; XXI, 41, 42, récit.
resignar IV, 41 (?).
resort VIII, 34, ressort, domaine; XIII, 4, protection.
retondir XXXIII, 34, retentir.
riota V, 63, querelle.
rivar XLIX, 16, couler.
robi X, 4, 49, rubis.
robust X, 70, robuste.
rodar XL, 9, manœuvrer.
rusca III, 28, écorce.

Saludos XIII, 3, sauf.
sanglentimen XIX, 2, sanglot.
sanglotir XXXIII, 2, sangloter; sanglot XIX, 15.
sapble VII, 14 (?).
saphis XXII, 15, saphir.
secretari XV, 60, dépositaire.
sentiment X, 13, désir; XII, 13, intention.
sequestre XXXII, 36, exclusion.
serena X, 10, fraîcheur du soir.
serpenti, *ad.*, XXIV, 50, de serpent.
siza V, 4, coupe (de strophe).
sogua LXVII, 131, corde (cf. *esp.* soga).
solempne X, 66; XXXII, 40, vénérable, solennel.
sostenta XXI, 30, soutien.
sostrir XXIII, 59, fouler aux pieds.
special XXI, 13, 14, spécial.

Taca XX, 62, tache.
tala XXVIII, 8, dommage; talar, XXVIII, 13.
talh (a bel) XXX, 49, de belle façon (?).
talha XV, 16, façon de faire.
tara XVII, 23, tare (?); XLVI, 49, amende.
tastar II, 15 (?).
termenar IV, 36, finir, aboutir.
tescut LXV, 14, tissu.
test VII, 51, tête.
tocacen XXXVIII, XXXIX, 24, tocsin.
tocamen XLVIII, 16, attouchement.
tombar XXXVI, 25, tomber.
tora XXVII, 42, sorte d'absinthe, « la *chlora perfoliata* de Linnée, de la famille des gentianées » (Noulet).
tramblar XXIV, 39, trembler.
transsible XXXI, 8, éphémère.
trassa XXIII, 50, trace (?).
trepir XXIII, 36, fouler aux pieds.
tribular XXXIV, 3; XLV, 1, tourmenter.
tuar XXIII, 40, 58; XXIV, 14, tuer.
tust XLVIII, 50, coup.

Ul XXIII, 52, aucun.
umanal XV, 4, humain.
una (az) XVII, 40, ensemble.
uniment LII, 7, union.
us V, 4 (?).

Vena V, 51, source.
vista (far la) III, 21 (?).
volar II, 7, prendre au vol (*en parlant de l'oiseau de proie*).
vulguarmen LXII, 2, vulgairement.

Ystoria XLIV, 22 (?).

INDEX DES NOMS[1]

1. Les noms de personnes sont en italiques, les noms et adjectifs géographiques en petites capitales. Je n'ai pas relevé les mentions de *Tholosa*, trop nombreuses.

LISTE DES LAURÉATS

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

1466. Joan Salvet [v.] (vers) XIX
— Bertran Brossa [é.] (vers) XLI
— Frances de Morlas [s.] (dansa) LVII
1467. Joan Gombaut [é.] (sirv.) XLII
— Joan Gombaut [v.] (canso) XX
— Berenguier de l'Hospital [s.] (vers) LVIII
1468. Frances de Morlas [v.] (canso) XXI
— Peire de la Roca [é.] (vers) XLIII
— Raimon Stairem [s.] (dansa) LIX
— Frances de Morlas [joie extraord.] (coblas) LXIII
1471.(?) Antoni Crusa [v.] (vers) XXII
— Berenguier de l'Hospital [v.] (planh et pastorela) XXIII et XXIV
— Frances de Morlas [é] (sirv.) XLIV
— Antoni Recaut [é.] (sirv.) XLV
— R. Benezech [s.] (dansa) LX
— P. de Janilhac [joie extraord.] (letra) LXIV
1472. Arnaut Bernart [v.] (vers) XXV
1474. Bernard Nunho [v.] (canso) XXVI
— Joan Catel [é.] (sirv.) XLVI
— Joan Bemonis [s.] (dansa) LXI
1484. Arnaut Bernart [v.] (canso) XXVII

PIÈCES NON DATÉES

Arnaut Donat [v.] (vers) VII
Antoni de Jaunhac [é.] (vers) XXX
Guillem Bru [é.] (vers) XXXI
Bonet [s.] (dansa) XLVII
Guillem de Galhac [s.] (dansa) XLVIII
P. Malader [s.] (dansa) XLIX
Antoni de Jaunhac [s.] (dansa) L
Du Bruelh [s.] (dansa) LII

LISTE DES LAURÉATS

PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE[1]

1324. — Arnaut Vidal [v.] (sirv.) I
1325. R. d'Alayrac [v.] (canso) II
1333. Raimon de Cornet [v.] (voy. *Deux manuscrits*, p. 39).
1345. Pons de Prinhac [v.] (vers) III
1355. Astorc de Galhac [v.] (canso) IV
1372. Uc del Valat [v.] (canso et dansa) V
1373. Peire Duran ou Peire de Monlasur [v.] (vers) VIII
1436. Marti de Mons [é.] (sirv.) XXVIII
1446. Guillem de Galhac [é.] (sirv.) XXIX
1450. Joan del Pech [é.] (sirv.) XXXII
1451. Raimon Valada [v.] (vers) IX
— Joan de Joan [é.] (vers) XXXIII
— Joan de Calmon (ou Lacalm?) [s.] (dansa) LI
1453. G. de Galhac [v.] (vers) X
1454. (?) Arnaut Algar [v.] (canso) XI
1455. Antoni de Jaunhac [v.] (canso) XII
1456. Joan Gombaut [s.] (dansa) LIII
1459. Bertran de Roaix [v.] (canso) XIII
— Berenguier de l'Hospital [é.] (vers) XXXV
1460. Denis Andrieu [v.] (canso) XIV
1461. Antoni del Verger [v.] (vers) XV
— Bertran de Roaix [é.] (canso) XXXVI
1462. Thomas Loys [v.] (vers) XVI
— Joan Recaut [é.] (vers) XXXVII
— Peire de Blays [s.] (dansa) LIV
1464. Joan de Calmon (ou Lacalm (?) [v.] (vers) XVII
— Hélias de Solier [é.] (sirv.) XXXVIII
— Peire de la Roca [s.] (sirv.) LV
1465. Peire de la Roca [v.] (vers) XVIII
— Thomas Loys [é.] (sirv.) XL
— Peire de Vilamur [s.] (dansa) LVI

1. Les fleurs obtenues (violette, églantine, souci) sont désignées par leurs initiales entre crochets. Pour les noms et prénoms, j'ai rétabli les formes languedociennes.

TABLE DES MATIÈRES

Toulouse, Typ. EDOUARD PRIVAT, rue des Arts, 14.—1026

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT
14, RUE DES ARTS, 14

Envoi franco dans toute l'Union postale, contre mandat-poste ou valeur sur Toulouse

BIBLIOTHÈQUE MÉRIDIONALE

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

La *Bibliothèque méridionale* publie des travaux & des documents de tout genre relatifs à l'histoire, à la langue & à la littérature du Midi de la France & des pays voisins : Italie, Espagne, Portugal. Elle forme deux séries distinctes au point de vue du format : la première série, petit in-8°, est plus spécialement consacrée à l'histoire littéraire; la seconde, grand in-8°, à l'histoire.

PREMIÈRE SÉRIE, FORMAT PETIT IN-8°.

Tome I. *Poésies complètes de Bertran de Born*, publiées par Antoine THOMAS, chargé du cours de philologie romane à la Sorbonne. (*Epuisé.*)

Tome II. *Première partie des Mocedades del Cid de Don Guillén de Castro.* (*Epuisé.*)

Tome III. *Les Mystères provençaux du quinzième siècle,* publiés pour la première fois, par MM. JEANROY, professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse, et H. TEULIÉ. — Prix : 7 francs.

Tome IV. *Le Troubadour Guilhem Montanhagol*, par Jules COULET, agrégé des lettres, ancien élève de l'Ecole normale supérieure & de l'Ecole pratique des hautes études. — Prix : 5 francs.

Tome V. *Les Comptes consulaires d'Albi*, par A. VIDAL, lauréat de l'Institut, secrétaire de la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres du Tarn. — Prix : 5 francs.

Tome VI. *Juan Ruiz, arcipreste de Hita. Libro de buen amor*, texte du XIVe siècle publié pour la première fois avec les leçons des trois manuscrits connus, par Jean DUCAMIN, agrégé de l'Université, prof. au collège de Castres. — Prix : 20 fr.

Tome VII. *Le Troubadour Bertran d'Alamanon*, par J.-J. SALVERDA DE GRAVE, maître de confér. à l'Université de Leide. — Prix : 5 francs.

Tome VIII. *Voyage au Purgatoire de saint Patrice, Visions de Tindal et de saint Paul,* textes languedociens du quinzième siècle, publiés par MM. A. JEANROY, prof. à l'Université de Toulouse, & A. VIGNAUX, archiviste municipal. — Prix : 4 francs.

Tome IX. *Poésies de Guillaume Ader* : I. *Lou Gentilome gascoun;* II. *Lou Catounet gascoun,* publiés par A. VIGNAUX et A. JEANROY. — Prix : 5 francs.

Tome X. *Le Troubadour Elias de Barjols*, par Stanislas STRONSKI. — Prix : 5 francs.

Tome XI. *El Prado de Valencia* de Gaspar Mercader, par Henri MÉRIMÉE. — Prix : 7 francs.

Tome XII. *Poésies complètes du Troubadour Marcabru*, publiées avec traduction, notes et glossaire, par le Dr J.-M.-L. DEJEANNE. — Prix : 6 francs.

Tome XIII. *Petit atlas linguistique d'une région des Landes*, par G. MILLARDET, professeur agrégé au Lycée de Bordeaux, docteur ès lettres. — Prix : 20 francs.

Tome XIV. *Etude de dialectologie landaise et développement des phonèmes additionnels*, par G. MILLARDET. — Prix : 10 francs.

Tome XV. *Poésies de Uc de Saint-Circ*, par A. JEANROY, professeur à l'Université de Paris, et J.-J. SALVERDA DE GRAVE, professeur à l'Université de Groningue. Prix : 6 francs.

Voir au verso

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT
14, RUE DES ARTS, 14

Envoi franco dans toute l'Union postale, contre mandat-poste ou valeur sur Toulouse.

BIBLIOTHÈQUE MÉRIDIONALE

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

La *Bibliothèque méridionale* publie des travaux & des documents de tout genre relatifs à l'histoire, à la langue & à la littérature du Midi de la France & des pays voisins : Italie, Espagne, Portugal. Elle forme deux séries distinctes au point de vue du format : la première série, petit in-8°, est plus spécialement consacrée à l'histoire littéraire ; la seconde, grand in-8°, à l'histoire.

DEUXIÈME SÉRIE, FORMAT IN-8° RAISIN.

Tome I. *Documents pour l'Histoire de la Domination française dans le Milanais* (1499-1513), publiés par L.-G. PÉLISSIER, professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier. — Prix : 7 fr. 50.

Tome II. *Inscriptions antiques des Pyrénées*, par Julien SACAZE. 468 inscriptions dont 350 gravées d'après les monuments originaux. — Un fort volume de 600 pages, imprimé sur beau papier. — Prix : 20 francs.

Tome III. *Gaston IV, comte de Foix, vicomte souverain de Béarn, prince de Navarre*, 1423-1472, par Henri COURTEAULT, archiviste aux Arch. nat. — Prix : 7 fr.

Tome IV. *Les Institutions politiques et administratives du pays de Languedoc du XIII*e *siècle aux guerres de Religion*, par Paul DOGNON (*Epuisé*).

Tome V. *Quelques préliminaires de la révocation de l'Edit de Nantes en Languedoc*, par P. GACHON, prof. à la Faculté des Lettres de Montpellier. — Prix : 7 francs.

Tome VI. *La Réforme en Béarn*, par M. l'Abbé V. DUBARAT, aumônier du Lycée de Pau. — Prix : 7 francs.

Tome VII. *L'Impôt sur le revenu au dix-huitième siècle, principalement en Guyenne*, par Marcel MARION, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Bordeaux. Prix : 6 francs.

Tome VIII. *Louis XI, Jean II et la Révolution catalane* (1461-1473), par J. CALMETTE, archiviste paléographe, docteur ès lettres. — Prix : 15 francs.

Tome IX. *Coutumes et privilèges du Rouergue, t. I, Rodez*, par E. BAILLAUD et P.-A. VERLAGUET. — Prix : 7 francs.

Tome X. *Coutumes et privilèges du Rouergue, t. II*, par E. BAILLAUD et P.-A. VERLAGUET. — Prix : 7 francs.

Tome XI. *Le Jansénisme au XVIII*e *siècle et Joachim Colbert*, par M. l'abbé Valentin DURAND. — Prix : 7 francs.

Tome XII. *Blaise de Monluc historien ; Etude critique sur le texte et la valeur historique des* COMMENTAIRES, par Paul COURTEAULT. — Prix : 12 francs.

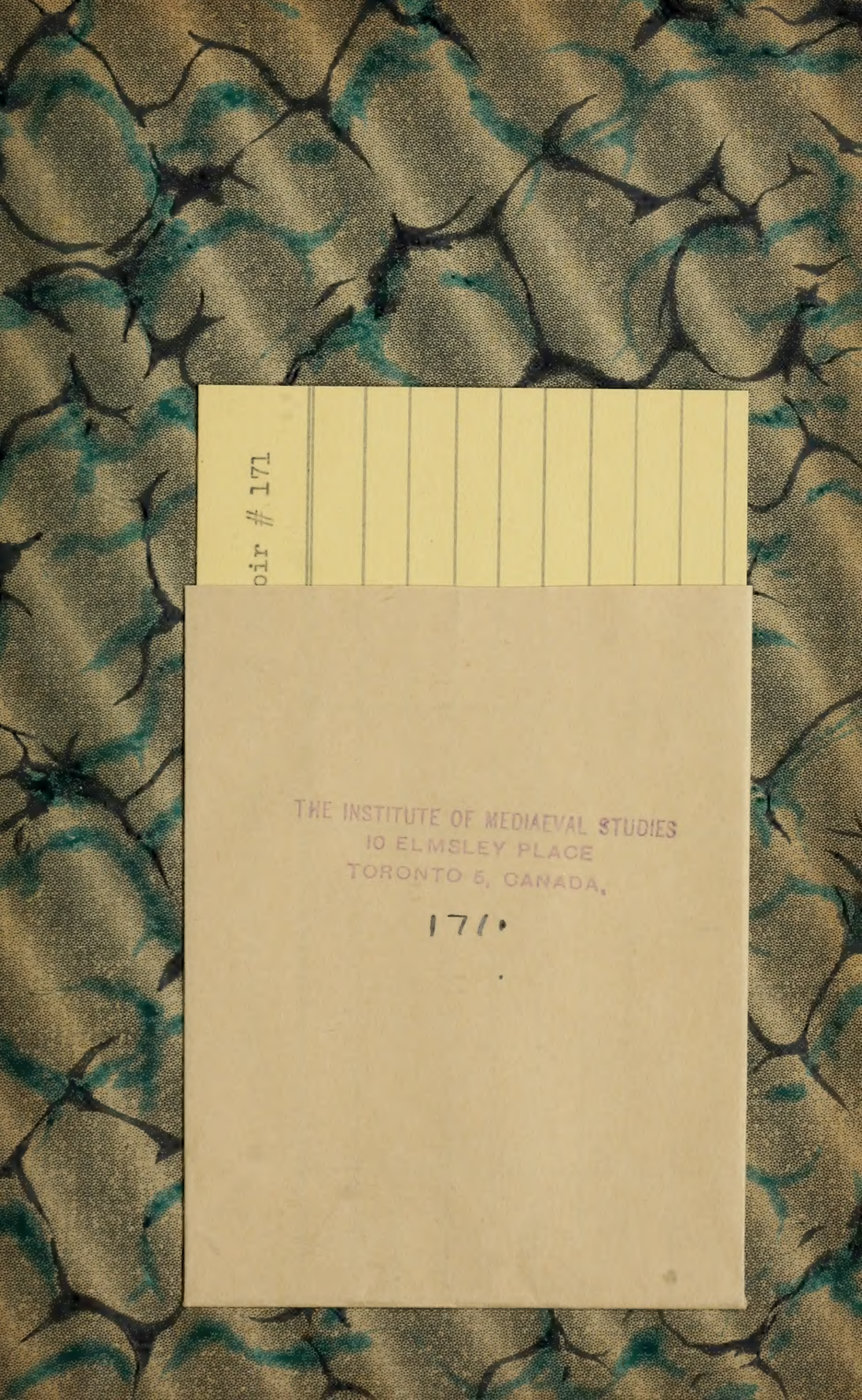
Tome XIII. *Les documents sur l'histoire de l'Université de Toulouse et spécialement de sa Faculté de Droit civil et canonique* (1229-1789), par René GADAVE. — Prix : 7 francs.

Tome XIV. *Lettres inédites de la comtesse d'Albany (suite de)*, par L.-G. PÉLISSIER, doyen de la Faculté des lettres de Montpellier. — Prix : 6 fr.

Tome XV. *Histoire critique des Jeux Floraux depuis leur origine jusqu'à leur transformation en Académie* (1623-1694), par M. DE GÉLIS, mainteneur. — Prix : 7 fr.

Voir au recto.




THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
10 ELMSLEY PLACE
TORONTO 5, CANADA.
171

